

PHILIP K.  
DICK

LES CLANS  
DE LA LUNE ALPHANE



PHILIP K. DICK

LES CLANS  
DE LA LUNE ALPHANE

*traduit de l'américain  
par François Truchaud*



[Rev 2, 06/05/2011]

*Titre original :*  
CLANS OF THE ALPHANE MOON

© Ace Books, Inc., 1964

*Pour la traduction française :*  
© Éditions Albin Michel, 1973

# 1

Avant de pénétrer dans la salle du Conseil suprême, Gabriel Baines envoya au-devant de lui son simulacre cliquetant – fabrication manse – pour voir s'il ne risquait pas d'être attaqué. Le simulacre – construit avec ingéniosité pour ressembler à Baines en tous points – rendait de multiples services depuis qu'il avait été construit par le clan inventif des Manses, mais Baines l'utilisait uniquement pour son système de défense ; se défendre était sa seule conduite de vie, ce qui lui donnait le droit de faire partie de la communauté pare d'Adolfville, à l'extrême nord de la lune...

Baines bien sûr était sorti d'Adolfville de nombreuses fois, mais il ne se sentait en sécurité – ou plutôt relativement en sécurité – qu'ici, à l'intérieur des murs épais de la ville pare. Ce qui prouvait que sa prétention à être un membre à part entière du clan pare n'était pas simulée, n'était pas un simple moyen qu'il avait imaginé pour avoir accès à n'importe quel endroit de la zone urbaine, dont la plupart des constructions étaient solides, robustes et prévues pour durer longtemps. Baines, sans aucun doute, était sincère... comme si on pouvait avoir des doutes sur *lui*.

Par exemple, il y avait eu la visite qu'il avait faite aux cabanes incroyablement affreuses des Heebs. Récemment il était parti à la recherche de membres d'une équipe de travail qui s'étaient enfuis ; comme c'étaient des Heebs, il y avait de fortes chances pour qu'ils se soient réfugiés à Gandhitown. La difficulté, cependant, était que tous les Heebs, à ses yeux du moins, se ressemblaient : des créatures malpropres et soumises, portant des vêtements sales, qui gloussaient sans cesse et qui étaient incapables de se concentrer sur la moindre activité compliquée. Ils étaient affectés à des travaux manuels, rien de plus. Mais, avec la nécessité constante de réparer et d'améliorer les fortifications d'Adolfville contre les actes de dépréciation des

Mances, le travail manuel était généralement précieux. Et aucun Pare n'aurait accepté de se salir les mains. En tout cas, au milieu des cabanes délabrées des Heebs, il avait éprouvé une terreur véritable, il avait eu le sentiment d'être à découvert, d'être exposé sans aucune défense possible au milieu des constructions humaines les plus dérisoires : c'était une décharge publique où s'élevaient des cabanes en carton. Les Heebs cependant n'élevaient aucune protestation. Ils vivaient au milieu de leurs ordures dans un équilibre tranquille.

Ici, aujourd'hui, pour la réunion bisannuelle du Conseil représentant tous les clans, les Heebs enverraient, bien sûr, leur porte-parole ; lui-même, parlant au nom des Pares, allait se retrouver assis dans la même salle qu'un odieux – c'était le terme, littéralement – Heeb. Ce qui était loin de conférer de la dignité à sa tâche. À nouveau, cette année, ce serait certainement la grosse Sarah Apostoles aux cheveux hirsutes.

Mais plus sinistre encore allait être le représentant des Mances. Parce que, comme n'importe quel autre Pare, Baines était terrifié par tous les Mances, et par n'importe lequel d'entre eux. Leur violence insouciante le choquait ; il ne parvenait pas à la comprendre, tellement elle était inutile. Depuis des années, il avait classé les Mances comme étant simplement hostiles. Mais cela ne les expliquait aucunement. Ils *prenaient plaisir* à leur violence, ils éprouvaient une délectation perverse à tout écraser et à intimider les autres, particulièrement des Pares, tels que lui-même.

Mais de le savoir ne l'aidait aucunement ; il perdait déjà courage, appréhendant la confrontation imminente avec Howard Straw, le délégué mans.

Avec une respiration bruyante d'asthmatique, son simulacre revint, un sourire affiché sur son visage artificiel, semblable dans le moindre détail à celui de Baines.

— Tout est en ordre, monsieur. Pas de gaz mortels, pas de décharge électrique d'une intensité dangereuse, pas de poison dans la carafe d'eau, pas de judas pour fusils laser, aucune machine infernale dissimulée. Je me permettrai d'assurer à Monsieur qu'il peut entrer en toute sécurité. (Il s'arrêta en cliquant et attendit silencieusement.)

— Personne ne t'a approché ? demanda Baines avec circonspection.

Le simulacre répondit :

— Il n'y a encore personne là-bas. À l'exception, bien sûr, du Heeb qui balaie le sol.

Baines, qui avait passé sa vie à se protéger par la ruse, entrouvrit légèrement la porte pour ce qui était essentiel : un aperçu rapide du Heeb.

Le Heeb, de sexe masculin, balayait à sa façon lente et monotone, avec sur son visage l'expression stupide habituelle chez un Heeb, comme si son travail l'amusait. Il aurait certainement été capable de continuer à balayer ainsi pendant des mois sans que cela le lasse le moins du monde ; les Heebs ne pouvaient se fatiguer d'une tâche parce qu'ils étaient incapables de comprendre même le concept de diversité. Bien sûr, réfléchit Baines, la simplicité présentait une certaine vertu. Il avait, par exemple, été impressionné par le fameux saint heeb, Ignatz Ledebur, rayonnant de spiritualité, alors qu'il allait de ville en ville, répandant la chaleur de sa personnalité inoffensive. Celui-là, en toute certitude, ne présentait aucun danger.

Et du moins les Heebs, même leurs saints, n'essaient pas de changer les gens, à la différence des mystiques skitz. Tout ce que demandaient les Heebs, c'était qu'on les laisse tranquilles ; tout simplement, ils ne voulaient pas être importunés, et chaque année, ils se libéraient un peu plus des complexités de la vie. Ils retournaient, réfléchit Baines, à une vie purement végétative, qui était, pour un Heeb, l'idéal.

Vérifiant son pistolet laser – il était en ordre – Baines décida qu'il pouvait entrer. Aussi, pas à pas, il avança dans la salle du Conseil, prit un siège, puis brusquement se leva et en prit un autre : le premier se trouvait trop près de la fenêtre : il aurait fait une trop belle cible pour quelqu'un se trouvant à l'extérieur.

Pour s'amuser en attendant la venue des autres, il décida de taquiner un peu le Heeb.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— J-jacob Simion, fit le Heeb, continuant à balayer, toujours avec le même sourire stupide. (Un Heeb ne se rendait jamais compte qu'on se moquait de lui. Ou, s'il s'en apercevait, celui lui

était égal. L'apathie envers toute chose : c'était la méthode heeb.)

— Tu aimes ton travail, Jacob ? demanda Baines en allumant une cigarette.

— Bien sûr, dit le Heeb en gloussant.

— Tu passes ta vie à balayer ?

— Hein ? (Le Heeb parut incapable de comprendre la question.)

La porte s'ouvrit et la mignonne et potelée Annette Golding, la déléguée poly, apparut, son sac sous le bras, sa figure ronde empourprée, ses yeux verts brillants tandis qu'elle cherchait à retrouver son souffle.

— Je pensais être en retard.

— Non, dit Baines, se levant pour lui offrir un siège.

Il la détailla du regard, professionnellement ; rien n'indiquait qu'elle avait apporté son arme. Mais elle pouvait avoir des spores fatales contenues dans des capsules dissimulées à l'intérieur de sa bouche ; il se fit un devoir, en s'asseyant à nouveau, de choisir un siège à l'autre extrémité de la grande table. La distance... un facteur très important.

— Il fait chaud ici, dit Annette, encore en sueur. J'ai monté toutes les marches en courant.

Elle lui adressa ce sourire dépourvu d'artifices que possédaient certains Polys. Elle lui paraissait très séduisante... si seulement elle avait pu perdre un peu de poids. Néanmoins, il trouvait Annette à son goût et il saisit cette occasion pour engager avec elle une conversation frivole, non dépourvue d'allusions érotiques.

— Annette, dit-il, vous êtes une personne si charmante, si agréable. Quel dommage que vous ne vous mariez pas. Si vous m'épousiez...

— Oui, Gabe, dit Annette en souriant. Je serais protégée. Du papier tournesol dans tous les coins, des analyseurs d'atmosphère au bruit lacinant, une installation souterraine pour prévenir l'action de machines émettant des radiations qui...

— Soyez sérieuse, dit Baines, l'interrompant.

Il se demanda quel âge elle pouvait bien avoir ; certainement pas plus de vingt ans. Et, comme tous les Polys, elle avait l'apparence d'une enfant. Les Polys ne grandissaient pas ; ils restaient immatures, et qu'était le polyisme, sinon la persistance de la plasticité de l'enfance ? Après tout, leurs enfants, de chaque clan de cette lune, naissaient Polys, allaient à leur école primaire centrale en tant que Polys, et ne se différenciaient pas jusqu'à leur dixième ou leur onzième année environ. Et certains, comme Annette, ne se différenciaient jamais.

Ouvrant son sac à main, Annette en sortit un bonbon qu'elle commença à manger rapidement.

— Je me sens nerveuse, expliqua-t-elle. Aussi, je dois manger quelque chose.

Elle présenta le sachet à Baines, mais il déclina son offre... après tout, on ne savait jamais. Cela faisait trente-cinq ans à présent que Baines protégeait sa vie, et il n'avait aucunement l'intention de la perdre en répondant à une impulsion stupide ; tout devait être calculé, réfléchi et préparé comme s'il devait vivre encore trente-cinq autres années.

— Je suppose, dit Annette, que c'est Louis Manfreti qui va représenter le clan skitz à nouveau cette année. Je prends toujours autant de plaisir à l'écouter ; il a des choses tellement intéressantes à raconter, les visions qu'il a des choses primordiales. Les bêtes de la terre et du ciel, les monstres souterrains... (Elle suça son bonbon d'un air pensif.) Vous pensez que les visions qu'ont les Skitzes sont réelles. Gabe ?

— Non, fit Baines avec franchise.

— Pourquoi y réfléchissent-ils et en parlent-ils tout le temps, alors ? Elles sont réelles pour eux, en tout cas.

— Mysticisme, dit Baines avec mépris. (Puis il renifla ; une odeur anormale était parvenue à ses narines, une odeur agréable. Il réalisa alors que c'était le parfum de la chevelure d'Annette et il se détendit. Ou bien était-ce prévu pour qu'il pense cela ? songea-t-il brusquement à nouveau sur le qui-vive.) Vous avez un parfum très agréable, dit-il sans aucune sincérité. Comment s'appelle-t-il ?

— *Nuit sauvage*, dit Annette. Je l'ai acheté à un colporteur qui venait d'Alpha II. Il m'a coûté 90 peaux, mais il sent

merveilleusement bon, vous ne trouvez pas ? Le salaire d'un mois entier. (Ses yeux noirs parurent tristes.)

— Épousez-moi, demanda à nouveau Baines, puis il s'interrompit.

Le représentant Dep était arrivé ; il se tenait sur le seuil de la porte et son visage creusé, hanté par la peur, avec ses yeux fixes, fit à Baines l'effet d'un coup au cœur. Grand Dieu, gémit-il, ne sachant pas s'il ressentait de la compassion envers le pauvre Dep ou simplement un mépris marqué. Après tout, l'homme pouvait se ressaisir ; tous les Deps pouvaient se ressaisir en montrant un peu de courage. Mais le courage faisait totalement défaut à la colonie Dep qui vivait dans le Sud.

Celui-ci avouait ce manque d'une manière palpable ; il hésita sur le seuil de la porte, effrayé à l'idée d'entrer, et cependant tellement résigné à son sort que dans un instant, de toute façon, il allait entrer, il ferait la chose qu'il redoutait le plus au monde... alors qu'un Ob-Com bien sûr aurait simplement compté jusqu'à dix, fait demi-tour et se serait enfui.

— Veuillez entrer, lui dit Annette sur un ton engageant lui désignant un siège.

— Quelle va être l'utilité de cette réunion ? fit le Dep.

(Il entra brusquement, voûté par le désespoir.) Nous allons simplement nous entre-déchirer ; je ne vois pas l'intérêt de se réunir pour de telles disputes. (Cependant, avec résignation, il prit un siège et s'assit, la tête inclinée, les mains jointes inutilement.)

— Je suis Annette Golding, dit Annette, et voici Gabriel Baines, le Pare. Je suis la déléguée poly. Vous êtes le Dep, n'est-ce pas ? Je peux le voir à votre façon de fixer le sol. (Elle éclata de rire, mais avec sympathie.)

Le Dep ne répondit rien ; il ne donna même pas son nom. Parler pour un Dep, Baines le savait, était difficile ; ils devaient faire un gros effort pour en trouver l'énergie nécessaire. Ce Dep était probablement arrivé en avance, de peur d'être en retard ; surcompensation, typique chez eux. Baines ne les aimait pas. Ils étaient inutiles pour eux-mêmes et pour les autres clans ; pourquoi ne mouraient-ils pas ? Et, à la différence des Heebs, ils ne pouvaient même pas être employés à des travaux manuels ;

ils gisaient allongés sur le sol et regardaient fixement le ciel sans le voir, dénués de tout espoir.

Se penchant vers Baines, Annette lui souffla :

— Réconfortez-le un peu.

— Du diable si je vais le réconforter, dit Baines. Pourquoi m'inquiéterais-je à son sujet ? C'est de sa propre faute s'il est ainsi ; il pourrait changer s'il le voulait. Il pourrait avoir des raisons de croire s'il en faisait l'effort. Son sort n'est pas pire que le nôtre, peut-être meilleur même ; après tout, ils travaillent avec une lenteur d'escargot... Je souhaiterais pouvoir m'en sortir en travaillant aussi peu durant une année, comme le fait le Dep moyen.

Puis, franchissant le seuil de la porte ouverte, apparut une femme de grande taille, d'âge moyen, portant une veste longue, grise. C'était Ingred Hibbler, la Ob-Com ; comptant silencieusement pour elle-même, elle fit plusieurs fois le tour de la table, donnant une tape sur tous les sièges successivement. Baines et Annette attendirent ; le Heeb qui balayait toujours le plancher leva la tête et gloussa. Le Dep avait toujours les yeux fixés au sol, le regardant sans le voir. Miss Hibbler finit par trouver un siège au chiffre satisfaisant ; elle le tira et s'assit avec raideur, ses mains fortement pressées l'une contre l'autre, ses doigts s'activant à une grande vitesse, comme s'ils tricotait un vêtement invisible de protection.

— J'ai croisé Straw, sur le parking, dit-elle, et elle compta silencieusement en son for intérieur. Notre Mans. Oh ! quelle horrible personne ! Il a failli me renverser avec son automobile. J'ai dû... (Elle s'interrompit.) Aucune importance. Mais c'est très difficile de se débarrasser de son aura, une fois que vous en êtes imprégné. (Elle frissonna.)

Annette dit, sans s'adresser à quiconque en particulier :

— Cette année, si Manfreti est encore le délégué skitz, il va probablement arriver en passant par la fenêtre au lieu de la porte. (Elle éclata d'un rire joyeux. Le Heeb qui balayait se joignit à elle.) Et bien sûr nous attendons encore le Heeb.

— Je suis le d-délégué de Gandhitown, dit Jacob Simion, le Heeb, poussant son balai de sa façon monotone. J-j'ai juste

pensé que je pouvais faire ceci pendant que j'-j'attendais. (Il adressa à chacun d'eux son sourire naïf.)

Baines soupira. Le représentant heeb, un balayeur ! Mais bien sûr, ils le sont *tous*, en puissance sinon de fait. Alors ils n'attendaient plus que le Skitz et le Mans. Howard Straw, qui viendrait dès qu'il aurait fini de foncer comme un bolide dans l'aire de stationnement, effrayant les autres délégués qui arrivaient. Baines pensa : il ferait mieux de ne pas essayer de m'intimider. Parce que le pistolet laser accroché à la ceinture de Baines n'était pas un faux. Et il y avait toujours son sim, attendant dehors dans le couloir, qu'il pouvait appeler.

— Quelle est la raison de cette réunion ? demanda miss Hibbler, la Ob-Com. (Elle compta rapidement, les yeux fermés, ses doigts s'activant, « un, deux, un, deux ».)

Annette répondit :

— Il s'agit d'une rumeur. Un vaisseau étranger a été aperçu et il ne s'agit pas de marchands venus d'Alpha II ; nous sommes raisonnablement sûrs de ce fait.

Elle continua de sucer son sucre d'orge ; Baines vit, avec un amusement féroce, qu'elle avait dévoré presque tout le bâton à présent. Annette, comme il le savait parfaitement, présentait un dérangement diencéphalique, une image mentale excessive qui se manifestait par un syndrome de glotonnerie. Et toutes les fois qu'elle éprouvait une tension ou une contrariété, cela devenait pire.

— Un vaisseau, dit le Dep revenant à la vie. Peut-être pourra-t-il nous tirer de tous nos ennuis.

— Quels ennuis ? demanda miss Hibbler.

S'agitant, le Dep dit :

— Vous savez bien.

Ce fut tout ce qu'il put dire ; ensuite ses paroles devinrent totalement incompréhensibles à nouveau, tandis qu'il retombait dans son coma mélancolique. Pour un Dep, les choses étaient toujours génératrices d'ennui. Et pourtant, bien sûr, les Deps redoutaient le changement, également. Le mépris de Baines grandit en y songeant. Mais... un vaisseau spatial. Son mépris pour le Dep fut remplacé par un sentiment d'alarme. Cette rumeur disait-elle la vérité ?

Straw, le Mans, devait savoir. À Da Vinci Heights, les Manses avaient des installations techniques très élaborées, qui les informaient de chaque arrivée des vaisseaux marchands ; sans doute la rumeur s'était-elle propagée depuis Da Vinci Heights... à moins, bien sûr, qu'un mystique Skitz ne l'ait vu par anticipation dans l'une de ses visions.

— C'est probablement une ruse, dit Baines à voix haute.

Tous ceux qui étaient présents dans la salle, y compris le Dep mélancolique, le fixèrent ; le Heeb même s'arrêta de balayer pendant un instant.

— Ces Manses, expliqua Baines, ils sont prêts à tout essayer. C'est leur façon de s'assurer un avantage sur nous tous, nous rendant la monnaie de notre pièce.

— Pour quelle raison ? fit miss Hibbler.

— Vous savez bien que les Manses nous détestent tous, fit Baines. Parce que ce sont des voyous grossiers et barbares, des S.A. malpropres, qui sortent leur revolver quand ils entendent le mot « culture ». Cela fait partie de leur métabolisme ; ce sont les anciens Goths.

Et pourtant, cela n'expliquait pas parfaitement la situation ; pour être tout à fait honnête, il ignorait pourquoi les Manses s'appliquaient tellement à brutaliser les autres, à moins que, selon sa propre théorie, ce ne soit par plaisir pur de faire souffrir. Non, pensa-t-il, *ce doit être plus que cela*. La méchanceté et la jalousie ; ils doivent nous envier, car ils savent que nous leur sommes supérieurs culturellement. Aussi diversifiée que soit Da Vinci Heights, elle ne présente aucun ordre, aucune unité esthétique ; c'est un salmigondis de projets incomplets prétendument « créatifs », commencés mais jamais achevés.

Annette dit doucement :

— Straw est quelque peu malpoli, je le reconnaiss. Il est même typiquement du genre cynique. Mais pourquoi raconterait-il qu'un vaisseau étranger a été signalé si ce n'est pas vrai ? Vous n'avez donné aucune raison précise.

— Mais je sais, dit Baines avec entêtement, que les Manses, et particulièrement Howard Straw, sont dressés contre nous ; nous devrions faire en sorte de nous protéger de...

Il s'interrompit parce que la porte venait de s'ouvrir et Straw entra brusquement dans la pièce.

Les cheveux roux, grand et musclé, il arborait un large sourire. L'apparition d'un vaisseau inconnu dans le ciel de leur petite lune ne le tracassait pas, *lui*.

Maintenant, il ne manquait plus que le Skitz et, comme à l'accoutumée, il pouvait arriver avec une heure de retard ; il devait errer dans un endroit quelconque, en transes, perdu dans ses visions fantasques d'une réalité archétypée, de proto-forces cosmiques sous-jacentes à l'univers temporel, sa conception éternelle du soi-disant *Urwelt*.

Nous ferions aussi bien de nous mettre à notre aise, se dit Baines. Dans la mesure du possible, étant donné la présence de Straw parmi nous. Et celle de miss Hibbler ; il ne se souciait pas beaucoup d'elle non plus. En fait, il ne se souciait daucun d'eux, à l'exception, peut-être, d'Annette : Annette aux sentiments désordonnés et trop visibles. Et il n'aboutissait à rien avec elle. Comme d'habitude.

Mais ce n'était pas de sa faute ; tous les Polys étaient ainsi... ils ne savaient jamais ce qu'ils allaient faire la minute suivante. Ils étaient contradictoires intentionnellement, opposés aux lois de la logique. Et pourtant ce n'étaient pas des papillons, comme les Skitzes, ni des machines écervelées comme les Heebs. Ils *vivaient* pleinement ; c'était ce qui le réjouissait le plus chez Annette – sa faculté d'animation, de fraîcheur.

En fait, face à elle, il se sentait rigide et métallique, engoncé dans un carcan d'acier pesant, comme pris dans l'une de ces armures archaïques, datant d'une guerre ancienne et inutile. Elle avait vingt ans, il en avait trente-cinq, ceci expliquait peut-être cela. Mais il n'en était pas très sûr. Et puis, pensa-t-il, je parierais qu'elle veut que je me sente ainsi ; elle essaie délibérément de me mettre mal à mon aise.

Et, en réponse, il ressentit une aversion pare, glaciale et soigneusement étudiée à son égard.

Annette, feignant de ne pas s'en apercevoir, continua à dévorer ce qui restait de son sucre d'orge.

Le délégué skitz pour la réunion bisannuelle d'Adolfville, Omar Diamond, contemplait le monde et il vit, en dessous et au-dessus de lui, les dragons jumeaux, rouges et blancs, de la mort et de la vie ; les dragons, enlacés dans leur lutte, firent trembler la plaine, et, là-haut, le ciel se déchira, et un soleil d'un gris desséché et flétrit répandit un peu de réconfort, si cela était possible, sur un monde qui perdait rapidement ses maigres réserves vitales.

— Halte, dit Omar, levant la main et s'adressant aux dragons.

Un homme et une femme aux cheveux ondulés, qui venaient vers lui marchant sur le trottoir du quartier central d'Adolfville, s'arrêtèrent. La femme dit :

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? Il est en train de faire quelque chose. (Répugnance.)

— Juste un Skitz, dit l'homme amusé. Perdu dans ses visions.

Omar dit :

— La guerre éternelle a repris de plus belle. Les forces de vie s'épuisent. Aucun homme ne peut-il donc prendre la décision suprême, renoncer à sa propre vie et se sacrifier pour les renouveler ?

L'homme, avec un clin d'œil à sa femme :

— Tu sais, parfois, tu peux poser une question à ces types et obtenir une réponse intéressante. Vas-y, demande-lui quelque chose... pose une question très vaste et générale, du genre « quel est le sens de l'existence ? ». Pas « où sont les ciseaux que j'ai perdus hier ? ». (Il l'engagea à le questionner.)

Avec précaution, la femme s'adressa à Omar :

— Excusez-moi, mais je me suis toujours demandé... y a-t-il une vie après la mort ?

Omar dit :

— La mort n'existe pas. (Il fut stupéfait par cette question ; elle révélait une ignorance monstrueuse.) Ce que vous voyez et que vousappelez la mort n'est qu'une phase de germination durant laquelle la nouvelle forme de vie repose endormie, attendant l'appel pour revêtir sa prochaine incarnation. (Il leva le bras, désignant un point.) Vous voyez ? Le dragon de vie ne peut être battu ; alors même que son sang se répand en

ruisseaux rouges sur la prairie, de nouvelles formes de lui naissent de tous côtés. La semence enfouie sous la terre renaît.

Puis il poursuivit son chemin, laissant l'homme et la femme derrière lui.

« Je dois me rendre à cette construction de pierre à cinq étages, se dit Omar. Ils attendent, là-bas. Le Conseil. Howard Straw le barbare. Miss Hibbler l'acariâtre, obsédée par ses chiffres. Annette Golding, l'incarnation même de la vie, s'élançant vers tout ce qui lui permet de *devenir*. Gabriel Baines, celui qui est contraint d'imaginer sans cesse des moyens de se défendre contre ce qui ne l'attaque pas. L'être simple au balai qui est plus proche de Dieu qu'aucun de nous. Et la créature mélancolique qui ne lève jamais les yeux, l'homme qui n'a même pas de nom. Comment vais-je l'appeler ? Peut-être Otto. Non, je pense que ce sera Dino. Dino Watters. Il attend la mort, sans savoir qu'il vit dans l'attente d'un fantôme vide ; même la mort ne peut le protéger de son propre ego.

Arrivé au bas du grand bâtiment de cinq étages, le plus grand de la colonie pare d'Adolfville, il se mit en état de lévitation ; il se balança contre la fenêtre correspondant à la bonne salle et gratta la vitre de l'ongle jusqu'à ce que quelqu'un finisse par venir lui ouvrir.

— Mr Manfreti ne viendra pas ? demanda Annette.

— On ne peut communiquer avec lui cette année, expliqua Omar. Il est passé dans une autre sphère de pensées ; il doit être nourri de force par le nez.

— Hou ! dit Annette et elle frissonna. Catatonie.

— Tuez-le, fit Straw rudement, et qu'on n'en parle plus. Ces cat-Skitzes sont pires qu'inutiles ; ils épuisent toutes les ressources de Jeanne d'Arc. Pas étonnant que votre communauté soit si pauvre.

— Pauvre matériellement, reconnut Omar, mais riche en valeurs éternelles.

Il se maintint à distance de Straw ; il ne se souciait aucunement de lui. Straw, en dépit de son nom<sup>1</sup>, était un casseur. Il prenait plaisir à broyer les choses, à les mettre en

---

<sup>1</sup>Straw : paille.

pièces ; il était cruel pour l'amour de la cruauté, non par nécessité d'être cruel. Le mal était gratuit chez Straw.

D'un autre point de vue, il y avait Gabe Baines. Baines, comme tous les Pares, pouvait être cruel également, mais il était obligé de l'être pour assurer sa propre défense ; il était tellement soucieux de se préserver de tout dommage que, naturellement, il agissait mal. Personne ne pouvait le lui reprocher, comme on pouvait le faire pour Straw.

Prenant son siège, Omar dit :

— Que cette assemblée soit bénie. Et faites que nous apprenions des nouvelles génératrices de vie, plutôt que celles concernant les activités du dragon du mal. (Il se tourna vers Straw :) Quelle est l'information, Howard ?

— Un vaisseau armé, dit Straw, avec un large rictus méchant. (Il se réjouissait de voir leur inquiétude à tous.) Il ne s'agit pas d'un navire marchand d'Alpha II, il vient d'un système totalement différent ; nous nous sommes servis d'un *teep* pour capter leurs pensées. En aucun cas une mission commerciale, mais au contraire... (Il s'interrompit, laissant délibérément sa phrase inachevée. Il voulait les voir trembler.)

— Nous devons nous défendre, dit Baines. (Miss Hibbler acquiesça de la tête, et Annette fit de même, à contrecœur. Même le Heeb avait cessé de ricaner et paraissait à présent mal à son aise.) Nous autres d'Adolfville, fit Baines, allons, bien sûr, organiser la défense. Nous aurons recours à votre communauté, Straw, pour les dispositifs technologiques ; nous attendons beaucoup de vous. En cet instant critique, nous espérons que vous allez apporter votre concours pour le bien de tous.

— Le *bien de tous*, fit Straw en le singeant. Vous voulez dire pour *notre* bien.

— Seigneur ! dit Annette, êtes-vous vraiment obligé d'être toujours irresponsable à ce point, Straw ? Ne pouvez-vous pas tenir compte des conséquences pour une fois ? Au moins pensez à nos enfants. Nous *devons* les protéger, si nous ne le faisons pas pour nous-mêmes.

En son for intérieur, Omar pria : « Que les forces de vie surgissent et triomphent sur le champ de bataille. Que le dragon blanc échappe à l'opprobre rouge de la mort apparente ; que la

matrice protectrice descende sur ce petit pays et le préserve de ceux qui se tiennent dans le camp de l'impur. » Et, brusquement, il se souvint de quelque chose qu'il avait vu en venant ici, à pied, d'un signe précurseur annonçant la venue de l'ennemi. Un cours d'eau s'était transformé en un ruisseau de sang comme il le franchissait. À présent, il comprenait ce que cela signifiait. La guerre et la mort, et peut-être l'anéantissement des Sept Clans et de leurs sept cités... six, si l'on ne comptait pas le vaste dépotoir qui était l'espace vital des Heebs.

Dino Watters, le Dep, murmura d'une voix rauque :

— Nous sommes perdus.

Tout le monde le regarda, même Jacob Simion le Heeb. Comment accorder de l'estime à un Dep ?

— Pardonnez-lui, chuchota Omar.

Et quelque part, dans l'empire invisible, l'esprit de vie entendit, répondit et pardonna à la créature à demi agonisante qui était Dino Watters de la communauté dep de Cotton Mather.

## 2

Avec à peine un regard pour examiner le vieux conapt ses murs fissurés imitation rocher, son éclairage incorporé qui probablement ne fonctionnait plus, son archaïque baie vitrée et le sol de dalles usées, démodé et datant de la guerre précoréenne, Chuck Rittersdorf dit :

— Ça ira.

Il sortit son carnet de chèques, frémit en apercevant la cheminée centrale en fer forgé ; il n'en avait pas vu de semblables depuis 1970, depuis son enfance.

La propriétaire de cet immeuble délabré, cependant, fronça les sourcils, méfiante, tandis qu'elle parcourait du regard les papiers d'identité de Chuck.

— D'après ces papiers, vous êtes marié, M<sup>r</sup> Rittersdorf, et vous avez des enfants. Vous ne pouvez pas amener une femme et des enfants dans ce conapt ; l'annonce dans l'homéojournal spécifiait qu'il était pour « célibataire, ayant un emploi, non buveur, et... ».

Avec lassitude, Chuck dit :

— Je vais vous expliquer. (La propriétaire, grosse et d'un âge moyen, avec sa robe en peau de criquet siffleur vénusien et ses mules en fourrure de wublon, lui inspirait un sentiment de répugnance ; c'était déjà devenu une épreuve.) Je vis séparé de ma femme. Elle a la garde des enfants. C'est pourquoi j'ai besoin de ce conapt.

— Mais ils viendront vous voir. (Ses sourcils teints de pourpre se levèrent.)

— Vous ne connaissez pas ma femme, répondit Chuck.

— Oh ! ils viendront ; je connais ces nouvelles lois fédérales sur le divorce. Pas comme les divorces prononcés par l'État de l'ancien temps. Déjà passé devant le tribunal ? Vous avez eu vos nouveaux papiers ?

— Non, admit-il.

Cela ne faisait juste que commencer pour lui. La nuit dernière il était allé à l'hôtel, et l'avant-veille... cela avait été sa dernière nuit de lutte, pour obtenir l'impossible : continuer à vivre avec Mary.

Il donna le chèque à la propriétaire ; elle lui rendit son bloc-identité et s'en alla ; aussitôt il ferma la porte, alla jusqu'à la fenêtre du conapt et regarda fixement la rue en bas, les voitures, les hélicoréacteurs, les rampes et les rames pour piétons. Bientôt, il appellerait son avocat, Nat Wilder. Très bientôt.

L'ironie de leur rupture dépassait les bornes. Car la profession de sa femme – et elle l'exerçait brillamment – était conseiller conjugal. En fait, elle avait la réputation, ici dans le comté de Marin, Californie, où elle avait son bureau, d'être la meilleure. Dieu sait combien de liens conjugaux sur le point de rompre elle avait consolidés. Et pourtant, par suite d'une terrible injustice, ce talent véritable et ce don qu'elle possédait avaient contribué à le faire s'échouer lui, Chuck, dans ce conapt sinistre. Parce que, réussissant si brillamment dans sa propre carrière, Mary n'avait pu s'empêcher d'éprouver à son égard un mépris qui n'avait cessé de croître au fil des années.

Le fait était – et il devait bien le reconnaître – que sa carrière était loin d'être aussi brillante que celle de Mary.

Son travail, et il en retirait personnellement une grande satisfaction, consistait à programmer les simulacres du Service de renseignement du gouvernement de Cheyenne, pour ses éternelles campagnes de propagande et d'agitation contre l'anneau des États communistes qui entouraient les États-Unis. Personnellement il croyait profondément à son travail, mais aucune argumentation n'aurait réussi à prouver que c'était un travail hautement rémunéré ou une activité noble ; la programmation qu'il concoctait – pour ne pas dire plus – était infantile, erronée et orientée. Elle était destinée principalement aux écoliers, tant pour les États-Unis que pour les États communistes voisins, et pour les masses importantes d'adultes appartenant à des couches sociales peu évoluées. Il était, en fait, un bureaucrate au service d'un appareil politique. Et Mary le lui avait fait remarquer de nombreuses, très nombreuses fois.

Bureaucrate ou non, il avait continué à faire ce travail, bien que d'autres lui aient été offerts durant les six années de sa vie conjugale. Peut-être était-ce parce qu'il prenait plaisir à entendre ses propres paroles débitées par les simulacres humanoïdes, peut-être était-ce parce qu'il sentait que la cause était vitale : les États-Unis étaient sur la défensive, politiquement et économiquement, et ils devaient se protéger. Il fallait pour cela que des gens acceptent de travailler pour le gouvernement à des bas salaires, employés à des tâches que manquaient de grandeur ou d'héroïsme. *Quelqu'un* devait programmer les simulacres chargés de la propagande, qui étaient ensuite lâchés un peu partout dans le monde pour faire leur travail, en tant que messagers de la Counter Intelligence Authority, pour faire de l'agitation, convaincre, influencer. Mais...

La crise avait éclaté, il y avait trois ans de cela. L'un des clients de Mary – qui était plongé dans des difficultés conjugales incroyablement compliquées en plus de trois maîtresses à la fois – était un producteur de TV ; Gerald Feld produisait le célèbre, le seul et unique Bunny Hentman TV show, et était très influent auprès du populaire comique de la Télévision. Passant un marché avec lui, Mary avait remis à Feld plusieurs des scripts que Chuck avait écrits pour la branche locale de la CIA à San Francisco. Feld les avait lus avec intérêt parce que ceux-ci – et cela expliquait la sélection de Mary – contenaient une bonne dose d'humour. Là se trouvait le talent de Chuck ; il programmait des textes qui différaient de l'habituel fatras pompeux et solennel... ils étaient vivants et spirituels, brillants. Et... Feld en convint. Et avait demandé à Mary d'arranger une rencontre entre lui et Chuck.

À présent, debout devant la fenêtre du conapt étroit, gris, sale et vieux, où il n'avait rien apporté, à part un costume, regardant fixement la rue en bas, Chuck se souvenait de la discussion qui avait éclaté avec Mary. Elle avait été particulièrement, assurément classique ; elle avait rendu totale leur mésentente.

Pour Mary, la voie à suivre était évidente : la possibilité d'un nouveau travail s'offrait à lui ; il devait s'y mettre à fond. Feld

devait bien payer et ce travail lui apporterait un énorme prestige ; chaque semaine, à la fin du Bunny Hentman show, le nom de Chuck, en tant que l'un des scénaristes, apparaîtrait sur l'écran et serait lu par tout le monde *non Com*. Mary serait – et ce fut la phrase clé – *fière* de son travail ; il serait éminemment créateur. Et pour Mary la créativité était le « sésame ouvre-toi » de la vie ; le travail pour la CIA, programmer des textes de propagande pour les simulacres qui débitaient leur message aux peuples non éduqués d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie, n'était pas un travail créateur ; les messages avaient tendance à toujours se répéter et, de toute façon, la CIA avait mauvaise réputation dans les milieux libéraux, aisés et sophistiqués que fréquentait Mary.

— Tu es exactement comme... l'un de ces types qui balaien les feuilles dans un parc satellite, avait dit Mary rendue furieuse, employé par un service civil. Une sécurité facile ; c'est le moyen d'éviter d'avoir à lutter. Regarde-toi, tu as trente-trois ans maintenant et tu as déjà renoncé à essayer. Renoncé à vouloir faire quelque chose de toi-même.

— Écoute, avait-il dit vainement. Es-tu ma mère ou seulement ma femme ? Je veux dire, est-ce qu'il t'appartient de me pousser continuellement en avant ? Suis-je obligé de m'élever sans cesse ? Président du TERPLAN, c'est ce que tu veux que je sois un jour ?

En dehors du prestige et de l'argent, *il y avait autre chose*. De toute évidence, Mary voulait qu'il devienne quelqu'un d'autre. Elle, la personne qui le connaissait le mieux au monde, avait honte de lui. S'il acceptait d'écrire des scripts pour Bunny Hentman, il deviendrait quelqu'un d'autre... c'est ce que sa logique lui disait.

Il ne pouvait nier la logique. Et pourtant il s'obstina ; il ne quitterait pas son travail, il ne changerait pas. Quelque chose en lui avait une trop grande force d'inertie. Pour le meilleur ou pour le pire. Il y avait dans sa nature profonde une inversion de forces dont il n'accepterait pas facilement de se défaire.

Dehors, dans la rue, une Chevrolet blanche DeLuxe, un nouveau modèle flambant neuf à six portières, descendit vers le trottoir et atterrit. Il la regarda avec indifférence, puis il réalisa

avec un mouvement involontaire d'incrédulité qu'il s'agissait – impossible, mais vrai – de son ex-femme ; c'était Mary. Elle l'avait déjà retrouvé.

Sa femme, le Dr Mary Rittersdorf, était sur le point de lui rendre visite.

Il se sentit terrifié, puis il éprouva un sentiment d'échec accablant ; il n'avait même pas été capable de réussir cela – trouver un conapt où vivre, et que Mary ne trouverait jamais. Dans quelques jours, Nat Wilder pourrait lui assurer une protection légale, mais, pour le moment présent, il était désemparé ; il dut le reconnaître.

Il était aisément de comprendre comment elle avait retrouvé sa trace ; les systèmes de détection ordinaire étaient très efficaces et peu coûteux. Mary s'était probablement adressée à une agence de détection robot, avait obtenu les services d'un *renifleur* et lui avait présenté son tracé céphalique ; ce dernier s'était mis au travail, l'avait suivi dans tous les endroits où il s'était rendu depuis qu'il l'avait quittée. De nos jours, retrouver quelqu'un était une science exacte.

C'est pourquoi, réfléchit-il, une femme décidée à vous retrouver le peut aisément. Il existait probablement une loi régissant cette situation ; peut-être pourrait-il l'appeler la loi de Rittersdorf. En fonction du désir de quelqu'un de s'enfuir et de se cacher, les systèmes de détection... Un coup sec fut frappé à la porte du conapt.

Comme il se dirigeait vers la porte d'un pas raide, de mauvaise grâce, il pensa : « Elle va me tenir un discours qui contiendra tous les appels à la raison connus. Moi, bien sûr, je n'aurai aucun argument à opposer, simplement mon sentiment que nous ne pouvons plus continuer ainsi, que son mépris envers moi constitue une fêlure trop grave entre nous pour que nous puissions envisager une intimité future. »

Il ouvrit la porte. Elle était là, les cheveux noirs, fragile, portant son coûteux (le plus beau) manteau en laine naturelle, non maquillée ; une femme calme, compétente, instruite, qui lui était supérieure sur un tas de plans.

— Écoute, Chuck, dit-elle, je ne suis pas venue pour discuter. Je me suis arrangée avec une maison de déménagement pour qu'elle vienne prendre toutes tes affaires et les mettre au garde-meubles. Je suis venue ici pour avoir un chèque ; je veux tout l'argent de ton compte en banque. J'en ai besoin pour payer les factures.

Ainsi il s'était trompé ; il n'y aurait pas de discours appelant à une douce modération. Au contraire, sa femme était en train de mettre un point final à la situation. Il en fut complètement abasourdi et tout ce qu'il put faire fut de rester bouche bée devant elle.

— J'ai vu Bob Alfson, mon avocat, dit Mary. Je lui ai fait rédiger un acte de renonciation de biens pour la maison.

— Quoi ? dit-il. Pourquoi ?

— Ainsi tu pourras m'abandonner ta part sur la maison.

— *Pourquoi* ?

— Comme cela, je pourrai la mettre en vente. J'ai décidé que je n'avais plus besoin d'une aussi grande maison, et je peux avoir besoin de cet argent. Je vais mettre Debby dans ce pensionnat, là-bas dans l'Est, dont nous avions parlé.

Deborah était la plus âgée, mais elle n'avait que six ans, beaucoup trop jeune pour ne plus vivre à la maison. Seigneur !

— Laisse-moi d'abord en parler à Nat Wilder, dit-il d'une voix faible.

— Je veux le chèque tout de suite.

Mary ne fit aucun mouvement pour entrer ; elle restait simplement là, sur le seuil. Et il éprouva une panique désespérée et désespérante, la panique due à la défaite et à la détresse ; il avait déjà perdu ; elle pouvait lui faire faire n'importe quoi.

Comme il allait prendre son carnet de chèques, Mary fit quelques pas à l'intérieur du conapt. L'aversion qu'il lui inspira était indicible ; elle ne dit rien. Il frémit devant sa réaction, se refusa à l'affronter ; il se concentra sur le chèque à remplir.

— A propos, fit Mary, sur le ton de la conversation, maintenant que tu es parti pour de bon, je suis libre d'accepter cette offre du gouvernement.

— Quelle offre du gouvernement ?

— Ils recherchent des psychologues praticiens pour un projet interplan ; je t'en ai déjà parlé. (Elle n'avait aucune intention de se fatiguer à l'éclairer davantage sur ce sujet).

— Oh ! oui. (Il s'en souvenait vaguement.) Une œuvre de charité.

L'une des conséquences du conflit Terre-Alpha d'il y avait dix ans. Une lune isolée dans le système alphane, colonisée par des Terriens, qui avait été séparée de la Terre depuis deux générations, par suite de la guerre ; toute une série de colonies aussi réduites existait dans le système Alph' qui comportait des douzaines de lunes – ainsi que vingt-deux planètes.

Elle prit le chèque, le plia et le mit dans la poche de son manteau.

— Tu seras payée ? demanda-t-il.

— Non, dit Mary, lointaine.

Alors elle allait vivre – élever les enfants aussi – sur son seul salaire. L'idée se présenta à lui : elle espérait une décision du tribunal qui le forcerait à faire ce qu'il s'était refusé à faire, refus qui avait détruit leurs six années de mariage. Elle allait, au moyen de son énorme influence sur les tribunaux du comté de Marin, obtenir un jugement tel qu'il serait forcé de renoncer à son travail à la branche de San Francisco de la CIA et de chercher un emploi totalement différent.

— Combien... de temps seras-tu absente ? demanda-t-il.

Il était évident qu'elle était décidée à faire un bon usage de cette période intermédiaire dans la réorganisation de leurs vies ; elle allait faire toutes les choses qu'elle n'avait pu faire, soi-disant du fait de sa présence.

— Environ six mois. Cela dépend. Ne t'attends pas à ce que je reste en rapport avec toi. Alfson me représentera au tribunal ; je ne comparaîtrai pas. (Elle ajouta :) Je me suis occupée de la demande de séparation de biens, comme cela tu n'auras pas à le faire.

L'initiative, même là, lui avait échappé. Il avait été, comme toujours, trop lent.

— Tu peux avoir tout ce que tu veux, dit-il à Mary, tout à coup.

Le regard de Mary lui dit : « Mais ce que tu peux me donner est insuffisant. » *Tout* était simplement rien du tout, en ce qui concernait ses rentrées d'argent.

— Je ne peux pas te donner ce que je n'ai pas, dit-il tranquillement.

— Oh ! si, tu le peux, dit Mary, sans sourire. Parce que le juge est en train de prendre conscience de ce que j'ai toujours su à ton sujet. Si tu y es contraint, si quelqu'un te force à le faire, tu devras bien affronter les problèmes quotidiens qui se posent à des hommes mûrs qui ont la responsabilité d'une femme et d'enfants.

— Mais... je dois conserver une manière de vivre qui m'est propre.

— Tu te dois à nous en premier, dit Mary.

Il ne trouva rien à répondre à cela et il ne put que baisser la tête.

Plus tard, après que Mary fut partie avec les chèques, il chercha et finit par trouver une pile de vieux homéojournaux dans la penderie de l'apt ; il s'assit sur le vieux sofa, style danois, du living-room, et se mit à les feuilleter, cherchant les articles se rapportant au projet interplan auquel Mary avait l'intention de participer. Sa nouvelle vie, se dit-il, pour remplacer sa vie de femme mariée.

Dans un homéo datant d'une semaine, il trouva un article plus ou moins complet ; il alluma une cigarette et lut avec attention.

On aurait besoin de psychologues, prévoyait le Service de la santé et du bien-être US interplan, parce que la lune avait été originellement une zone hôpital, un centre de soins psychiatriques pour les immigrants Terriens venus dans le système alphane et qui avaient craqué à la suite des contraintes anormales et excessives de la colonisation intersystème. Les Alphanes n'avaient établi aucun contact avec elle, à l'exception de leurs marchands.

Tout ce qui était connu de la situation actuelle sur la lune avait été rapporté par les marchands alphanes. D'après eux, une civilisation diversifiée était apparue au cours des décades

durant lesquelles l'hôpital avait été coupé du gouvernement de la Terre. Cependant, ils ne pouvaient porter de jugement sur celle-ci parce que leur connaissance des coutumes terriennes était incomplète. En tout cas, il existait des produits manufacturés et négociés sur place : une industrie existait également, et il se demanda pourquoi le gouvernement terrien ressentait la nécessité de s'en mêler. Il se représentait parfaitement Mary là-bas ; elle était exactement le genre de personnes que TERPLAN, le Bureau international, sélectionnerait. Les gens comme Mary réussiraient toujours.

Il alla jusqu'à l'archaïque baie vitrée et resta devant un moment, une nouvelle fois, regardant fixement la rue en bas. Puis, insidieusement, il sentit monter en lui le besoin irrépressible, si familier. Le sentiment qu'il était inutile de continuer ; le suicide, quoi qu'en disent la loi et l'Église, était pour lui la seule véritable réponse à cet instant précis.

Il trouva une fenêtre latérale plus petite qu'il ouvrit ; la relevant, il entendit le bourdonnement d'un hélicoréacteur qui se posait sur la terrasse de l'immeuble d'en face. Le bourdonnement s'éteignit. Il attendit, puis il commença d'escalader le rebord de la fenêtre, restant en suspens au-dessus de la circulation mouvante de la rue, en bas.

En lui-même, une voix qui n'était pas la sienne dit :

« Je vous en prie, dites-moi votre nom. Indépendamment du fait que vous soyez décidé ou non à sauter. »

Se retournant, Chuck vit un fongus jaune de Ganymède qui s'était coulé silencieusement sous la porte du conapt et qui s'assemblait à présent en cet amas de petites sphères qui formaient son être physique.

— J'ai loué le conapt de l'autre côté du couloir, déclara le fongus.

— Chez les Terriens, il est d'usage de frapper.

— Je ne possède rien qui me permette de frapper. De toute façon, je voulais entrer avant que vous... partiez.

— Cela ne regarde que moi, si je saute ou non.

— Aucun Terrien n'est une île, cita plus ou moins le fongus. Bienvenue dans cet immeuble que nous autres, locataires des apts ici, avons avec humour surnommé « Conaps des Pauvres

Exclus ». Il y a d'autres personnes ici que vous devriez rencontrer. Plusieurs Terriens – comme vous-même – plus un certain nombre de non-Ts ; certains vous déplairont, d'autres sans aucun doute vous attireront. J'avais projeté de vous emprunter un pot de culture de yogourt, mais en regard de vos préoccupations, cela me semble être une requête outrageante.

— Je n'ai rien apporté ici. Jusqu'à présent.

Il balança sa jambe par-dessus l'appui de la fenêtre et rentra à l'intérieur de la pièce. Il n'était pas surpris de voir le fongus ganymédien ; les non-Ts se trouvaient placés dans une véritable situation de ghetto : quelles que soient leur influence et leur position élevée dans leurs propres sociétés sur Terre, ils étaient contraints d'habiter dans des immeubles substandard comme celui-ci.

— S'il m'était possible d'avoir sur moi une carte de visite, dit le fongus, je vous la donnerais à présent. Je suis importateur de pierres précieuses non taillées, revendeur sur le marché de l'or, et, lorsque les affaires marchent, acquéreur fanatique de collections philatéliques. En fait, j'ai en ce moment même dans mon apt une collection très rare des tout premiers timbres US et, notamment, le *bloc de quatre non oblitérés* de la série Columbus ; aimeriez-vous... (Il s'interrompit.) Je vois que non. En tout cas, le désir de vous détruire a au moins temporairement disparu de votre esprit. C'est une bonne chose. En plus de mes activités commerciales, je...

— N'êtes-vous pas requis par la loi de ne pas employer votre talent de télépathe tant que vous séjournez sur Terre ? demanda Chuck.

— Si, mais votre situation m'a paru exceptionnelle. M<sup>r</sup> Rittersdorf, je ne peux pas personnellement vous employer, étant donné que je n'ai besoin d'aucun service de propagande. Mais j'ai un certain nombre de contacts avec les neufs lunes ; le temps de...

— Non merci, dit Chuck brutalement, je veux simplement qu'on me laisse tranquille. (Il avait déjà suffisamment toléré qu'on l'aide à trouver un travail, c'était plus qu'assez pour le restant de ses jours.)

— Mais, pour ma part, contrairement à votre femme, je n'ai aucune visée ultérieure. (Le fongus reflua plus près.) Comme la plupart des mâles terriens, votre sens du respect de vous-même est hautement lié à vos capacités travail-salaire, un domaine qui fait naître en vous des doutes sérieux, ainsi qu'un sentiment de culpabilité très grand. Je peux faire quelque chose pour vous... mais cela va me demander du temps. Je vais prochainement quitter la Terre pour repartir vers ma propre lune. Et si je vous donnais cinq cents peaux – US, bien sûr – pour venir avec moi ? Considérez cela comme un prêt, si vous voulez.

— Qu'irais-je faire sur Ganymède ? dit Chuck avec irritation. Vous non plus vous ne me croyez pas ? J'ai un travail ; un travail qui me convient parfaitement à mon avis... je n'ai aucune envie de le laisser tomber.

— Subconsciement...

— Ne me dévoilez pas mon subconscient. Et sortez d'ici et laissez-moi tranquille. (Il tourna le dos au fongus.)

— J'ai peur que votre compulsion de suicide ne revienne... peut-être même avant ce soir.

— Qu'elle revienne.

— Il n'y a qu'une seule chose qui puisse vous aider, et ce n'est pas ma misérable proposition de travail.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— Une femme pour remplacer votre épouse.

— À présent, vous vous comportez comme un...

— Pas du tout. Cela n'a aucun fondement physique ou éthéré ; c'est une simple question pratique. Vous devez trouver une femme qui soit capable de vous accepter, de vous aimer comme vous êtes ; autrement vous allez vous détruire. Permettez-moi de réfléchir à cette question. Et dans l'intervalle, dominez-vous. Donnez-moi cinq heures. Et ne sortez pas d'ici. (Le fongus s'écoula lentement au-dessous de la porte, par l'interstice, puis dehors vers le couloir.)

Ses pensées diminuèrent en intensité. « En tant qu'importateur, acheteur et revendeur, j'ai de nombreux contacts avec des Terriens de toutes conditions... » Puis il n'y eut plus rien.

En tremblant, Chuck alluma une cigarette. Et s'éloigna – se maintenant à une grande distance – de la fenêtre, pour s'asseoir sur le vieux sofa style danois. Et attendit.

Il n'arrivait pas à savoir comment il devait réagir à l'offre charitable du fongus ; il était à la fois irrité et touché, et, par surcroît, intrigué. Le fongus pouvait-il vraiment lui venir en aide ? Cela paraissait impossible.

Il attendit une heure.

On frappa à la porte du conapt. Ce ne pouvait être le Ganymédien parce qu'un fongus n'aurait pas pu frapper. Chuck se leva, alla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

Une jeune fille terrienne se tenait sur le seuil.

# 3

Bien qu'elle ait un millier de choses à faire, toutes se rapportant à son nouveau travail non rémunéré pour le Département santé et bien-être de l'US interplan, le Dr Mary Rittersdorf se libéra pour s'occuper d'une affaire personnelle. Une nouvelle fois elle se rendit par aérotaxi à New York, sur la Cinquième Avenue, au bureau de Jerry Feld, le producteur du Bunny Hentman show. Il y avait une semaine, elle lui avait donné un certain nombre des tout derniers – et les meilleurs – scripts que Chuck avait écrits pour la CIA ; il était maintenant temps de savoir si son mari, ou plutôt son ex-mari, avait une chance d'obtenir ce travail.

Si Chuck se refusait à chercher de son propre mouvement un meilleur emploi, elle allait s'en occuper à sa place. C'était son devoir, même s'il n'y avait pas d'autre raison qu'elle-même et les enfants car, l'année prochaine tout au moins, ils allaient dépendre totalement du salaire de Chuck.

Une fois déposée sur la terrasse de l'immeuble, Mary descendit par la rampe d'accès jusqu'au 90<sup>e</sup> étage, arriva devant la porte vitrée, hésita, puis s'autorisa à l'ouvrir. Elle entra dans l'antichambre où était installée la réceptionniste de M<sup>r</sup> Feld – très jolie, avec un maquillage appuyé, portant un pull de soie légère, plutôt collant. Mary se sentit gênée pour elle ; simplement parce que les soutiens-gorge étaient devenus démodés, une fille possédant une aussi forte poitrine était-elle obligée de suivre la mode ? Dans ce cas, d'un point de vue pratique, un soutien-gorge aurait été recommandé, et Mary resta devant le bureau, se sentant rougir de désapprobation. Et une dilatation artificielle des pointes des seins ; c'était vraiment trop !

— Oui ? fit la réceptionniste, levant la tête, la regardant au travers d'un élégant monocle décoré. (Lorsqu'elle s'aperçut de la

froideur de Mary, les pointes de ses seins diminuèrent légèrement de grosseur, comme si elles étaient effrayées...)

— Je voudrais voir M<sup>r</sup> Feld. Je suis le Dr Mary Rittersdorf et je n'ai pas beaucoup de temps ; je dois partir pour la base lunaire du TERPLAN à 3 heures de l'après-midi, heure de New York. (Elle avait rendu sa voix impérieuse – comme elle savait le faire.)

Après une série de petites manœuvres techniques de la part de la réceptionniste, Mary fut autorisée à entrer.

Jerry Feld était assis à son bureau imitation chêne – il n'existait plus aucun chêne véritable depuis une décennie – et regardait le projecteur de bandes vidéo, plongé dans ses tâches professionnelles.

— Juste un instant, Dr Rittersdorf.

Il lui indiqua un fauteuil ; elle s'assit, croisa les jambes et alluma une cigarette.

Sur l'écran de TV miniature, Bunny Hentman interprétait le sketch de l'industriel allemand ; portant un costume bleu croisé, il était en train d'expliquer à son conseil de directeurs comment les nouvelles charrues autonomes, produites en masse par leur cartel, pouvaient être utilisées comme matériel de guerre. En cas d'hostilités, quatre charrues pouvaient s'assembler et ne former qu'une seule unité ; cela ne constituerait pas une charrue plus importante, mais un lance-missiles. Avec son accent caractéristique, Bunny expliquait tout cela, comme s'il s'agissait d'un grand exploit, et Fred gloussait.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, M<sup>r</sup> Feld, dit Mary d'un ton cassant.

À contrecœur, Feld arrêta la bande vidéo et se tourna vers elle.

— J'ai montré les scripts à Bunny. Il est intéressé. L'esprit de votre mari est desséché, moribond, mais il est authentique. Il correspond à ce que autrefois...

— Je sais tout cela, fit Mary. J'ai été contrainte d'entendre ses scripts de programmation pendant des années ; il les essayait toujours d'abord sur moi. (Elle fumait rapidement, se sentant tendue.) Bon, pensez-vous que Bunny pourra les utiliser ?

— Nous discutons dans le vide, dit Feld. Tant que votre mari n'aura pas vu Bunny ; il ne sert à rien que vous...

La porte du bureau s'ouvrit et Bunny Hentman entra.

C'était la première fois que Mary voyait le célèbre comique de TV en chair et en os et elle se sentit curieuse ; jusqu'à quel point différait-il de l'image qu'il donnait au public ? Il était, trouva-t-elle, un peu plus petit, et passablement plus vieux que sur l'écran ; une bonne partie de son crâne était chauve et il avait l'air fatigué. En fait, dans la vie réelle, Bunny ressemblait à un chiffonnier tourmenté d'Europe centrale, vêtu d'un complet fripé, mal rasé, les cheveux mal peignés, et – pour parfaire l'impression – il fumait un vieux mégot de cigare. Mais ses yeux ! Il avait une nature inquiète et pourtant chaleureuse. Elle se leva et se tint en face de lui. À la TV, la force de son regard ne se remarquait pas. Ce n'était pas simplement de l'intelligence de la part de Bunny ; il s'agissait de quelque chose de plus, une perception de... elle ne savait pas de quoi. Et...

Une aura environnait Bunny, une aura de souffrance. Son visage, son corps en semblaient imprégnés. Oui, songea-t-elle, c'est ce qu'expriment ses yeux. Le souvenir de la souffrance. Une souffrance qui a eu lieu il y a longtemps mais qu'il n'a jamais oubliée – et qu'il n'oubliera jamais. Il a été conçu, placé sur cette planète pour souffrir ; pas étonnant que ce soit un grand comique. Pour Bunny la comédie était une lutte, un combat mené contre la réalité de la souffrance physique ; c'était une forme de réaction d'une gigantesque ampleur.

— Bun, dit Jerry Feld, je te présente le Dr Rittersdorf ; son mari a écrit ces textes de programmation que je t'ai montrés jeudi dernier.

Le comique lui tendit la main ; Mary tendit la sienne.

— Mr Hentman...

— Je vous en prie, fit le comique, c'est seulement mon nom d'artiste. Mon véritable nom, celui que je portais à ma naissance, est Lionsblood Regal. Naturellement j'ai dû le changer ; qui oserait dans le show-biz s'appeler Lionsblood Regal ? Appelez-moi Lionsblood ou simplement Blood ; Jer, ici présent, m'appelle Li-Reg... c'est une marque d'intimité. (Il

ajouta, retenant toujours sa main :) Et s'il y a une chose que j'apprécie avec une femme, c'est l'intimité.

— Li-Reg, dit Feld, c'est ton câblogramme-adresse ; tu mélanges tout, encore une fois.

— C'est cela. (Hentman lâcha la main de Mary.) Eh bien, Frau Doktor Rattenfänger...

— Rittersdorf, rectifia Mary.

— Rattenfänger, dit Feld, est le mot allemand qui veut dire le preneur de rats. Allons, Bun, ne recommence pas une telle erreur.

— Désolé, dit le comique. Écoutez, Frau Doktor Rittersdorf. Je vous en prie, appelez-moi par un petit nom gentil : j'en ai énormément besoin. Je recherche ardemment l'affection des jolies femmes ; c'est mon côté petit garçon. (Il sourit, et pourtant son visage – et particulièrement ses yeux – exprimait toujours toute la souffrance du monde, semblant supporter le poids d'un antique fardeau.) J'engagerai votre mari si je peux vous voir de temps en temps. S'il apprenait la *véritable* raison du marché, ce que les diplomates appellent les protocoles secrets... (Se tournant vers Jerry Feld :) Et tu sais à quel point les protocoles m'ont causé d'ennuis, dernièrement.

— Chuck se trouve dans un conapt minable de la côte Ouest, dit Mary. Je vais vous écrire l'adresse. (Rapidement elle prit un stylo et du papier.) Dites-lui que vous avez besoin de lui ; dites-lui...

— Mais je n'ai pas besoin de lui, dit Bunny Hentman, calmement.

Mary dit prudemment :

— Ne pourriez-vous pas le voir, M<sup>r</sup> Hentman ? Chuck possède un talent unique. J'ai bien peur que si personne ne le pousse...

— Vous avez peur qu'il n'en fasse pas usage, qu'il ne cherche pas à l'utiliser ?

— Oui.

— Mais il s'agit de *son* talent. C'est à lui de décider.

— Mon mari, dit Mary, a besoin d'aide.

Et je suis bien placée pour le savoir, songea-t-elle. C'est mon métier de comprendre les gens. Chuck possède une personnalité

infantile dépendante ; il doit être poussé et guidé pour faire le moindre geste. Autrement il restera à pourrir dans cet horrible conapt qu'il a loué. Ou bien... il se jettera par la fenêtre. Ceci, décida-t-elle est la seule chose qui puisse le sauver. Bien qu'il soit certainement le dernier à le reconnaître.

Lui adressant un regard pénétrant, Hentman murmura :

— Puis-je passer un marché annexe avec vous, madame Rittersdorf ?

— Qu-quelle sorte de marché annexe ? (Elle jeta un coup d'œil vers Feld ; son visage était impassible, comme s'il s'était retiré, telle une tortue, de la situation.)

— Simplement vous voir de temps en temps, fit Hentman. Non professionnellement.

— Je vais m'absenter. Je dois travailler pour TERPLAN ; je vais rester dans le système Alph' pendant des mois, sinon des années. (Elle se sentit paniquée.)

— Alors pas de travail pour votre mari, dit Hentman.

Feld prit la parole :

— Quand partez-vous, Dr Rittersdorf ?

— Tout de suite, répondit Mary. Dans quatre jours. Je dois préparer mes bagages, prendre mes dispositions pour les enfants...

— Quatre jours, dit Hentman d'un air méditatif. (Il continuait à la regarder, de la tête aux pieds.) Vous et votre mari êtes séparés ? Jerry a dit...

— Oui, dit Mary. Chuck a déjà déménagé.

— Dînez avec moi ce soir, dit Hentman. Dans l'intervalle, je vais faire un tour jusqu'au conapt de votre mari, ou bien j'enverrai quelqu'un de mon équipe. Nous allons le prendre à l'essai pour une période de six semaines... il commencera par écrire des scripts. Le marché est conclu ?

— Cela ne m'ennuie pas de dîner avec vous, dit Mary. Mais...

— C'est tout, fit Hentman, juste dîner ensemble. Dans le restaurant de votre choix, dans n'importe quel coin des États-Unis. Mais si quelque chose d'autre se développait...

Il sourit.

Après être revenue sur la côte Ouest par aérotaxi, elle voyagea à bord du monorail urbain qui la conduisit jusque dans le centre de San Francisco, au bureau local de TERPLAN, l'agence avec laquelle elle avait traité, au sujet de son nouveau travail si vivement désiré.

Bientôt elle se retrouva dans l'ascenseur qui montait ; à ses côtés se tenait un jeune homme à l'allure très soignée, bien habillé, chargé des public relations à TERPLAN, dont le nom, comme elle venait de l'apprendre, était Lawrence McRae.

McRae prit la parole :

— Il y a tout un groupe de reporters d'homéojournaux qui attendent, et ils vont se jeter sur vous. Ils vont insinuer des tas de choses et essayer d'obtenir une confirmation de votre part, que ce projet thérapeutique n'est qu'un prétexte pour l'acquisition par la Terre de la lune Alpha III M2. Que, fondamentalement, nous allons là-bas pour rétablir une colonie, la revendiquer, la développer, puis y envoyer des colons.

— Mais elle nous appartenait avant la guerre, dit Mary. Autrement comment aurait-elle pu servir de base-hôpital ?

— C'est vrai, dit McRae. (Ils sortirent de l'ascenseur et avancèrent dans un couloir.) Mais aucun vaisseau terrien ne s'est rendu là-bas depuis vingt-cinq ans, ce qui, d'un point de vue juridique, annule nos droits à la propriété. La lune est revenue, il y a cinq ans, à une autonomie politique légale. Toutefois, si nous nous posons là-bas et rétablissons une base-hôpital, avec des techniciens, des médecins, des praticiens, tout ce qui sera nécessaire, nous pourrons revendiquer de nouveaux droits... si les Alphanes ne l'ont pas déjà fait, et, de toute évidence, ils ne l'ont pas fait. Ils ne se sont pas encore relevés de leur défaite, bien sûr ; c'est sans doute l'explication. Ou bien ils peuvent avoir effectué des missions de reconnaissance sur la lune et décidé que ce n'était pas ce qu'ils recherchaient, que le milieu ambiant était trop différent de leur biologie. Par ici.

Il ouvrit la porte et elle entra, se trouvant face à des reporters d'homéojournaux assis ; ils étaient quinze ou seize, certains avec des im-caméras.

Après avoir respiré profondément, elle s'avança jusqu'au pupitre que lui désignait McRae ; il était équipé d'un microphone.

McRae, parlant dans le micro, dit :

— Mesdames et messieurs, je vous présente le Dr Mary Rittersdorf, conseiller conjugal renommée du comté de Marin qui, ainsi que vous le savez, s'est portée volontaire, offrant ses services pour le projet.

Un reporter demanda aussitôt, d'une voix indolente :

— Dr Rittersdorf, quel nom a-t-on donné à ce projet ? Le Projet psychotique ? (Les autres reporters éclatèrent de rire.)

Ce fut McRae qui répondit.

— *Opération 50 minutes* est le nom de travail que nous lui avons donné.

— Où vont aller les cinglés sur cette lune lorsque vous les aurez attrapés ? demanda un autre reporter. Vous pourriez les balayer et les cacher sous le tapis, c'est cela ?

Ce fut Mary qui répondit :

— Tout d'abord, nous devrons effectuer une enquête, afin de connaître parfaitement la situation. Nous savons déjà que les patients initiaux – du moins certains d'entre eux – et leur progéniture sont vivants. Dans quelle mesure la société qu'ils ont formée est-elle viable, nous ne prétendons pas le savoir. J'émettrai l'hypothèse qu'elle n'est pas viable du tout, sauf au sens strict, littéral, à savoir qu'ils sont en vie. Nous allons tenter une thérapie curative sur ceux que nous pourrons. Ce sont les enfants, bien sûr, auxquels nous nous attacherons le plus.

— Quand pensez-vous vous trouver sur Alpha III M2, docteur ? demanda un reporter. (Les im-caméras tournaient, émettant un bruissement, semblable à de lointains vols d'oiseaux.)

— Je dirai dans moins de deux semaines, répondit Mary.

— Vous ne serez pas payée pour cela, n'est-ce pas, docteur ? demanda un autre reporter.

— Non.

— Vous êtes convaincue que cette mission est effectuée dans l'intérêt de tous ? Est-ce une grande « Cause » ?

— Eh bien, dit Mary, en hésitant. C'est...

— La Terre, alors, tirera bénéfice de son ingérence dans cette civilisation instaurée par les ex-patients d'un hôpital psychiatrique ? (La voix du reporter était douce.)

Se tournant vers McRae, Mary demanda :

— Que dois-je répondre ?

McRae prit le micro :

— Cela n'est pas du ressort du Dr Rittersdorf ; c'est une psychologue avertie, pas une politicienne. Elle refuse de répondre.

Un reporter grand et mince, expérimenté, se leva et demanda d'une voix traînante :

— L'idée est-elle venue à TERPLAN de simplement laisser cette lune tranquille ? De se comporter envers sa culture comme vous vous comporteriez envers n'importe quelle autre culture, en respectant ses valeurs et ses coutumes ?

Lentement, Mary répondit :

— Nous ne possédons pas encore suffisamment d'informations. Peut-être lorsque nous en saurons davantage... (Elle s'arrêta, prise de court.) Mais il ne s'agit pas d'une véritable culture, dit-elle. Elle ne possède pas de traditions. C'est une société constituée par des individus malades mentalement et leur descendance, qui a vu le jour il y a seulement vingt-cinq ans... Vous ne pouvez la valoriser en la comparant avec, disons, les cultures ganymédienne ou ionienne. Quelles valeurs auraient bien pu instaurer des malades mentaux ? Et si peu de temps...

— Mais vous avez dit vous-même, ronronna le reporter, que, sur ce point, vous ne saviez rien à leur sujet. Car tout ce que vous savez...

McRae se fit cassant :

— S'ils ont développé une forme de culture stable et viable, nous les laisserons tranquilles. Mais cette décision appartiendra à des experts, tels que le Dr Rittersdorf, et pas à vous ou à moi, ni au public américain. Franchement, nous avons l'impression qu'il ne peut rien exister de plus explosif en puissance qu'une société dans laquelle les psychopathes prédominent, définissent les valeurs, contrôlent les moyens de communication. Il peut en résulter presque tout ce que vous voudrez – un nouveau culte

religieux de fanatiques, une conception de l'État nationaliste et paranoïaque, une force destructrice et barbare – et ces éventualités justifient à elles seules notre enquête d'Alpha III M2. Ce projet est destiné à préserver nos vies et nos propres valeurs.

Les reporters des homéojournaux restèrent silencieux, manifestement convaincus par ce que McRae venait de dire. Et certainement Mary était d'accord.

Plus tard, lorsqu'elle et McRae quittèrent la salle, Mary demanda :

— Était-ce vraiment la raison ?

— Vous voulez dire, allons-nous sur Alpha III M2 parce que nous redoutons les conséquences pour *nous* d'une enclave sociale mentalement dérangée, parce qu'une société comme celle-là nous rend mal à l'aise ? Je pense que l'une ou l'autre de ces raisons est suffisante ; et elle devrait l'être certainement pour vous.

— Je ne suis pas censée poser des questions ? (Elle regarda le jeune employé, à l'apparence honnête, de TERPLAN.) Je suis seulement censée...

— Vous êtes censée accomplir votre tâche thérapeutique et c'est tout. Je ne vous dis pas comment faire pour soigner vos malades ; pourquoi devriez-vous m'apprendre la façon de traiter une situation politique ? (Il lui fit face froidement.) Cependant je vais vous indiquer une raison supplémentaire *d'Opération 50 minutes* à laquelle vous n'avez sans doute pas pensé. Il est parfaitement plausible que, en vingt-cinq ans, une société de malades mentaux ait fait de nouvelles découvertes technologiques que nous pourrions utiliser, spécialement les paranoïaques... le groupe le plus actif. (Il appuya sur le bouton de l'ascenseur.) Je sais qu'ils sont très inventifs.

— *Cela expliquerait alors pourquoi la Terre n'a envoyé personne là-bas plus tôt ?* Vous désirez savoir de quelle manière leurs idées ont évolué ?

Souriant, McRae attendait l'ascenseur ; il ne répondit rien. Il avait l'air, pensa-t-elle, absolument sûr de lui. Et c'était, avec ce que l'on savait jusqu'ici sur les psychotiques, une erreur. Peut-être même une erreur grave.

Ce fut presque une heure plus tard, alors qu'elle était retournée chez elle dans le comté de Marin, pour achever ses valises, qu'elle s'aperçut de la contradiction fondamentale de la position du gouvernement. D'une part ils voulaient effectuer une enquête sur la culture d'Alpha III M2 parce qu'ils redoutaient qu'elle soit dangereuse, et d'autre part, ils voulaient enquêter pour savoir si elle avait développé quelque chose d'utile. Il y avait presque un siècle, Freud avait montré à quel point était erronée cette logique double ; dans le cas présent, chaque proposition annulait l'autre.

La psychanalyse avait démontré que, d'une manière générale, lorsque deux raisons contradictoires étaient données pour expliquer une action, la véritable raison, sous-jacente, n'était ni l'une ni l'autre, mais une troisième pulsion dont la personne – ou dans le cas présent le gouvernement – était inconsciente.

Elle se demanda quel était, dans ce cas, le véritable mobile.

De toute façon, le projet pour la réalisation duquel elle avait offert volontairement ses services n'apparaissait plus aussi idéaliste, ni aussi dénué de visées ultérieures.

Quel que soit le véritable motif du gouvernement, elle en avait une intuition très claire : le motif était bon, solide et intéressé.

Et, par surcroît, elle avait une autre intuition.

Elle ne saurait probablement jamais quel était ce motif.

Elle était occupée à ranger ses pull-overs lorsque soudain elle se rendit compte qu'elle n'était plus seule. Deux hommes se tenaient dans l'entrée ; elle se retourna et se redressa.

— Où est M<sup>r</sup> Rittersdorf ? dit le plus âgé des deux. (Il sortit un bloc-identité plat et noir ; les deux hommes, apprit-elle, faisaient partie du bureau de son mari, de la branche de San Francisco de la CIA.)

— Il a déménagé, dit-elle. Je vais vous donner son adresse.

— Nous avons appris, dit le plus âgé, par un informateur non identifié, que votre mari pouvait projeter de se suicider.

— Il a toujours projeté de le faire, dit-elle, tandis qu'elle notait l'adresse du bouge pitoyable dans lequel Chuck vivait à

présent. Je ne me fais aucun souci à son sujet ; c'est un malade chronique, mais il n'est jamais à l'article de la mort.

Le plus âgé des deux hommes de la CIA la fixa avec une hostilité glacée :

— J'ai appris que vous et M<sup>r</sup> Rittersdorf vous étiez séparés.

— C'est exact. Si cela vous regarde de quelque façon. (Elle lui adressa un sourire bref et professionnel.) À présent, puis-je continuer à faire mes bagages ?

— Notre bureau, dit l'homme de la CIA, veille à assurer une certaine protection à ses employés. Si votre mari se suicide vraiment, il y aura une enquête pour déterminer votre part de responsabilité dans cet acte. (Il ajouta :) Et, en regard de votre position de conseiller conjugal, cela pourrait être assez embarrassant, vous ne croyez pas ?

Après une pause, Mary répondit :

— Oui, je le suppose.

Le plus jeune des deux hommes aux cheveux coupés en brosse prit la parole :

— Considérez ceci simplement comme un avertissement officieux. Renversez la vapeur, madame Rittersdorf ; cessez de harceler votre mari. Vous comprenez ? (Ses yeux étaient froids et sans vie.)

Elle acquiesça de la tête. Et frissonna.

— Dans l'intervalle, dit le plus vieux, si jamais il venait ici, dites-lui de nous appeler. Il a obtenu un congé de trois jours, mais nous aimerions lui parler.

Les deux hommes sortirent de la pièce et se dirigèrent vers la porte d'entrée.

Elle retourna à ses préparatifs, avec un soupir de soulagement.

La CIA ne va pas me dicter ma conduite, je dirai ce qui me plaira à mon mari, je ferai ce que je veux. Ils ne vont pas te protéger, Chuck, se dit-elle, tout en rangeant rageusement ses pulls dans sa valise. En fait, pensa-t-elle, cela va devenir pire parce que tu les as mis dans le bain ; aussi prépare-toi !

En riant, elle songea : espèce de pauvre tocard peureux ! Tu penses avoir eu une bonne idée en cherchant à m'intimider, en

envoyant tes collègues ici. *Tu as peut-être peur d'eux, mais pas moi. Ce ne sont que des flics stupides et balourds.*

Comme elle poursuivait ses préparatifs, elle joua avec l'idée d'appeler son avocat pour lui apprendre la tactique de pression employée par la CIA. Non, décida-t-elle, je ne vais pas le faire maintenant ; je vais attendre que la demande de divorce arrive sur le bureau du juge Brizzolara. À ce moment-là, je m'en servirai, cela indiquera le genre de vie que j'ai été contrainte de mener, mariée à un tel homme. Harcelée par la police, constamment. Et, à vouloir l'aider à trouver un travail, recevant des propositions immorales.

Toute joyeuse, elle mit le dernier sweater dans la valise, la referma et, d'un rapide mouvement des doigts, la verrouilla.

Pauvre Chuck, se dit-elle, tu n'auras pas l'ombre d'une chance, une fois que je t'aurai fait comparaître devant le tribunal. Tu ne comprendras jamais ce qui t'est tombé dessus ; tu devras payer jusqu'à la fin de tes jours. Aussi longtemps que tu vivras, mon chéri, tu ne te libéreras en fait jamais de moi ; cela te coûtera toujours quelque chose.

Elle commença à plier soigneusement ses nombreuses robes, les rangeant dans une grande malle.

*Cela va te coûter, se dit-elle, plus que ce que tu ne seras jamais capable de payer.*

## 4

La jeune fille sur le seuil dit d'une voix douce et hésitante :

— Hello ! Je suis Joan Trieste. Lord Running Clam m'a dit que vous veniez juste d'emménager ici. (Ses yeux firent le tour de la pièce ; elle regarda l'intérieur de l'apt par-dessus l'épaule de Chuck Rittersdorf.) Vous n'avez pas encore fait venir vos affaires, n'est-ce pas ? Puis-je vous aider ? Je peux poser des rideaux et nettoyer les rayonnages de la cuisine, si vous voulez.

— Merci. Mais je vais très bien. (Cela le toucha que le fongus ait fait cela, trouvé cette fille.)

Elle n'avait même pas vingt ans, se dit-il ; elle portait ses cheveux coiffés en une large et lourde tresse dans le dos, et c'étaient des cheveux bruns, d'un brun banal. Et sa peau était très blanche, beaucoup trop pâle. Il eut l'impression également que son cou était légèrement trop allongé. Joan Trieste portait un pantalon noir très collant, des sandales et une chemise d'homme en coton ; autant qu'il pût le voir, elle ne portait pas de soutien-gorge, ainsi que la mode l'exigeait, mais les aréoles de ses seins formaient des cercles sombres sous l'étoffe de coton blanc ; elle n'avait pas les moyens, ou ne s'en souciait guère, de subir l'opération couramment pratiquée de dilatation des seins. Il lui vint alors à l'esprit qu'elle était pauvre. Peut-être une étudiante.

— Lord Running Clam, expliqua-t-elle, est originaire de Ganymède ; il habite de l'autre côté du couloir.

Elle sourit légèrement ; il vit qu'elle avait des dents blanches très fines, petites et régulières, égales et bien faites. Presque parfaites, à vrai dire.

— Oui, dit Chuck. Il est venu ici en se coulant sous la porte, il y a une heure environ. (Il ajouta :) Il m'avait dit qu'il allait envoyer quelqu'un. Apparemment il pensait...

— Vous avez réellement voulu vous tuer ?

Après une pause, il haussa les épaules :

— C'est ce qu'a estimé le fongus.

— Vous avez essayé. Je peux le voir même maintenant ; je le lis sur vous. (Elle passa à côté de lui et s'avança au milieu de l'apt.) Je suis... vous savez ? Une Psi.

— Quelle sorte de Psi ? (Il laissa la porte du couloir ouverte, alla prendre son paquet de Pall Mall.) Il y en a des tas. Depuis ceux qui peuvent déplacer des montagnes jusqu'à ceux qui peuvent seulement...

Joan l'interrompit :

— J'ai un pouvoir très restreint, mais regardez. (Se retournant, elle releva le col de sa chemise.) Vous voyez mon insigne ? Membre *botta fide* de l'Association des Psis d'Amérique. (Elle expliqua :) Voilà ce que je peux faire : je peux faire remonter le temps en arrière. Sur une surface restreinte, disons 12 sur 9, à peu près les dimensions de votre living-room. Jusqu'à une période de cinq minutes.

Elle sourit et il fut émerveillé une nouvelle fois par ses dents. Elles transformaient son visage, le rendaient ravissant ; tant qu'elle souriait, elle était charmante à regarder, et il sembla à Chuck que cela l'expliquait en partie. Sa beauté provenait du dedans ; à l'intérieur elle était adorable, et il comprit que, avec les années, en vieillissant, cette beauté allait progressivement faire son chemin vers le dehors, et influer sur la surface de son corps. Quand elle aurait trente ou trente-cinq ans, elle serait resplendissante. Pour le moment c'était encore une enfant.

— Est-ce un talent utile ? demanda-t-il.

— Il a une utilité limitée. (Se juchant sur le bras de son sofa archaïque, style danois, elle glissa ses doigts dans les poches de son pantalon collant et expliqua :) Je travaille pour les services de police de Ross ; quand un accident très grave de la circulation vient de se produire, ils me font venir à toute vitesse sur les lieux et – vous allez rire, mais ça marche vraiment – je fais remonter le temps en arrière, avant l'accident, ou bien, si j'arrive trop tard, s'il y a plus de cinq minutes que l'accident s'est produit, de temps à autre, à la place, je peux ramener à la vie une personne qui vient juste de mourir. Vu ?

— C'est vu, dit-il.

— Ça ne paie pas beaucoup. Et pire que cela, je dois être disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils me contactent à mon conapt et je file avec un aéroréacteur à haute vélocité sur les lieux de l'accident. Vous voyez ça ? (Elle tourna la tête, désignant son oreille droite ; il aperçut un petit cylindre enfoncé dans l'oreille et comprit que c'était un récepteur de la police.) Je suis toujours en contact radio. Ce qui implique que je ne dois pas me trouver à plus de quelques secondes d'un moyen de transport, bien sûr ; je peux aller au restaurant, au théâtre et chez d'autres gens, mais...

— Eh bien, dit-il, peut-être pourrez-vous me sauver la vie un jour ?

Il songea, si j'avais sauté, vous auriez pu me forcer à revenir à la vie une nouvelle fois. Un fameux service...

— J'ai sauvé de nombreuses vies. (Joan tendit la main.) Puis-je avoir une cigarette, également ?

Il lui tendit une cigarette, l'alluma, se sentant – comme d'habitude – fautif par suite de sa négligence.

— Et *vous*, que faites-vous ? demanda Joan.

À contrecœur – non pas parce que c'était confidentiel, mais parce qu'il se trouvait placé tellement bas dans l'échelle de l'estime du public – il lui décrivit son travail à la CIA. Joan Trieste écoutait avec attention.

— Alors vous contribuez à empêcher notre gouvernement de tomber, dit-elle, avec un sourire ravi. C'est merveilleux !

— Merci, dit-il, heureux.

— Oui, merveilleux ! Pensez donc !... En ce moment même, des centaines de simulacres dispersés dans tout le monde communiste sont en train de dire vos textes, arrêtant des gens au coin des rues et dans les jungles. (Ses yeux brillaient.) Et tout ce que je fais, moi, c'est d'aider les services de police de Ross.

— Il existe une loi, dit Chuck, que j'ai appelée la troisième loi de Rittersdorf des réciprocités diminuées. Elle établit que, proportionnellement au temps pendant lequel vous exercez votre travail, vous avez l'impression qu'il a de moins en moins d'importance dans le système des choses.

Il lui sourit à son tour ; cette flamme dans ses yeux, l'éclat de ses dents blanches incitaient à sourire. Il commençait à oublier son cafard lourd et accablant.

Joan se promena dans le conapt.

— Allez-vous faire venir vos affaires personnelles ? Ou bien avez-vous l'intention de vivre simplement comme cela ? Je vous aiderai à le décorer, et lord Running Clam vous aidera également, dans la mesure de son possible. Et plus loin, dans le couloir, il y a une forme de vie de métal fondu, venue de Jupiter, qui s'appelle Edgar ; il est en état d'hibernation ces jours-ci, mais quand il se réveillera, il voudra participer aussi. Dans l'apt à la gauche du vôtre, il y a un oiseau-phénix de Mars ; vous savez, avec les plumes multicolores... il n'a pas de mains, mais il peut déplacer des objets par psychokinésie ; il voudra vous aider, mais pas aujourd'hui, car c'est l'éclosion ; il couvait un œuf.

— Seigneur ! fit Chuck. Quel immeuble polygénétique !

Il était légèrement abasourdi d'apprendre tout cela.

— Et, dit Joan, à l'étage au-dessous du vôtre, il y a un paresseux-glouton de Callisto ; il est tout enroulé autour d'une lampe de sol triphasée qui était l'équipement standard dans ces conapts... autour de 1970. Il se réveillera dès que le soleil se couchera ; puis il sortira et ira faire des emplettes pour sa nourriture. Et vous connaissez déjà le fongus. (Elle tira une profonde bouffée – légèrement inexpérimentée – de sa cigarette.) J'aime cet endroit ; vous rencontrez toutes sortes de formes de vie. Avant vous, une mousse vénusienne habitait cet apt. Je lui ai sauvé la vie une fois, elle s'était desséchée... une humidité constante leur est nécessaire, vous savez. À la fin, ce climat, ici dans le comté de Marin, était trop sec pour elle ; finalement, elle est allée vivre dans le Nord, dans l'Oregon, où il pleut tout le temps. (Se retournant, elle s'immobilisa et l'observa.) Vous faites une tête comme si vous aviez un tas d'ennuis.

— Pas de véritables ennuis. Juste du genre imaginaire. Du genre qu'on peut éviter.

Il pensa : l'ennui c'est que si je m'étais servi de mes méninges, je n'en serais jamais arrivé là ; je n'aurais jamais dû l'épouser.

— Comment s'appelle votre femme ?

Surpris, il répondit :

— Mary.

— Ne vous tuez pas parce que vous l'avez quittée, fit Joan. Dans quelques mois, ou même dans quelques semaines, vous vous sentirez entier à nouveau. En ce moment, vous vous sentez comme la moitié d'un organisme qui vient de se séparer en deux ; la scission est toujours douloureuse ; je le sais à cause d'un protoplasme qui a vécu ici quelque temps... il souffrait à chaque fois qu'il devait se scinder, mais cette scission était nécessaire, il devait croître.

— Je suppose que la croissance est douloureuse.

Allant jusqu'à la fenêtre, il regarda une nouvelle fois la rue, les rampes pour piétons, les voitures et les aéronef. Il avait été si près de...

— Ce n'est pas un endroit désagréable à vivre, dit Joan. Je le sais ; j'ai vécu dans des tas d'endroits. Bien sûr tout le monde dans les services de police de Ross connaît les « Pauvres Exclus », ajouta-t-elle ingénument. Il y a eu un tas d'histoires ici, des vols mineurs, des bagarres, un crime même. Ce n'est pas un endroit très coté... vous pouvez en juger par vous-même.

— Et pourtant...

— Et pourtant, je crois que vous devriez rester. Vous aurez de la compagnie. Particulièrement la nuit, lorsque les formes de vie non-Ts qui vivent ici commencent à déambuler, comme vous le découvrirez. Et lord Running Clam est un très bon ami ; il a aidé des tas de gens. Les Ganymédiens possèdent ce que saint Paul appelait la *caritas*... et souvenez-vous, Paul disait que la *caritas* était la plus grande de toutes les vertus. (Elle ajouta :) Le mot moderne équivalent doit être *l'empathie*, je suppose.

La porte du conapt s'ouvrit ; Chuck se retourna aussitôt. Et vit deux hommes qu'il connaissait parfaitement bien. Son patron, Jack Elwood et son collègue de bureau, pour la rédaction des scripts, Pete Pétri. En le voyant, les deux hommes parurent soulagés.

— Non d'un chien ! dit Elwood, nous pensions arriver trop tard. Nous sommes passés chez vous, pensant que vous y seriez peut-être.

Joan Trieste s'adressa à Elwood :

— Je fais partie des services de police de Ross. Puis-je voir vos papiers d'identité, s'il vous plaît ? (Sa voix était froide.)

Elwood et Pétri lui montrèrent leurs cartes de la CIA, rapidement, puis s'approchèrent de Chuck.

— Que fait la police municipale ici ? demanda Elwood.

— Une amie, dit Chuck.

Elwood haussa les épaules ; manifestement il n'avait pas l'intention d'exiger des détails.

— Vous n'auriez pas pu vous trouver un meilleur apt ? (Il inspecta la pièce.) Cet endroit sent, littéralement.

— C'est provisoire, fit Chuck, mal à l'aise.

— Ne vous laissez pas aller, dit Pete Pétri. Et votre permission, ils l'ont annulée. Ils pensent que vous feriez mieux d'être à votre travail. Pour votre propre bien. Vous ne devriez pas rester seul dans un endroit où vous pouvez ressasser vos idées noires. (Il dévisagea Joan Trieste, se demandant visiblement si elle était intervenue pour l'empêcher de se suicider. Personne, cependant, ne l'éclaira sur ce point.) Alors, vous revenez au bureau avec nous ? Il y a des masses de choses à faire ; vous y passerez la nuit entière, avec le travail qui s'accumule.

— Merci, dit Chuck. Mais je dois m'occuper de faire venir mes affaires ici. Il faut que je décore cet apt, jusqu'à un certain point, du moins.

Il avait encore envie d'être seul, bien qu'il appréciait leurs intentions. C'était instinctif chez lui, ce besoin de ramper sous terre, de se cacher ; il avait ça dans le sang.

À l'intention des deux hommes de la CIA, Joan Trieste déclara :

— Je peux rester auprès de lui pendant un moment, au moins. À moins que je ne reçoive un appel d'urgence. Il y en a toujours aux alentours de 5 heures, lorsque commence le trafic intense des gens qui rentrent chez eux. Mais jusqu'à...

— Écoutez, dit Chuck brusquement.

Ils se tournèrent tous les trois vers lui avec un air interrogateur.

— Si quelqu'un a vraiment envie de se suicider, dit Chuck, *vous ne pouvez pas l'en empêcher*. Peut-être pourrez-vous retarder ce moment. Peut-être un Psi, comme Joan ici présente, pourra le ramener à la vie. Mais, même si son suicide est différé, et même s'il est ramené à la vie, il trouvera un moyen de recommencer. Alors fichez-moi la paix. (Il se sentit las.) J'ai rendez-vous à 4 heures avec mon avocat... j'ai de nombreuses choses à faire. Je ne peux pas continuer à discuter ainsi.

Regardant sa montre, Elwood dit :

— Je vais vous conduire chez votre avocat. Nous pouvons arriver juste à temps. (Il fit un geste rapide vers Pétri.)

Chuck se tourna vers Joan :

— Je vous reverrai peut-être. Un de ces jours. (Il se sentait trop las pour s'en préoccuper d'une manière ou d'une autre.) Merci, dit-il vaguement sans savoir exactement de quoi il la remerciait.

En détachant soigneusement ses mots, Joan répondit :

— Lord Running Clam se trouve dans sa chambre et il peut capter vos pensées ; si vous essayez de vous tuer à nouveau il l'apprendra et il interviendra. Aussi, si vous êtes décidé à le faire...

— O.K., dit Chuck, je n'essaierai pas ici.

Il se dirigea vers la porte, avec Elwood et Pétri qui l'encadraient ; Joan les suivit.

Comme ils s'avançaient dans le couloir, il vit que la porte du fongus était ouverte ; l'énorme masse jaune ondula légèrement en manière de salut.

— Merci à vous aussi, dit Chuck, à moitié ironique.

Puis il poursuivit son chemin avec ses deux collègues de la CIA.

Comme ils se dirigeaient en voiture vers le bureau de Nat Wilder à San Francisco, Jack Elwood dit :

— Cette *Opération 50 minutes*... nous avons demandé l'autorisation de mettre un de nos hommes dans le premier groupe qui débarquera là-bas ; une demande de routine qui

nous a naturellement été accordée. (Il regarda Chuck d'un air pensif.) Je pense que nous allons utiliser un simulacre dans ce cas.

Chuck Rittersdorf acquiesça distrairement de la tête. C'était un procédé courant, utiliser un simulacre dans des opérations qui impliquaient des éléments potentiellement hostiles ; la CIA avait un budget opérationnel très réduit et n'aimait pas perdre ses hommes.

— En fait, dit Elwood, le simulacre - il a été réalisé pour nous par la G.D., là-bas à Palo Alto - est terminé et il se trouve dans nos bureaux. Si ça vous intéresse de le voir. (Il parcourut un petit carnet qu'il avait sorti de la poche de sa veste.) Son nom est Daniel Mageboom. Vingt-six ans. Anglo-Saxon. Sorti de Stanford avec un diplôme en poly sci. A donné des cours pendant un an à San José, puis a été engagé par la CIA. C'est ce que nous dirons aux autres membres du projet ; nous serons les seuls à savoir que c'est un sim qui recueillera des informations pour nous. (Il conclut :) Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore choisi celui qui sera le guide décidant pour Dan Mageboom. Peut-être Johnstone.

— Cet imbécile, dit Chuck.

Un sim pouvait fonctionner d'une manière autonome jusqu'à un certain point, mais dans une opération de ce genre, il y aurait un trop grand nombre de décisions à prendre ; laissé à lui-même, Dan Mageboom révélerait rapidement sa nature de robot. Il pouvait aller et venir, parler, mais au moment où il devrait décider d'une politique à suivre, alors un bon opérateur, installé en toute sécurité au niveau Un de l'immeuble de la CIA à San Francisco, prendrait les commandes.

Comme ils garaient la voiture sur la terrasse de l'immeuble dans lequel se trouvait le bureau de Nat Wilder, Elwood déclara d'un air réfléchi :

— J'étais en train de songer, Chuck, que cela vous intéresserait peut-être de vous occuper de Danny. Johnstone, comme vous dites, n'est pas le plus qualifié.

Chuck lui jeta un coup d'œil, déconcerté.

— Pourquoi ? Ce n'est pas mon travail.

La CIA avait des hommes entraînés tout spécialement pour l'animation des simulacres.

— Une faveur que nous faisons, disons, fit Elwood lentement. (Il détourna les yeux et regarda l'intense trafic aérien de l'après-midi, suspendu comme une nappe de fumée au-dessus de la ville.) Ainsi vous pourriez être avec votre femme, pour ainsi dire.

Après un silence, Chuck répondit :

— Non, catégoriquement non.

— Pour la surveiller, alors.

— Pour quelle raison ? (Il éprouva une colère due à la frustration. Et il se sentit outragé.)

— Soyez réaliste, dit Elwood. Il est évident pour les psych de la CIA que vous l'aimez toujours. Et nous avons besoin d'un opérateur à plein temps pour Dan Mageboom. Pétri pourra rédiger vos scripts pendant quelques semaines ; acceptez donc de vous en charger, voyez si ça vous plaît ; dans le cas contraire, vous laisserez tomber et vous retourerez à vos scripts. Seigneur ! Vous programmez des simulacres depuis des années ; vous devriez réussir parfaitement dans ce téléguidage... je le parierais. Et vous serez à bord du même vaisseau que Mary, atterrissant sur Alpha III M2 en même temps qu'elle et...

— Non, répéta Chuck. (Il ouvrit la portière de la voiture, sauta sur l'aire de stationnement.) Je vous verrai plus tard ; merci pour la balade.

— Vous savez, dit Elwood, je pourrais vous ordonner d'assurer ce guidage. Je le ferai, si je pense que c'est dans votre intérêt. Ce qui pourrait très bien être le cas. Voilà ce que je pense faire à présent : je vais aller prendre le dossier de votre femme — au FBI — et l'éplucher. En fonction de sa personnalité... (Il fit un geste vague.) Je me déciderai sur cette base.

— Quel genre de personnalité devrait-elle avoir, dit Chuck, pour que je l'espionne par l'intermédiaire d'un simulacre de la CIA ?

— Une femme digne de vous appartenir à nouveau.

Elwood claqua la portière de la voiture ; Pétri mit le K... contact et la voiture s'éleva dans le ciel de fin d'après-midi.

Chuck la regarda s'éloigner. La CIA qui se met à penser ! se dit-il ironiquement. Allons, je devrais pourtant y être habitué. Pourtant Elwood avait raison sur un point au moins. Il avait effectivement programmé de nombreux simulacres – et selon une rhétorique savamment dosée. S'il acceptait de s'occuper du guidage, il pourrait non seulement diriger avec succès Dan Mageboom ou quel que soit son nom ; mais il pourrait aussi – et cela l'arrêta un instant – il pourrait transformer le simulacre en un instrument finement modulé en une machine qui saurait guider les autres, les charmer et même, oui, corrompre son entourage. Lui-même ne pouvait être aussi convaincant, mais une fois dans ce robot il serait de première force.

Dan Mageboom, manipulé par Chuck, pouvait accomplir beaucoup de choses vis-à-vis de Mary Rittersdorf. Et personne ne le savait mieux que son patron. Pas étonnant qu'Elwood le lui ait suggéré.

Mais cela avait un côté sinistre, virtuellement. Il eut un sentiment de répulsion à son égard ; il frémît à cette pensée, devinant par intuition son caractère odieux. Et cependant il ne pouvait pas tout bonnement abandonner cette idée comme ça ; les choses – la vie elle-même, l'existence sur Terre – n'étaient pas aussi innocentes.

La solution, peut-être, consistait à trouver quelqu'un sur qui il pourrait compter pour s'occuper du guidage, Pétri, par exemple. Quelqu'un qui pourrait veiller à ses intérêts.

Puis il songea... Quels sont, au juste, mes intérêts ? Tout en réfléchissant, il descendit par la rampe d'accès, plongé dans ses pensées. Parce qu'une nouvelle idée, qui n'avait pas été suggérée par son patron, Jack Elwood, s'était glissée dans son esprit, sans qu'il y prenne garde.

Il pensa : on doit pouvoir faire quelque chose en présence de telles circonstances. Un simulacre de la CIA avec Mary sur une lune lointaine dans un système stellaire entièrement différent... au milieu des psychotiques d'une société déréglée. Quelque chose qui pouvait arriver, étant donné les circonstances si exceptionnelles.

Ce n'était pas une idée dont il pouvait discuter avec quelqu'un d'autre ; en fait, il trouva qu'elle était difficile à

énoncer seul face à lui-même. Cependant, elle présentait des avantages par rapport au suicide, et il l'avait presque formulée.

Étant donné les circonstances exceptionnelles, je pourrais fort bien m'arranger pour la tuer, se dit-il. Par l'intermédiaire du robot de la CIA, ou plutôt du robot de la General Dynamics. Légalement, j'aurais toutes les chances d'être acquitté, puisqu'un simulacre agissant à cette distance fonctionne très souvent de sa propre initiative ; ses circuits autonomes prennent le pas sur les instructions longue distance transmises par l'opérateur. De toute façon, cela vaut la peine d'essayer. Devant le tribunal je pourrai déclarer que le simulacre a agi de lui-même ; et je donnerai pour preuves les notes techniques innombrables démontrant que cela se produit fréquemment avec les simulacres... l'histoire opérationnelle de la CIA est pleine de telles maladresses qui ont été commises à des degrés cruciaux. Et l'accusation aura fort à faire pour prouver que j'ai donné des instructions au simulacre.

Il arriva devant la porte de Nat Wilder ; elle s'ouvrit et il entra, toujours plongé dans ses pensées.

Cela pouvait – ou ne pouvait pas – être une bonne idée : il restait certainement encore à prouver son bien-fondé, pour des raisons purement morales, sans même parler de raisons purement pratiques. Mais en tout cas, c'était le genre d'idée qui, une fois conçue, ne s'en va pas facilement ; comme une *idée fixe* elle avait pénétré son cerveau et, une fois là, elle allait y rester.

Ce n'était en aucune façon, même en théorie, un « crime parfait ». De lourdes présomptions pèseraient aussitôt sur lui ; l'avocat du comté ou du ministère public, chargé de l'accusation – ou quel que soit celui qui s'occupait de telles affaires – devinerait très vite, avec suffisamment de précision, ce qui s'était passé. Et feraient de même les reporters des homéojournaux, qui comptaient parmi eux quelques-uns des esprits les plus sagaces des États-Unis. Mais se douter d'un crime et le prouver étaient deux choses totalement différentes.

Et dans une certaine mesure il pourrait se cacher derrière le rideau « top-secret » qui voilait continuellement les activités de la CIA.

Entre la Terre et le système alphane, il y avait plus de trois années-lumière, une distance énorme. Une distance certainement beaucoup trop grande, en des circonstances ordinaires, pour commettre un meurtre. Plus d'une erreur dans les signaux électro-magnétiques, alors qu'ils entraient dans l'hyperespace et en ressortaient, pouvait raisonnablement se produire en tout cas. On pouvait estimer qu'il s'agissait là d'un facteur constant. L'avocat chargé de la défense, s'il était de valeur, pouvait gagner son procès en beauté sur ce seul point.

Et Nat Wilder était un avocat de valeur.

## 5

Ce soir-là, après avoir dîné au *Blue Fox*, il appela son patron, Jack Elwood, chez lui.

— J'aimerais voir la créature que vous appelez Dan Mageboom, dit-il avec circonspection.

Sur le petit vidécran le visage de son patron s'éclaira d'un sourire.

— O.K. Rien de plus simple... Retournez dans ce conapt cradingue dans lequel vous êtes fourré, et je vais dire à Dan de faire un saut jusque là-bas. Il est ici, chez moi. En train de faire la vaisselle à la cuisine. Qu'est-ce qui vous a décidé ?

— Aucune raison en particulier, dit Chuck en raccrochant.

Il retourna à son conapt — de nuit, avec l'antique éclairage défectueux, les lieux étaient plus déprimants que jamais — et il s'assit pour attendre Dan.

Il entendit, presque aussitôt, une voix dans le couloir ; une voix qui prononçait son nom. Puis les pensées du fongus se formèrent dans son cerveau. « Mr Rittersdorf, il y a un gentleman dans le couloir qui voudrait vous voir. S'il vous plaît, ouvrez-lui la porte et faites-le entrer. »

Chuck alla ouvrir.

Dans le couloir se tenait un homme d'âge moyen, petit, avec un ventre proéminent, vêtu d'un costume démodé.

— Êtes-vous Rittersdorf ? demanda l'homme d'un ton chagrin. Mince ! quelle baraque ! Et remplie d'étranges non-Ts... Comment un Terrien peut-il vivre ici ? (Il essuya son visage rouge et couvert de sueur avec son mouchoir de poche.) Je suis Bunny Hentman. C'est vous qui écrivez les scripts, n'est-ce pas ? Ou bien tout ceci n'est-il qu'une épouvantable « salade » ?

— J'écris des scripts pour simulacres, dit Chuck.

C'était, bien sûr, une initiative de Mary ; elle voulait être certaine qu'il aurait de solides rentrées d'argent pour l'entretenir dans sa situation post maritale.

— Comment se fait-il que vous ne m'avez pas reconnu ? fit Hentman, d'un air vexé. Ne suis-je pas mondialement connu ? Mais peut-être ne regardez-vous pas la TV ? (Il tira sur son cigare avec irritation.) Puisque je suis là, je suis là. Vous voulez travailler pour moi, oui ou non ? Écoutez, Rittersdorf... je n'ai pas l'habitude de m'abaisser à mendier. Mais ce que vous écrivez est bon, je dois le reconnaître. Où habitez-vous ? Ou bien devons-nous rester ici, dans ce couloir ? (Il vit la porte entrouverte du conapt de Chuck et entra d'autorité.)

Réfléchissant rapidement, Chuck le suivit. Visiblement, on ne se débarrassait pas facilement de Hentman. Mais, d'une façon positive, la présence de Hentman ne pouvait lui nuire en rien ; ce serait un bon test de l'efficacité du simulacre Dan Mageboom.

— Vous savez, dit-il comme il fermait la porte de l'apt, que je ne désire pas vraiment ce travail.

— Bien sûr, bien sûr, dit Hentman, en secouant la tête. Je sais ; vous êtes un patriote ; cela vous plaît de travailler dans cette organisation. Écoutez. (Il pointa un doigt vers Chuck.) Je peux vous payer trois fois plus que ce qu'ils vous paient. Et vous aurez une liberté beaucoup plus grande pour vos scripts. Bien que, naturellement, ce soit moi en dernière instance qui décide de ce qui doit être écrit et de la façon exacte dont le script doit être composé. (Il parcourut le living-room du conapt d'un regard horrifié.) Seigneur ! Ça me rappelle mon enfance dans le Bronx. Je veux dire, c'est vraiment la misère. Que vous est-il arrivé ? Votre femme vous a complètement ratissé avec ce divorce ? (Ses yeux, intelligents et pleins de compassion, clignèrent.) Ouais, ça peut être moche ; je le sais, j'ai divorcé trois fois, et à chaque fois ça m'a coûté une fortune. La loi est du côté de la femme. Votre épouse, elle est très séduisante, mais... (Il fit un geste vague.) Je ne sais pas. Elle est du genre plutôt froid ; vous voyez ce que je veux dire ? Du genre réfléchi. Je ne vous envie pas. Des femmes comme ça, vous avez intérêt à vous assurer qu'il n'y aura pas d'obligations légales avec elles quand vous les fréquentez. Être certain que c'est illégal : vous savez, juste une liaison... (Il étudia Chuck.) Mais vous êtes du genre qui épouse, je le vois. Vous êtes fair-play. Une femme comme ça

peut vous passer sur le corps ! Et vous abandonner plus plat qu'un pitoyable ver de terre.

On frappa à la porte. Et au même moment, les pensées du fongus ganymédien, lord Running Clam, se formèrent dans l'esprit de Chuck. « Un deuxième visiteur, M<sup>r</sup> Rittersdorf. Plus jeune cette fois. »

— Excusez-moi, dit Chuck à Bunny Hentman. Il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Qui s'exprime par la pensée ? marmonna Hentman derrière lui.

Un jeune homme au visage animé, de bonne apparence et extrêmement bien habillé, à la toute dernière mode Harding Brothers, dit comme il faisait face à Chuck :

— M<sup>r</sup> Rittersdorf ? Je suis Daniel Mageboom. M<sup>r</sup> Elwood m'a demandé de passer vous voir.

C'était du joli boulot. Il n'aurait jamais deviné. Et Chuck se sentit transporté.

— Bien sûr, fit-il, entrez donc. (Le simulacre pénétra dans le conapt sordide.) M<sup>r</sup> Mageboom, dit-il, je vous présente le célèbre comique de la TV, Bunny Hentman. Vous savez... ya-ya, boom-boom, Hentman qui apparaît, déguisé en grand lapin, avec les yeux qui louchent et les oreilles pendantes.

— Quel bonheur, dit Mageboom en tendant la main. J'ai regardé votre show de nombreuses fois. Il est très amusant, un fou rire permanent.

— Ouais, murmura Bunny Hentman, en lançant un regard sombre à Chuck.

— Dan vient d'être engagé par mon bureau, dit Chuck, c'est la première fois que je le vois. (Il ajouta :) Je vais travailler avec lui dorénavant.

— Non ! fit Hentman vigoureusement. Vous allez travailler pour moi... vous n'avez pas encore compris ? J'ai apporté le contrat ; je l'ai fait préparer par mes avocats. (Il chercha dans la poche de sa veste, fronçant les sourcils.)

— Je vous dérange peut-être ? fit Mageboom en se reculant avec circonspection. Je peux revenir plus tard, M<sup>r</sup> Rittersdorf. Chuck, si je peux me permettre de vous appeler ainsi.

Hentman le dévisagea. Puis, haussant les épaules, commença à déplier le contrat.

— Lisez là. Regardez ce que vous toucherez. (Il tapota l'endroit indiqué avec son cigare.) Est-ce que cette organisation d'espions peut vous payer autant ? Je pense que faire rire l'Amérique est un acte patriotique qui soutient le moral et déjoue les Commies<sup>2</sup>. En fait, c'est encore plus patriotique que ce que vous faites ; ces simulacres, ce sont tous des assemblages sans vie... ils me donnent des frissons.

— J'en conviens, dit Dan Mageboom. Mais, M<sup>r</sup> Hentman, il y a une autre façon de voir les choses, si je peux me permettre de prendre un peu de votre temps pour vous le démontrer. M<sup>r</sup> Rittersdorf, Chuck ici présent, fait un travail que personne d'autre n'est capable de faire. Programmer des simulacres est un art ; sans expert programmateur, ils ne sont rien d'autre que des robots, et n'importe qui, même un enfant, peut les reconnaître parmi de véritables êtres humains. Mais, correctement programmés... (Il sourit.) Vous n'avez jamais vu l'un des simulacres de Chuck en action. C'est incroyable. (Il ajouta :) M<sup>r</sup> Pétri fait du bon boulot également. En fait, son travail est meilleur par certains côtés.

Visiblement c'était Pétri qui avait programmé ce simulacre. Et qui se faisait un peu de publicité. Chuck ne put réprimer une grimace.

— Peut-être devrais-je engager ce type, Pétri, fit gravement Bunny Hentman. S'il est aussi bon.

— Pour votre propos, dit Mageboom, Pétri serait sans doute meilleur. Je sais ce qui vous plaît dans les scripts de Chuck, mais voilà le problème : Chuck a un esprit fantasque. Je doute qu'il puisse se plier aux exigences d'une production continue, comme il devrait le faire pour vous. Néanmoins, ceci n'étant qu'un élément parmi beaucoup d'autres...

— Bouclez-la, fit Hentman irrité. (Puis il s'adressa à Chuck :) Je déteste ces conversations à trois ; nous ne pourrions pas aller ailleurs ?

---

<sup>2</sup>Communistes.

Il était visiblement incommodé par Dan Mageboom... il paraissait percevoir en lui quelque chose d'anormal.

Les pensées du fongus se formèrent à nouveau dans l'esprit de Chuck. « Cette fille adorable et splendide, bien qu'ayant besoin, ainsi que vous l'avez remarqué, d'une opération dilatation des seins, vient d'entrer dans l'immeuble, Mr Rittersdorf, dans l'intention de vous rendre visite ; je lui ai déjà dit de monter. »

Bunny Hentman, recevant manifestement lui aussi les pensées du fongus, poussa un grognement de désespoir.

— Il n'y a donc aucun moyen de discuter tranquillement ? À présent qui est *celle-là* ? (Il se tourna vers la porte).

— Miss Trieste n'interviendra pas dans la conversation, Mr Hentman, dit Dan Mageboom.

Chuck lança un coup d'œil au simulacre, surpris que ce dernier ait une opinion sur Joan. Ainsi il était téléguidé ; il le comprit soudain. Il ne s'agissait visiblement pas d'une programmation ; Pétri le dirigeait depuis l'immeuble de la CIA à San Francisco.

La porte s'ouvrit et, hésitante, Joan Trieste, portant un pull-over gris et une jupe serrée à la taille, des chaussures à talons hauts et pointus, se tint sur le seuil.

— Est-ce que je vous dérange, Chuck ? Oh, Mr Hentman, dit-elle, et elle devint écarlate. Je vous ai regardé à la TV des centaines de fois... je trouve que vous êtes le plus grand comédien vivant. Vous êtes aussi grand que Sid Caesar et tous les grands acteurs disparus. (Les yeux brillants, elle s'approcha de Bunny Hentman, s'arrêtant tout près de lui, mais évitant soigneusement de le toucher.) Êtes-vous un ami de Bunny Hentman ? demanda-t-elle à Chuck. Vous auriez dû me le dire.

— Nous essayons en ce moment, gémit Hentman, de conclure un contrat, mais comme je le disais, « allons-nous y parvenir ? (Transpirant abondamment, il commença à arpenter le petit living-room.) Je renonce, annonça-t-il. Je ne peux pas vous engager : c'est hors de question. Vous connaissez trop de monde. Les scénaristes sont censés être des gens qui vivent en reclus, menant une vie solitaire.

Joan Trieste n'avait pas fermé la porte et bientôt le fongus franchit le seuil en ondulant lentement.

— Mr Rittersdorf, dirent ses pensées à Chuck, je dois discuter d'une affaire urgente avec vous seul, en tête à tête. Pouvez-vous traverser le couloir et venir jusqu'à mon apt un instant, s'il vous plaît.

Hentman leur tourna le dos, poussant un grognement aigu de frustration, alla jusqu'à la fenêtre et resta là à regarder au-dehors.

Intrigué, Chuck accompagna le fongus jusqu'à son propre conapt.

— Fermez la porte et venez plus près de moi, dit le fongus. Je ne veux pas que les autres interceptent mes pensées.

Chuck s'exécuta.

— Cette personne, M<sup>r</sup> Dan Mageboom, ce n'est pas un être humain : c'est un robot. Il n'y a aucune personnalité en lui ; il est guidé à distance par quelqu'un d'autre. J'ai pensé que je devais vous prévenir puisque, après tout, vous êtes mon voisin.

— Merci, dit Chuck, mais je le savais déjà. (Cependant, à présent il se sentait gêné, les choses allaient mal se terminer si le fongus sondait ses pensées, étant donné la direction qu'elles avaient prises récemment.) Écoutez, commença-t-il, mais le fongus le devança.

— J'ai déjà examiné avec soin tout ce que contenait votre esprit, l'informa-t-il. Votre hostilité envers votre femme, vos compulsions de meurtre. N'importe qui, à un moment ou à un autre, à de telles compulsions, et, de toute façon, il serait parfaitement inconvenant de ma part d'en parler à un tiers. Tel un prêtre ou un médecin, un télépathe doit...

— N'en parlons plus, dit Chuck.

Le fait que le fongus connaisse ses intentions les éclairait d'un jour nouveau à présent ; peut-être serait-il mal avisé de vouloir poursuivre. Si l'avocat de l'accusation faisait comparaître lord Running Clam devant le tribunal...

— Sur Ganymède, déclara le fongus, la vengeance est un acte sanctifié. Si vous ne me croyez pas, demandez à votre avocat, M<sup>r</sup> Nat Wilder, de se renseigner à ce sujet. En aucune façon, je ne déplore la direction qu'ont prise vos préoccupations ; elles sont

infiniment préférables à vos pulsions de suicide antérieures qui sont contraires à la nature.

Chuck fit mine de se retirer.

— Attendez, fit le fongus. Une chose encore ; en échange de mon silence... j'aimerais que vous me fassiez une faveur.

Ainsi il y avait une condition à son silence. Cela ne le surprenait pas ; après tout, lord Running Clam était une créature d'affaires.

— J'insiste, M<sup>r</sup> Rittersdorf, pour que vous acceptiez le travail que M<sup>r</sup> Hentman vous offre en ce moment même.

— Et mon travail à la CIA ? demanda Chuck.

— Vous n'êtes pas forcé de la quitter ; vous pouvez assurer les deux en même temps. (Les pensées du fongus étaient parfaitement assurées.) En... hum... travaillant au noir.

— En travaillant au noir ? où avez-vous appris ce terme ?

— Je suis expert en société terrienne... Voilà comment je vois les choses : vous continuerez de travailler à la CIA le jour, et vous travaillerez pour Bunny Hentman la nuit. Pour tenir le coup, vous aurez besoin de drogues, de stimulants thalamiques, de la catégorie des hexo-amphétamines, qui sont illégales sur Terre. Néanmoins je m'en procurerai ; j'ai des contacts en dehors de cette planète et je trouverai ces drogues facilement. Vous n'aurez pas besoin de dormir du tout, une fois que le métabolisme de votre cerveau aura été stimulé par...

— Une journée de travail de seize heures ! Je ferais mieux de vous laisser me dénoncer à la police.

— Non, dit le fongus. Parce que voilà le fin mot de l'histoire : vous serez empêché de commettre ce meurtre, sachant que vos intentions sont par avance évidentes pour les autorités. Vous ne ferez pas disparaître cette méchante femme ; vous allez abandonner votre projet et lui permettre de vivre.

— Comment pouvez-vous savoir que Mary est une *méchante femme* ? (En fait, pensa-t-il, que savez-vous des Terriennes d'une façon générale ?)

— En sondant vos pensées, j'ai pris connaissance de la multitude d'actes sadiques mineurs auxquels s'est livrée sur vous Mme Rittersdorf depuis des années ; c'est diabolique, sans aucun doute, par rapport à n'importe quel modèle culturel. À la

suite de quoi, vous êtes devenu malade et vous ne pouvez plus percevoir la réalité correctement ; par exemple, observez de quelle manière vous refusez le travail extrêmement passionnant que vous offre Mr Hentman en ce moment même.

On frappa à la porte du conapt, qui s'ouvrit, et Bunny Hentman entra, l'air maussade.

— Je dois m'en aller. Quelle est votre réponse, Rittersdorf ? Oui ou non ? Et si vous entrez dans mon équipe, vous n'amènerez avec vous aucun de ces organismes gélatineux non terriens ; vous viendrez seul.

Le fongus émit une pensée :

— Mr Rittersdorf va accepter votre obligeante offre de travail, Mr Hentman.

— Qui êtes-vous ? demanda Bunny Hentman, son agent ?

— Je suis un collègue de Mr Rittersdorf, déclara le fongus.

— O.K., dit Hentman, tendant le contrat à Chuck. Ce contrat stipule que vous êtes pris à l'essai pour une période de huit semaines. Vous devrez fournir un script par semaine pour une émission d'une heure et devrez participer, une fois par semaine, à une réunion groupant les autres scénaristes. Votre salaire est de 2000 peaux TERPLAN par semaine ; d'accord ?

C'était plus que d'accord ; c'était deux fois ce qu'il espérait. Prenant les exemplaires du contrat, il signa, comme le fongus le regardait.

— Je servirai de témoin pour votre signature, dit Joan Trieste.

Elle aussi était entrée dans l'apt et se tenait à côté de lui. Elle signa, en tant que témoin, les exemplaires du contrat, qui furent ensuite rendus à Bunny Hentman ; il les remit dans la poche de sa veste, puis se souvint que l'un d'eux revenait de droit à Chuck ; les extirpant à nouveau de sa poche, il lui en remit un.

— Cheerio, dit le fongus. Il faut célébrer cela.

— Pas moi, dit Bunny Hentman. Je dois m'en aller. À bientôt, Rittersdorf. Je me mettrai en rapport avec vous ; faites-vous installer un diphone dans la piaule pourrie où vous vivez. Ou bien déménagez et trouvez un meilleur apt.

La porte du conapt de lord Running Clam se referma après son départ.

— Nous allons fêter l'événement tous les trois, dit le fongus. Je connais un bar qui accepte de servir les non-Ts. C'est pour moi ; l'addition, je veux dire.

— Splendide, dit Chuck.

Il n'avait aucune envie d'être seul de toute façon, et s'il restait dans son conapt, ce serait une occasion supplémentaire pour Mary de venir le tourmenter.

Quand ils ouvrirent la porte, ils découvrirent, surpris, un jeune homme au visage poupin, qui attendait dans le couloir. C'était Dan Mageboom.

— Désolé, s'excusa Chuck. Je vous avais oublié.

— Nous allons fêter un contrat, expliqua le fongus à Mageboom, comme il suintait hors de son conapt. Vous êtes invité, en dépit du fait que vous n'ayez pas le moindre cerveau et que vous ne soyez qu'une carcasse vide.

Joan Trieste regarda avec curiosité d'abord Mageboom, puis Chuck.

En guise d'explication, Chuck lui dit :

— Mageboom, ici présent, est un robot de la CIA, commandé depuis notre bureau de S.F. (Il demanda à Mageboom :) Qui est-ce ? Pétri ?

En souriant, Mageboom répondit :

— Je suis pour le moment en circuit fermé autonome, M<sup>r</sup> Rittersdorf ; M<sup>r</sup> Pétri s'est déconnecté lorsque vous avez quitté votre conapt. Ne trouvez-vous pas que je fais du bon travail ? Vous voyez, vous pensiez que j'étais commandé à distance, et je ne le suis pas. (Le simulacre paraissait merveilleusement satisfait de lui-même.) En fait, déclara-t-il, je peux me conduire parfaitement durant toute la soirée, en circuit fermé ; je peux aller dans un bar avec vous, boire et fêter l'événement, me comporter exactement comme un non-simulacre le ferait, peut-être même mieux à certains égards.

Voilà donc, se dit Chuck en son for intérieur, comme ils se dirigeaient vers la rampe de sortie, l'instrument par l'intermédiaire duquel je vais obtenir réparation des torts que m'a causé ma femme.

Le fongus l'avertit :

— Rappelez-vous. M<sup>r</sup> Rittersdorf, miss Trieste fait partie des services de la police de Ross.

Joan Trieste dit :

— Exactement. (Elle avait intercepté les pensées du fongus, mais pas celles de Chuck.) Pourquoi avez-vous émis ces pensées à l'intention de M<sup>r</sup> Rittersdorf ? demanda-t-elle au fongus.

— J'ai senti que je devais le lui rappeler, étant donné que vous n'alliez encourager aucune entreprise amoureuse de sa part.

L'explication parut la satisfaire.

— Je pense, dit-elle au fongus, que vous devriez vous mêler davantage de ce qui vous regarde. La télépathie a fait de vous autres, Ganymédiens, de terribles indiscrets. (Elle paraissait contrariée.)

— Je suis désolé, dit le fongus, d'avoir porté un jugement erroné sur vos désirs, miss Trieste ; pardonnez-moi. (À l'adresse de Chuck, il pensa :) Apparemment, miss Trieste *accueillerait* volontiers une attitude amoureuse de votre part.

— Bon sang ! gémit Joan Trieste. Mêlez-vous de vos affaires, s'il vous plaît ! Laissez tomber tout ce sujet, O.K. ? (Elle était devenue blême.)

« Il est très difficile, pensa le fongus avec morosité, de plaire aux jeunes filles terriennes. » Pendant le reste du trajet jusqu'au bar, il prit soin de ne plus émettre aucune pensée.

Plus tard, comme ils étaient installés dans un des boxes du bar – le fongus formant une énorme masse jaune sur un siège recouvert imitation cuir – Joan Trieste dit :

— Je trouve que c'est merveilleux, Chuck, vous allez travailler pour Bunny Hentman ; ça doit être palpitant.

Le fongus pensa : « M<sup>r</sup> Rittersdorf, il me vient à l'esprit que vous devriez faire en sorte, si possible, que votre femme n'apprenne pas que vous avez deux activités à présent. Si elle l'apprend, elle va demander des dédommages plus importants pour le divorce, ainsi qu'une pension alimentaire plus élevée.

« C'est vrai », reconnut Chuck. C'était un conseil judicieux.

« Comme elle va apprendre que vous travaillez pour M<sup>r</sup> Hentman, poursuivit le fongus, vous feriez mieux de le

reconnaître, tout en tenant secret le fait que vous avez gardé votre emploi à la CIA. Demandez à vos collègues de la CIA, en particulier à votre supérieur immédiat, M<sup>r</sup> Elwood, de vous couvrir...

Chuck approuva de la tête.

« La conséquence de cette situation singulière – les deux métiers que vous exercez simultanément – sera que, malgré les frais du divorce et les versement de la pension alimentaire, vous allez toucher suffisamment d'argent pour pouvoir mener une vie confortable. Avez-vous réfléchi à cela ? »

Pour être honnête, il n'avait pas pensé aussi loin. Le fongus était beaucoup plus prévoyant que lui, et cela le chagrina.

« Cela doit vous montrer, dit le fongus, avec quelle clairvoyance je veille à vos intérêts. Mon insistance pour que vous acceptiez l'offre de travail de M<sup>r</sup> Hentman... »

Joan Trieste l'interrompit :

— Je trouve que c'est terrible, cette façon que vous avez, vous autres Ganymédiens, de jouer le rôle de Dieu en vous mêlant des vies terriennes. (Elle regarda le fongus avec sévérité.)

— Mais considérez, dit le fongus courtoisement, que je vous ai fait vous rencontrer, vous et M<sup>r</sup> Rittersdorf. Et je prévois – bien que je ne sois pas un précog, il est vrai – une activité intense et heureuse pour vous deux dans le domaine sexuel.

— Fermez-la ! dit Joan furieuse.

Après avoir quitté le bar, Chuck prit congé du fongus, se débarrassa de Dan Mageboom, hélâ un aérotaxi et raccompagna Joan Trieste jusqu'à son propre conapt.

Comme ils s'installaient dans le taxi, Joan dit :

— Je suis contente d'être débarrassée de lord Running Clam ; c'est vraiment insupportable cette manie qu'il a de sonder tout le temps vos pensées. Mais il est vrai qu'il nous a fait nous renconter... (Elle s'interrompit, relevant la tête et écoutant avec attention.) Un accident vient de se produire. (Elle donna aussitôt de nouvelles instructions au taxi.) On a besoin de moi. Il y a un mort.

Quand ils arrivèrent sur les lieux de l'accident, ils trouvèrent l'aéroréacteur gisant sur le côté ; alors qu'il se posait, son rotor

avait lâché et il s'était écrasé contre la paroi d'un immeuble, projetant au-dehors ses passagers. Sous une couverture improvisée à la hâte, composée de vestes et de pulls, un homme d'un certain âge était étendu, pâle et immobile ; les policiers écartaient les curieux, et Chuck comprit qu'il était mort.

Aussitôt, Joan se précipita vers lui ; Chuck la suivit, après y avoir été autorisé par les policiers. Une ambulance était déjà arrivée ; elle vrombissait, pressée de partir pour l'hôpital de Ross.

Joan se pencha pour examiner le mort.

— Il y a trois minutes, fit-elle, à moitié pour elle-même, à moitié pour Chuck. Parfait, ajouta-t-elle. Attendons encore une minute, je vais le faire remonter cinq minutes plus tôt. (Elle examina le portefeuille du mort que l'un des policiers lui avait remis.) M<sup>r</sup> Earl B. Ackers, murmura-t-elle, puis elle ferma les yeux. Le phénomène temporel va toucher seulement M<sup>r</sup> Ackers, dit-elle à Chuck. Du moins, c'est probable. Mais on ne peut jamais en être certain... (Son visage se durcit, se creusa comme elle se concentrailt.) Vous feriez mieux de vous écarter. Ainsi vous ne serez pas atteint.

Se relevant, il s'éloigna, marchant lentement dans l'air froid de la nuit, fumant une cigarette et écoutant le vacarme qui provenait des radios des voitures de police ; une foule s'était formée et la circulation était fortement ralentie, canalisée par la police.

Quelle fille étrange, pensa-t-il. Membre des services de police et Psi aussi bien... je me demande quelle serait sa réaction si elle apprenait ce que j'ai en tête pour le simulacre Daniel Mageboom. Lord Running Clam a raison sans aucun doute, il serait catastrophique qu'elle l'apprenne.

— Venez.

Il arriva à la hâte.

Sous les couvertures improvisées, l'homme respirait ; sa poitrine se soulevait et s'affaissait légèrement et sur ses lèvres de petites bulles de salive s'étaient formées.

— Il a remonté le temps en quatre minutes, dit Joan. Vivant de nouveau, mais après l'accident. Je ne pouvais faire mieux.

Elle fit un signe de la tête aux simulacres de l'hôpital. Ils s'approchèrent aussitôt, se penchèrent sur le blessé revenu à la vie. Se servant de ce qui semblait être un appareil d'examen aux rayons X, le plus âgé des simulacres étudia attentivement le corps du blessé recherchant l'origine de la blessure la plus grave. Puis il se tourna vers son compagnon ; les simulacres échangèrent des pensées et, aussitôt après, le plus jeune de l'équipe ouvrit son flanc métallique, en sortit une boîte en carton qu'il ouvrit en la déchirant vivement.

La boîte contenait une rate artificielle ; Chuck vit à la lumière des projecteurs des voitures de police les mots qui figuraient sur la boîte abandonnée. Puis les simulacres, sur-le-champ, commencèrent à opérer ; l'un fit une anesthésie locale pendant que l'autre, se servant d'une pince chirurgicale, commençait à dégager la cavité abdominale du blessé.

— Nous pouvons partir, dit Joan à Chuck, le tirant de sa contemplation fascinée des simulacres à l'œuvre. Mon travail est terminé.

Les mains dans les poches de sa veste, petite et frêle, elle revint vers leur aérotaxi, monta et s'assit pour l'attendre. Elle semblait harassée.

Ils s'éloignèrent des lieux de l'accident.

— C'est la première fois que je vois des simulacres médicaux à l'œuvre, dit Chuck.

Le spectacle avait été très impressionnant ; cela lui fit prendre encore mieux conscience des possibilités énormes que représentaient les androïdes imaginés et construits par la General Dynamics. Bien sûr, il avait vu les simulacres de la CIA d'innombrables fois, mais ils n'avaient rien de commun avec ça ; dans un sens vital et fondamental, c'était différent. Ici, l'ennemi n'était pas simplement un autre groupe d'êtres humains aux idées politiques différentes ; l'ennemi ici était la mort.

Et, avec le simulacre Daniel Mageboom, ce serait exactement le contraire ; la mort, au lieu d'être combattue, serait encouragée.

De toute évidence, après le spectacle dont il venait d'être le témoin, il ne pourrait jamais révéler à Joan Trieste ce qu'il projetait. Et par là même, n'allait-il pas être forcé de cesser de la

voir ? Cela semblait presque autodestructeur... préparer un meurtre et, dans le même temps, sortir avec une employée des services de police... Avait-il *envie* d'être arrêté ? Était-ce une conduite suicidaire.

— Une demi-peau pour vos pensées, dit Joan.

— Pardon ? (Il cligna des yeux.)

— Je ne suis pas comme lord Running Clam ; je ne peux pas sonder vos pensées. Vous paraissez tellement grave, je suppose qu'il s'agit de vos problèmes conjugaux. Si seulement je connaissais un moyen de vous changer les idées. (Elle réfléchit.) Lorsque nous serons arrivés, vous viendrez avec moi dans mon conapt et... (Brusquement elle rougit, se souvenant manifestement de ce que le fongus avait dit.) Juste un verre, dit-elle d'une voix ferme.

— Ça me convient parfaitement, dit-il, se souvenant également de ce que lord Running Clam avait prédit.

— Écoutez, fit Joan, ce n'est pas parce qu'un Ganymédien indiscret a fourré son pseudopode ou je ne sais quoi dans nos vies que nous devrions... (Elle s'interrompit, exaspérée, ses yeux brillaient.) Qu'il aille au diable. Vous savez, il peut être très dangereux en puissance. Les Ganymédiens sont tellement ambitieux... vous vous souvenez des conditions qu'ils ont posées pour intervenir dans le conflit Terre-Alpha ? Et ils sont tous comme lui... un million d'activités à la fois, toujours à flairer des possibilités. (Son front se plissa.) Peut-être devriez-vous déménager de cet immeuble, Chuck. Vous éloigner de lui.

— C'est un peu tard, dit-il avec calme.

Ils arrivèrent à l'immeuble de Joan ; il vit que c'était une construction moderne et agréable, à l'architecture extrêmement simple, et, comme tous les nouveaux immeubles, pour la plus grande partie, en subsurface. Au lieu de se dresser vers le ciel, il s'enfonçait sous terre.

— J'habite au 16<sup>e</sup> étage, dit Joan, comme ils descendaient. C'est un peu comme si l'on vivait dans une mine... Ennuyeux si vous êtes claustrophobe. (Un moment plus tard, devant sa porte, comme elle sortait sa clé, elle ajouta avec philosophie :) Néanmoins, nous serions parfaitement protégés au cas où les

Alphanes attaquaient à nouveau ; nous aurions quinze niveaux entre nous et une bombe H.

Elle ouvrit la porte. L'éclairage de l'apt s'alluma, une lumière douce et tamisée.

Un éclair lumineux jaillit brutalement et s'évanouit ; Chuck, aveuglé, détourna les yeux et il vit alors, au centre de la pièce, tenant un appareil photographique dans les mains, un homme qu'il reconnut. Reconnut avec déplaisir.

— Hello, Chuck, dit Bob Alfson.

— Qui est-ce ? demanda Joan. Et pourquoi nous a-t-il pris en photo ?

— Restez calme, miss Trieste, dit Alfson. Je suis l'avocat de la femme de votre amant ; nous avions besoin de preuves pour le procès qui, à propos... (Il regarda Chuck :) qui, à propos, passe en jugement devant la Cour, lundi prochain, à 10 heures du matin, dans la salle du tribunal du juge Brizzolara. (Il sourit.) Nous avons fait avancer la date du jugement ; votre femme désirait que toute cette histoire soit terminée le plus tôt possible.

— Fichez le camp de cet apt, dit Chuck.

Alfson se dirigea vers la porte :

— Très volontiers. Ce film que j'utilise... Je suis certain que vous connaissez ça à la CIA ; il coûte très cher, mais il est très utile. (Il expliqua à la fois à Joan et à Chuck :) J'ai simplement pris un potent-instantané Agfom. Cela vous dit quelque chose ? Ce que j'ai dans cet appareil photo n'est pas un enregistrement de ce vous faisiez à l'instant, mais de ce qui va se passer ici durant la demi-heure qui vient. Je pense que cela intéressera énormément le juge Brizzolara.

— Il ne va rien se passer ici durant la demi-heure qui vient, dit Chuck, parce que je m'en vais. (Il repoussa l'avocat et sortit dans le couloir ; il devait filer le plus vite possible.)

— Je pense que vous vous trompez, dit Alfson. Je pense qu'il y aura quelque chose d'une très grande valeur sur ce film. De toute manière, pourquoi vous faire du souci ? C'est un simple expédient technique qui permettra à Mary d'obtenir un jugement en sa faveur ; la présentation formelle de preuves est requise. Et je ne vois pas en quoi cela pourrait vous blesser.

Déconcerté, Chuck se retourna :

— Cette intrusion dans ma vie privée...

— Vous savez bien qu'il n'y a plus aucune vie privée pour personne depuis ces cinq dernières années, dit Alfson. Vous travaillez pour un service de renseignement ; ne me faites pas rire, Rittersdorf. (Il sortit dans le couloir, dépassa Chuck et se dirigea vers l'ascenseur sans se presser.) Si vous voulez une copie du film...

— Non, dit Chuck.

Il resta là à suivre du regard l'avocat jusqu'à ce qu'il ait disparu.

— Vous feriez aussi bien d'entrer, dit Joan. Il l'a enregistré sur le film de toute façon. (Elle tenait la porte ouverte et finalement il entra à contrecœur.) Ce qu'il a fait est illégal, bien sûr. Mais je suppose que cela arrive tout le temps pour des affaires passant devant un tribunal. (Allant à la cuisine, elle commença à préparer des cocktails ; il entendit le tintement des verres.) Que diriez-vous d'un Slump de Mercure ? J'ai une pleine bouteille de...

— Ce que vous voudrez, fit Chuck d'une voix dure.

Joan lui apporta son verre ; il l'accepta tout en réfléchissant.

Je lui revaudrai ça, se dit-il. À présent, c'est décidé ; *je me bats pour ma vie*.

— Vous avez l'air tellement sévère, dit Joan. Cela vous a vraiment bouleversé, n'est-ce pas, cet homme qui nous attendait ici avec une potent-caméra. Fourrant son nez dans nos vies privées. D'abord lord Running Gam, et lui maintenant, juste lorsque...

— Il est toujours possible, dit Chuck, d'accomplir un acte en secret. Sans que personne d'autre ne le sache.

— Comment cela ? Il ne répondit pas et vida son verre.

# 6

Les chats sautèrent à terre depuis les rayonnages à hauteur d'homme ; trois vieux matous orange et un Mans moiré, puis plusieurs chatons à demi siamois, aux museaux effilés et moustachus, un jeune chat noir et, enfin, avec beaucoup de difficulté, une chatte qui attendait des petits. Les chats, rejoints par un petit chien, vinrent se mettre dans les pieds d'Ignatz Ledebur, l'empêchant d'avancer comme il essayait de sortir de la cabane.

Devant lui gisaient les restes d'un rat mort ; le chien, un terrier, l'avait attrapé, et les chats avaient mangé à leur gré. Ignatz les avait entendus miauler à l'aube. Il se sentit désolé pour le rat, qui devait s'être aventuré au milieu des ordures qui s'amoncelaient de chaque côté de l'unique porte de la cabane. Après tout, le rat avait également le droit de vivre, tout comme n'importe quel être humain. Mais, bien sûr, le chien ne pouvait pas comprendre cela ; tuer était un instinct profondément ancré dans l'animal. Aussi cela ne pouvait entraîner aucun blâme moral, et de toute façon les rats lui faisaient peur ; à la différence de leurs congénères de la Terre, ceux-ci avaient des mains préhensiles, et ils pouvaient – et ils le faisaient – fabriquer des armes grossières. Ils étaient très malins.

Devant Ignatz se dressaient les vestiges d'un tracteur autonome en train de rouiller, depuis longtemps hors d'usage ; il l'avait amené, là, il y avait plusieurs années déjà, avec la vague idée qu'il pourrait le réparer. Dans l'intervalle, les quinze (ou était-ce seize ?) enfants d'Ignatz avaient joué avec la machine, faisant marcher ce qui subsistait de son circuit de communication.

Il ne trouva pas ce qu'il cherchait : une caisse de lait en plastique vide, pour allumer son feu du matin. Il devrait donc utiliser une planche, après l'avoir brisée en plusieurs morceaux. Il commença à farfouiller parmi le tas de vieilleries jetées à côté

de sa cabane, cherchant une planche suffisamment mince pour pouvoir la briser en sautant dessus, après l'avoir appuyée contre la cabane.

L'air matinal était froid et il frissonna, regrettant d'avoir perdu sa veste de laine ; au cours de l'une de ses longues promenades, il s'était allongé pour se reposer, mettant sa veste sous sa tête en guise d'oreiller... Quand il s'était réveillé, il l'avait oubliée. Et c'était tout ce qu'il y avait à en dire. Il lui avait été impossible, bien sûr, de se rappeler où il s'était allongé, il se souvenait vaguement que ce devait être vers Adolfville, peut-être à dix jours de marche.

Une femme sortit de la cabane voisine – elle avait été la sienne, pendant peu de temps, mais il s'était lassé d'elle, après avoir dû adopter ses deux enfants – et poussa des cris frénétiques vers un grand bouc blanc qui s'était introduit dans le jardin de légumes. Le bouc continua de manger, presque jusqu'à ce que la femme soit arrivée à sa hauteur. Ensuite il se cabra, se ramassa sur ses pattes de derrière et se sauva d'un bond, toujours mâchonnant des feuilles de betteraves. Une troupe de canards, surpris par ce mouvement brusque, se mit à caqueter de frayeur tout en se dispersant et Ignatz éclata de rire. Les canards prenaient les choses tellement au sérieux.

Après avoir brisé la planche pour allumer son feu, il retourna à la cabane, les chats toujours à sa suite ; il leur ferma la porte au nez – pas assez vite cependant, car l'un des chatons réussit à passer entre ses jambes et à entrer. Ignatz s'accroupit près du brûleur d'ordures et commença à construire son feu.

Sur la table de cuisine, sa femme du moment, Elsie, était couchée, dormant sous une pile de couvertures ; elle ne se lèverait pas avant qu'il ait allumé le feu et préparé le café. Il ne pouvait pas le lui reprocher. Par ces matins glacés, personne n'avait envie de se lever ; Gandhitown ne commençait à s'animer que tard dans la matinée, à l'exception bien sûr de ces Heebs qui erraient toute la nuit.

De l'unique chambre à coucher de la cabane sortit un petit enfant, nu, le pouce dans la bouche, et il resta sur le seuil, le regardant en silence allumer le feu.

Derrière l'enfant, retentissait le boucan du poste de TV ; le son marchait encore, mais plus l'image. Les enfants ne pouvaient pas regarder, mais seulement écouter. Il faudra que je le répare, se dit Ignatz, mais il n'y avait aucune urgence ; avant que l'émetteur TV de la lune ait commencé à fonctionner à Da Vinci Heights, la vie avait été beaucoup plus simple.

Quand il voulut préparer le café, il constata qu'une partie de la cafetière manquait. Aussi, plutôt que de perdre son temps à la chercher, il prépara du café bouilli. Il mit à chauffer une casserole d'eau sur la cuisinière propane, puis, juste comme l'eau commençait à bouillir, il versa une pleine poignée, sans compter, de grains de café. L'odeur chaude et forte emplit la cabane ; il la respira avec gratitude.

Il se tenait là devant la cuisinière, Dieu seul savait depuis combien de temps, respirant l'odeur du café, écoutant les craquements du feu qui réchauffait la cabane, lorsqu'il s'aperçut graduellement qu'il était en train d'avoir une vision.

Il demeura sur place, pétrifié ; dans l'intervalle, le chaton qui était entré avec lui réussit à monter sur l'évier, où il trouva les reliefs du repas de la veille... qu'il mangea avidement. Les bruits et l'image du chat en train de manger se mêlèrent aux autres bruits et aux autres images. Et la vision se fit plus intense.

— Je veux de la bouillie de maïs pour mon petit déjeuner, déclara l'enfant nu sur le seuil de la chambre à coucher.

Ignatz Ledebur ne répondit pas ; la vision l'avait transporté à présent dans une autre région. Ou plutôt dans une région si réelle qu'elle ne comportait aucun lieu ; elle abolissait la dimension spatiale, elle n'était ni ici ni là. Et en termes de temps...

Elle semblait avoir toujours existé, mais il n'avait aucune certitude à ce sujet. Peut-être que ce qu'il voyait n'existait pas dans le temps lui-même, n'avait pas de commencement et n'aurait jamais de fin, parce qu'elle était trop vaste. Elle avait peut-être échappé totalement à l'emprise du temps.

— Hé, grogna Elsie d'une voix ensommeillée, où est mon café ?

— Attends, dit-il.

— Attends ? Je sens son odeur, nom d'un chien ! où est-il ? (Elle s'assit avec effort, rejetant les couvertures sur le côté ; son corps était nu et ses seins pendaient, flasques.) Je me sens horriblement mal. Comme si j'allais vomir. Je suppose que tous tes gosses sont dans la salle de bains. (Elle descendit de la table et sortit d'un pas mal assuré de la chambre.) Pourquoi restes-tu planté là comme ça ? demanda-t-elle, avec méfiance, s'arrêtant à l'entrée de la salle de bains.

Ignatz dit :

— Fiche-moi la paix.

— Fiche-moi la paix, mon cul... c'est toi qui as voulu que je vienne vivre ici. Je n'avais aucune envie de quitter Frank.

Elle entra dans la salle de bains et claqua violemment la porte, qui se rouvrit sous le choc et elle la repoussa, la maintenant fermée au pied.

La vision, maintenant, était terminée ; Ignatz, déçu, se détourna et alla jusqu'à la table avec la casserole de café. Il fit tomber les couvertures par terre, disposa deux gobelets et les remplit de café chaud ; des grains gonflés flottèrent à la surface de chaque gobelet.

Elsie cria depuis la salle de bains :

— Qu'est-ce que c'était ? Encore une de tes soi-disant transes ? Tu as vu quelque chose, Dieu par exemple ? (Son dégoût était immense.) Non seulement je suis forcée de vivre avec un Heeb, mais en plus je dois vivre avec un Heeb qui a des visions, comme un Skitz. Tu es un Heeb ou bien un Skitz ? Tu as *l'odeur* d'un Heeb. Décide-toi. (Elle tira la chasse d'eau, puis sortit de la salle de bains.) Et tu es aussi irritable qu'un Mans. C'est ce que je déteste le plus chez toi, ta perpétuelle irritabilité. (Elle trouva son café, le but.) Il y a des grains dedans, hurla-t-elle avec colère. Tu as encore égaré la cafetière !

Maintenant que la vision avait disparu, il éprouvait une certaine difficulté à se rappeler en quoi elle avait consisté. C'était l'ennui ! avec les visions. *Dans quelle mesure se rapportaient-elles au monde de tous les jours ?* Il se posait toujours cette question à leur propos.

— J'ai vu un monstre, dit-il. Il marchait sur Gandhitown et la détruisait en la piétinant. Gandhitown n'existe plus ; il n'y avait plus qu'un trou à la place.

Il se sentit tout attristé ; il aimait Gandhitown, beaucoup plus que n'importe quel autre endroit sur la lune. Et ensuite il fut terrifié, comme il ne l'avait encore jamais été de toute sa vie. Et pourtant il n'existe rien qu'il puisse faire. Aucun moyen d'arrêter le monstre ; il viendrait et les détruirait tous, même les puissants Manses avec toutes leurs riches idées, leur activité incessante. Même les Pares qui essayaient de se défendre contre toute chose, réelle ou irréelle.

Mais il y avait eu autre chose dans la vision.

Derrière le monstre était apparue une âme pervertie.

Il l'avait regardée attentivement comme elle s'avancait en se traînant, masse gélatineuse, luisante et pourrie ; elle avait corrompu tout ce qu'elle touchait, même le sol nu, les plantes et les arbres décharnés. Une coupe pleine de cette matière suffirait à corrompre un univers entier, et elle appartenait à une créature active. Une créature de *désirs*.

Ainsi deux entités mauvaises devaient venir, le monstre qui écraserait Gandhitown, et, de surcroît, l'âme pervertie ; elles pouvaient se séparer, et s'en iraient finalement chacune de son côté. Le monstre était femelle, l'esprit perverti était de principe mâle. Et... il ferma les yeux. C'était la partie de la vision qui le terrifiait le plus. Ils allaient s'affronter tous les deux en une horrible bataille. Et ce n'était pas une lutte entre le bien et le mal ; c'était un combat aveugle et vain, dans la fange, entre deux entités totalement corrompues, aussi perverses l'une que l'autre.

La bataille, qui se terminerait peut-être par la mort de l'une des entités, allait se dérouler sur ce monde. Elles allaient venir ici, maintenant, pour se servir de ce monde comme d'un champ de bataille, délibérément, pour terminer leur guerre qui durait de toute éternité.

— Prépare quelques œufs, dit Elsie.

Avec répugnance, Ignatz chercha le carton à œufs dans le désordre qui s'étalait près de l'évier.

— O.K.

Il commença à faire couler de l'eau froide ; avec de vieux journaux il frotta le fond de la poêle à frire.

Je me demande, songea-t-il, si je pourrais influer sur l'issue de cette bataille ? La présence du bien dans cette lutte aurait-elle un effet quelconque ?

Il pouvait réunir toutes ses facultés spirituelles et essayer. Non seulement pour le bénéfice de la lune, pour les clans, mais aussi pour les deux sinistres entités elles-mêmes. Peut-être pour alléger leur fardeau.

C'était une idée qui stimulait la pensée et, tout en récurant la poêle, il continua à réfléchir, en silence. Il était inutile d'en parler à Elsie, elle lui dirait simplement d'aller au diable. Elle ignorait tout de ses pouvoirs, étant donné qu'il ne lui en avait jamais parlé. Lorsqu'il était dans de bonnes dispositions, il pouvait traverser les murs, lire les pensées des gens, guérir les malades amener les méchants à tomber malades, influencer le temps, dessécher les récoltes – il pouvait pratiquement faire n'importe quoi quand il était bien disposé. Cela était dû à sa sainteté.

Même les Pares soupçonneux le considéraient comme un saint. Tous ceux qui vivaient sur cette lune reconnaissaient sa sainteté, y compris les Manses affairés et méprisants... quand ils prenaient le temps de lever les yeux de leurs activités diverses.

Si quelqu'un est capable de sauver cette lune des deux organismes corrompus qui approchent, se dit Ignatz, c'est bien moi. C'est ma destinée.

— Ce n'est pas un monde ; c'est juste une lune, dit Elsie, avec un morne mépris. (Elle se tenait devant le brûleur d'ordures, s'habillant avec les vêtements qu'elle avait ôtés la nuit dernière. Cela faisait une semaine à présent qu'elle les portait, et Ignatz remarqua – non sans un certain plaisir – qu'elle était en passe de devenir vraiment une Heeb ; il s'en fallait de peu à présent.)

Et c'était une bonne chose que d'être Heeb. Parce que les Heebs avaient trouvé la voie simple, s'étaient débarrassés du superflu.

Ouvrant la porte de la cabane, il sortit une nouvelle fois dans le froid du matin.

— Où vas-tu ? cria Elsie.

Ignatz dit :

— Conférer.

Il referma la porte derrière lui, puis, les chats à sa suite, il se mit en route, à pied, pour aller trouver Omar Diamond, son collègue du clan des Skitzes.

Au moyen de ses pouvoirs psi, il se téléporta en divers endroits de la lune jusqu'à ce qu'il finisse par percevoir, avec suffisamment de certitude, la présence d'Omar, assis dans la salle du Conseil, avec les représentants de tous les clans. Ignatz, lévité jusqu'au 5<sup>e</sup> étage du grand immeuble de pierre, donna de petits coups contre la fenêtre jusqu'à ce que ceux qui se trouvaient à l'intérieur s'aperçoivent de sa présence et viennent lui ouvrir.

— Grand Dieu ! Ledebur, déclara Howard Straw, le rep mans. Vous sentez le bouc. Deux Heebs à la fois dans une même pièce..., infect.

Il tourna le dos à toute l'assistance, s'éloigna et resta à fixer le vide, luttant pour réprimer sa fureur mans.

Le rep pare, Gabriel Baines, s'adressa à Ignatz :

— Quelle est la raison de cette intrusion ? Nous sommes en conférence.

Ignatz Ledebur conversa silencieusement avec Omar Diamond, lui exposant l'urgence de la situation. Diamond l'écouta, fut d'accord avec lui, et aussitôt, associant leurs dons, ils quittèrent la salle du Conseil tous les deux.

Diamond et lui marchaient ensemble à travers un champ couvert d'herbe où poussaient des champignons. Aucun des deux ne parla pendant un temps. Ils s'amusèrent à faire tomber les champignons à coups de pied.

Finalement Diamond dit :

— Nous avions déjà commencé à discuter de l'invasion.

— Ils vont se poser à Gandhitown, dit Ignatz. J'ai eu une vision ; ceux qui approchent vont...

— Oui, oui, dit Diamond sur un ton irrité. Nous savons qu'ils disposent de pouvoirs chtoniques ; j'ai mis les délégués au courant de ce fait. Aucun bien ne peut résulter de pouvoirs chtoniques, parce qu'ils sont lourds ; comme les *animae*

matérielles qu'ils sont, ils vont s'enfoncer dans la terre et s'embourber dans la substance de la planète.

— De la lune, fit Ignatz en gloussant.

— De la lune, alors.

Diamond ferma les yeux et avança sans trébucher bien qu'il ne vît plus où il posait le pied ; il s'était retiré, Ignatz le comprit, dans un état catatonique, momentané et volontaire. Tous les Skitzes étaient enclins à le faire et il ne dit rien ; il attendit. S'arrêtant, Omar Diamond murmura quelque chose qu'Ignatz ne put saisir.

Ignatz soupira et s'assit par terre ; à côté de lui, Omar Diamond se tenait debout, dans son état de transe, et l'on n'entendait aucun bruit, à part le léger bruissement des arbres dans le lointain, au-delà des limites de la prairie.

Brusquement Diamond parla :

— Unissez vos pouvoirs aux miens et nous allons nous représenter l'invasion avec une telle clarté que... (À nouveau ses paroles devinrent un murmure mystérieux. Ignatz — même un saint pouvait avoir des tracas — soupira à nouveau.) Entrez en contact avec Sarah Apostoles, dit Diamond. À nous trois, nous allons obtenir une projection si réelle de notre ennemi qu'elle va se produire effectivement ; nous contrôlerons notre ennemi et son arrivée ici.

Envoyant une vague de pensée, Ignatz contacta Sarah Apostoles, qui dormait dans sa cabane de Gandhitown. Il la sentit se réveiller, s'agiter, marmonner et grogner tandis qu'elle se levait de son lit de camp.

Lui et Omar Diamond attendirent et bientôt Sarah apparut ; elle portait une veste et des pantalons d'homme, ainsi que des chaussures de tennis.

— La nuit dernière, dit-elle, j'ai eu un rêve. Certaines créatures planent dans le ciel non loin d'ici, et s'apprêtent à se manifester.

Sa figure ronde était déformée par l'inquiétude et la peur. Cela lui donnait un air horriblement contracté et Ignatz se sentit peiné pour elle. Sarah n'avait jamais été capable, dans les moments de tension, de dompter les émotions destructrices de son être.

— Asseyez-vous, dit Ignatz.

— Nous allons les faire apparaître *maintenant*, dit Diamond. Et ici même. Commençons.

Il inclina la tête ; les deux Heebs firent de même et, ensemble, tous les trois, ils se concentrèrent sur leurs pouvoirs visionnaires qui se renforçaient mutuellement.

Ils luttaient à l'unisson, et le temps s'écoula – aucun d'eux n'en sut la durée – pendant que ce qu'ils contemplaient s'épanouissait à proximité comme une fleur perverse.

— Le voilà, dit Ignatz.

Il ouvrit les yeux.

Sarah et Diamond l'imitèrent ; ils levèrent les yeux vers le ciel... et ils virent, prêt à se poser, un vaisseau inconnu. Ils avaient réussi.

Rejetant des nuages de fumée à l'arrière, le vaisseau atterrit à une centaine de mètres à leur droite. C'était un aéronef important, remarqua Ignatz. Le plus important qu'il ait jamais vu. Lui aussi se sentit effrayé, mais comme toujours, il réussit à se contrôler ; de nombreuses années s'étaient écoulées depuis que la peur avait cessé d'être un problème pour lui. Sarah, cependant, avait l'air, d'une manière presque tangible, frappée de terreur alors qu'elle regardait l'aéronef s'immobiliser. Puis ils virent le sas glisser et s'ouvrir tandis que les occupants se préparaient à sortir de la grande masse tubulaire.

— Obligeons-les à s'approcher de nous, dit Omar Diamond, ses yeux se fermant avec force une nouvelle fois. Obligeons-les à reconnaître notre existence. À faire attention à nous et à nous honorer. Ignatz se joignit à lui aussitôt, et, un instant après, Sarah Apostoles, terrifiée, fit de même.

Une rampe s'abaissa à partir du sas du vaisseau. Deux silhouettes apparurent, puis descendirent vers le sol. Ignatz demanda avec espoir à Diamond :

— Allons-nous accomplir des miracles ?

Le dévisageant, Diamond dit :

— Lesquels ? Je... n'ai pas l'habitude de pratiquer la magie.

Sarah murmura :

— Nous pouvons tous les deux, Ignatz et moi. (Elle s'adressa à Ignatz :) Et si nous les transfigurons, en leur montrant le

spectre de l'araignée-monde alors qu'elle tisse sa toile de détermination de toute vie ?

— Entendu, dit Ignatz, et il concentra toute son attention sur la tâche difficile d'évoquer l'araignée-monde... ou plutôt, comme Elsie aurait dit, l'araignée-*lune*.

Devant les deux silhouettes sorties du vaisseau, leur barrant le passage, apparut un réseau luisant de fils entrelacés, une structure rapidement érigée par l'activité infatigable de l'araignée. Les silhouettes se figèrent.

L'une d'elles dit quelque chose d'inexprimable.

Sarah éclata de rire.

— Si vous les laissez vous amuser, dit Omar Diamond sévèrement, nous allons perdre le pouvoir que nous avons sur eux.

— Je suis désolée, dit Sarah, toujours en riant.

Mais c'était déjà trop tard ; le réseau de fils luisants s'était dissous. Et Ignatz se rendit compte à sa grande consternation – ainsi qu'Omar Diamond et Sarah – qu'il était assis, seul. Leur triumvirat avait pris fin, à la suite d'un seul instant de faiblesse. Et il n'était plus assis dans le champ d'herbe ; mais sur un tas d'ordures dans sa propre cour, devant sa cabane, au centre de Gandhitown.

Les macro-organismes envahisseurs avaient repris le contrôle de leurs mouvements. Ils avaient réussi à revenir à leurs propres plans.

Se levant, Ignatz marcha vers les deux silhouettes descendues du vaisseau, qui, à présent, regardaient autour d'elles, d'un air hésitant. Les chats d'Ignatz jouaient et gambadaient à ses pieds ; il fit un faux pas, manquant tomber à la renverse ; s'injuriant lui-même, il écarta les chats, s'efforçant de conserver une attitude de gravité, de dignité, devant ces envahisseurs. Mais ce fut impossible. Parce que derrière lui la porte de la cabane s'était ouverte et Elsie était sortie.

— Qui est-ce ? cria-t-elle.

— Avec irritation, Ignatz répondit :

— Je ne sais pas. Je vais le découvrir.

— Dis-leur de foutre le camp d'ici, fit Elsie, les mains sur les hanches.

Elle avait été une Mans pendant plusieurs années, et elle avait gardé l'hostilité arrogante, apprise à Da Vinci Heights. Sans savoir contre quoi elle se dressait, elle était prête à se battre... peut-être, pensa-t-il, avec un ouvre-boîtes et une casserole. Cette idée l'amusa et il se mit à rire ; ensuite, il lui fut impossible de s'arrêter et c'est dans cet état qu'il s'approcha des deux envahisseurs.

— Qu'y a-t-il de si amusant ? s'informa l'un d'eux, une femelle.

Ignatz dit en s'essuyant les yeux :

— Vous souvenez-vous avoir atterri deux fois ? Vous souvenez-vous de l'araignée-monde ? Non, n'est-ce pas ?

C'était trop drôle ; les envahisseurs ne se souvenaient même pas des efforts du trio des saints dotés de pouvoirs supranormaux. Pour eux, cela n'était même pas arrivé ; cela n'avait même pas été une illusion, et cependant vers la réalisation de ce dessein étaient allés tous les efforts d'Ignatz Ledebur, de Sarah Apostoles, et du Skitz, Omar Diamond. Il continua de rire sans pouvoir s'arrêter, et, dans l'intervalle, les deux arrivants furent rejoints par un troisième, puis par un quatrième envahisseur.

L'un d'eux, un mâle, poussa un soupir en regardant autour de lui.

— Seigneur Dieu ! cet endroit est un vrai dépotoir ! Vous pensez que c'est partout pareil ?

— Mais vous pouvez nous aider, dit Ignatz. (Il réussit à reprendre le contrôle de lui-même ; désignant la carcasse rouillée du tracteur autonome sur lequel jouaient les enfants, il ajouta :) Pourriez-vous faire un effort et me donner un coup de main pour réparer mon équipement agricole ? Si je recevais une petite aide...

— Bien sûr, bien sûr, dit l'un des hommes. Nous vous aiderons à nettoyer cet endroit. (Il fronça le nez de dégoût ; de toute évidence, il avait senti ou vu quelque chose qui ne lui plaisait pas.)

— Entrez donc, dit Ignatz. Vous prendrez bien un café. (Il se dirigea vers la cabane ; après une hésitation, les trois hommes et

la femme le suivirent avec répugnance.) Vous m'excuserez pour l'exiguïté des lieux, et l'état dans lequel ils...

Il poussa la porte et cette fois la plupart des chats réussirent à se faufiler dans la cabane ; se baissant, il les attrapa l'un après l'autre et les jeta dehors. Les quatre envahisseurs entrèrent avec incertitude, restant groupés, paraissant désespérément malheureux.

— Asseyez-vous, fit Elsie, retrouvant un minimum de politesse. (Elle posa la bouilloire sur la cuisinière et alluma le brûleur.) Débarrassez donc ce banc, ordonna-t-elle. Mettez ces affaires n'importe où ; par terre si vous voulez.

Les quatre envahisseurs, à contrecœur – avec une aversion non dissimulée – repoussèrent le tas de vêtements sales et s'assirent. Chacun d'eux avait une expression vague, stupéfaite, et Ignatz se demanda pourquoi.

— Ne pourriez-vous pas... nettoyer votre maison ? demanda la femme. Je veux dire, comment pouvez-vous vivre dans une telle... (Elle fit un geste vague, incapable de poursuivre.)

Ignatz se sentit fautif. Mais après tout... Il y avait tant de choses plus importantes à faire et si peu de temps. Ni lui ni Elsie ne semblaient capables de trouver l'occasion d'améliorer un peu les choses ; c'était un tort, bien sûr, d'avoir laissé les choses se dégrader à ce point, mais... Il haussa les épaules. Un jour prochain, peut-être. Et les envahisseurs l'aideraient ; ils avaient peut-être un sim-domestique qui pourrait s'en occuper. Les Manses en avaient, mais ils en demandaient un prix beaucoup trop élevé. Peut-être que les envahisseurs lui prêteraient un sim-domestique *gratuitement*.

Un rat, sortant de son trou derrière le réfrigérateur, traversa la pièce en galopant. L'envahisseur femme, voyant la petite arme maladroite qu'il tenait à la main, ferma les yeux et poussa un gémississement.

Ignatz, tandis qu'il préparait le café, gloussa. Ma foi, personne ne leur avait demandé de venir ici ; s'ils n'appréciaient pas Gandhitown, ils pouvaient s'en aller.

Plusieurs des enfants sortirent de la chambre à coucher et restèrent bouche bée, silencieux, à la vue des quatre envahisseurs. Ces derniers étaient assis avec raideur, ne disant

rien, attendant leur café, affectant d'ignorer les yeux des enfants qui les fixaient.

Dans la grande salle du Conseil d'Adolfville, le rep heeb, Jacob Simion, prit soudain la parole.

— Ils se sont posés. À Grandhitown. Ils sont avec Ignatz Ledebur.

Furieux, Howard Straw s'exclama :

— Alors que nous restons ici, à discuter ! Assez de caquetages qui nous font perdre notre temps ; détruisons-les. Ils n'ont rien à faire sur notre monde... n'êtes-vous pas d'accord ? (Il donna une tape à Gabriel Baines.)

— Je suis d'accord, dit Baines, et il s'écarta un peu plus du délégué mans. Comment le savez-vous ? demanda-t-il à Jacob Simion.

Le Heeb eut un rire rusé :

— Vous ne les avez donc pas vus ici, dans cette salle ? Les corps astraux ? Ignatz est venu ici – vous ne vous rappelez pas cela ; il est venu et a emmené Omar Diamond avec lui, mais vous l'avez oublié parce que cela ne s'est jamais produit ; les envahisseurs ont fait échouer la tentative en divisant les trois en un et deux.

Fixant désespérément le sol, le Dep dit :

— Alors il est déjà trop tard ; ils se sont posés.

Howard Straw éclata d'un rire dur et froid :

— Mais seulement à Gandhitown. Qui s'en inquiéterait ? Gandhitown *devait* être nettoyée ; personnellement je serais ravi s'ils la détruisent entièrement... c'est un véritable égout et tous ceux qui vivent là-bas puent.

Reculant comme s'il avait été frappé, Jacob Simion murmura :

— Au moins, nous autres Heebs, ne sommes pas cruels.

Il essaya maladroitement de refouler des larmes ; à cette vue, Howard Straw eut un rictus de plaisir et il donna un coup de coude à Gabriel Baines.

— N'avez-vous pas des armes spectaculaires à Da Vinci Heights ? lui demanda Gabriel Baines.

Il eut alors l'intuition profonde que le désintérêt total du Mans pour le sort de Gandhitown était révélateur ; les Manses avaient probablement l'intention de n'opposer aucune résistance avant que leur propre colonie soit en danger. Ils ne participeraient pas à la défense générale, et ne prêteraient pas le concours de leur esprit inventif et hyperactif.

Les vieux soupçons de Gabriel Baines à l'égard de Straw se trouvaient à présent justifiés.

— Nous ne pouvons pas abandonner Gandhitown comme cela, dit Annette Golding.

— Bien sûr que si ! fit Straw. Écoutez, *nous avons les armes*. Elles n'ont encore jamais été utilisées... elles peuvent anéantir n'importe quelle armada d'envahisseurs. Nous les montrerons au grand jour... quand il nous plaira.

Il parcourut la table du regard, dévisageant les autres délégués, savourant sa position de force, sa supériorité ; ils dépendaient tous de lui.

— Je savais que vous alliez vous comporter de la sorte dès qu'une crise éclaterait, dit amèrement Gabriel Baines.

Seigneur, comme il haïssait les Manses. Ils étaient absolument indignes de confiance, et tellement égocentriques et prétentieux ; tout simplement, ils étaient incapables de travailler pour le bien de tous. En pensant à cela, il se fit une promesse aussitôt. Si l'occasion se présentait jamais de rendre la pareille à Straw, il ne la raterait pas. Certainement pas. En fait, il eut conscience que si l'occasion se présentait de rendre la pareille aux Manses en bloc, à toute leur colonie... c'était un espoir pour lequel il valait la peine de vivre. Les Manses avaient l'avantage maintenant, mais cela ne durerait pas. En fait, songea Gabriel Baines, cela vaudrait presque la peine d'aller trouver les envahisseurs et de pactiser avec eux, pour la sauvegarde d'Adolfville ; les envahisseurs et nous-mêmes contre Da Vinci Heights.

Plus il y réfléchissait, et plus l'idée le séduisait.

Annette Golding scrutait son visage :

— Avez-vous quelque chose à nous proposer, Gabe ? Vous avez exactement l'air de quelqu'un qui vient d'avoir une idée géniale.

Comme tous les Polys, elle avait une sensibilité très vive ; et elle avait correctement interprété les expressions changeantes qui s'étaient succédé sur son visage.

Gabe choisit de mentir. Manifestement il y était contraint :

— Je pense, dit-il à voix haute, que nous pouvons faire le sacrifice de Gandhitown. Nous allons devoir la leur abandonner, les laisser s'installer dans cette zone, établir une base ou tout ce qu'ils auront envie d'y faire ; il est possible que cette idée ne nous plaise guère, mais... (Il haussa les épaules. Que pouvaient-ils faire d'autre ?)

Avec un air pitoyable, Jacob Simion balbutia :

— V-vous autres, vous ne vous souciez pas de nous, simplement parce que nous ne sommes pas... aussi propres que vous tous. Je rentre à Gandhitown, je pars retrouver mon clan ; si les Heebs doivent périr, je veux périr avec eux. (Il se leva, repoussant sa chaise bruyamment.) Traîtres ! ajouta-t-il comme il se dirigeait d'un pas traînant, à la façon heeb, vers la porte. Les autres délégués le regardèrent partir, exprimant divers degrés d'indifférence ; même Annette Golding, qui d'ordinaire se souciait de tous et de chacun, ne parut pas du tout troublée.

Et pourtant – d'une façon fugitive – Gabriel Baines éprouva du chagrin. Parce que, pour eux tous, Jacob Simion incarnait leur destin à l'état virtuel ; de temps à autre un Pare complet, un Poly, ou un Skitz, ou même un Mans, était poussé peu à peu, d'une manière imperceptible et insidieuse, vers la condition heeb. Et cela pouvait encore arriver. À n'importe quel moment.

Et maintenant, se dit Baines, si cela arrive à n'importe lequel d'entre nous, *il n'aura plus aucun endroit où aller*. Que deviendrait un Heeb sans Gandhitown ? Une bonne question, qui le terrifia.

— Attendez ! lança-t-il.

À la porte, la silhouette lourde et traînante, mal rasée et malpropre, s'immobilisa ; dans les yeux enfouis du Heeb, une lueur d'espoir apparut.

— Revenez, dit Baines. (S'adressant aux autres, et « tout particulièrement à l'arrogant Howard Straw ») Nous devons agir ensemble. Aujourd'hui c'est Gandhitown ; demain ce sera Hamlet-Hamlet ou nous-mêmes ou les Skitzes... les

envahisseurs nous absorberont peu à peu. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Da Vinci Heights. (Son animosité à l'égard de Straw fit grincer sa voix, la durcit ; elle était à peine reconnaissable pour ses propres oreilles.) Je propose que nous employions toutes nos ressources afin d'essayer de reconquérir Gandhitown. Nous devons commencer à résister là-bas. (Au beau milieu des tas d'ordures, des excréments d'animaux et des machines en train de rouiller, se dit-il en son for intérieur, et il frémit.)

Après une pause, Annette déclara :

— Je... j'appuie la motion.

On procéda au vote. Seul, Howard Straw vota contre la motion. Aussi fut-elle adoptée.

— Straw, dit Annette sur un ton vif, nos instructions : vous êtes tenu de nous faire connaître ces armes dont vous vous êtes vanté. Puisque vous autres Manses montrez une telle ardeur guerrière, nous vous laisserons mener l'attaque pour reprendre Gandhitown. (Puis elle dit à Gabriel Baines :) Et vous, Pares, pourrez l'organiser.

D'une voix douce, Ingred Hibbler dit à Straw :

— Je me permettrai de faire remarquer que si la guerre se déroule près de et dans Gandhitown, aucun dommage ne surviendra aux autres colonies. Aviez-vous songé à cela ?

— Vous vous voyez en train de vous battre dans Gandhitown, murmura Straw. Marcher en s'enfonçant jusqu'à la taille dans la... (Il s'interrompit. Puis il dit à Jacob Simion et Omar Diamond :) Nous aurons besoin de tous les saints skitzes et heebs, visionnaires, faiseurs de miracles et même simple psis que nous pourrons trouver ; vos colonies accepteront-elles de les faire connaître et nous permettront-elles de les utiliser ?

— Je le pense, dit Diamond. (Simion acquiesça de la tête.)

— Entre les armes de Da Vinci Heights et les talents des saints heebs et skitzes, dit Annette, nous devrions être à même d'offrir plus qu'une résistance symbolique.

— Si nous arrivions à connaître les noms complets des envahisseurs, reprit Ingred Hibbler, nous pourrions calculer leurs diagrammes, basés sur les nombres, découvrir leurs points faibles. Ou si nous avions leurs dates de naissance exactes...

— Je pense, l'interrompit Annette, que les armes des Manses, plus le sens de l'organisation des Pares, en liaison avec les pouvoirs paranormaux heebs et skitzes seront nettement plus utiles.

— Je vous remercie, dit Jacob Simion, de ne pas avoir sacrifié Gandhitown. Il adressa un long regard de reconnaissance muette à Gabriel Baines.

Pour la première fois depuis de longs mois, peut-être même des années, Baines sentit fondre son système de défense ; il goûta – brièvement – une sensation de détente, presque d'euphorie. Quelqu'un avait de l'estime pour lui. Et même s'il ne s'agissait que d'un Heeb, cela représentait beaucoup.

Cela lui rappela son enfance. Avant qu'il ait découvert la solution pare.

# 7

Avançant dans la rue principale de Gandhitown, boueuse et jonchée d'ordures, le Dr Mary Rittersdorf dit :

— Je n'ai jamais rien vu de tel, de toute ma vie. Cliniquement c'est absolument dément. Ces gens doivent tous être des hébéphrènes. Terriblement, terriblement détériorés.

En son for intérieur, quelque chose lui cria de décamper, de laisser tomber cet endroit et de n'y jamais revenir. De retrouver la Terre et sa profession de conseiller conjugal et d'oublier qu'elle avait vu ce spectacle un jour.

Et l'idée de vouloir essayer une psychothérapie sur ces gens...

Elle frissonna. Même une chimiothérapie à base de drogues ou des électrochocs ne serviraient pas à grand-chose. Ils avaient atteint le dernier stade de la maladie mentale, le point de non-retour.

À ses côtés, le jeune agent de la CIA, Dan Mageboom, prit la parole :

— Votre diagnostic, alors, est l'hébéphrénie ? Je peux faire un rapport officiel là-dessus ?

La prenant par le bras, il l'aida à franchir les restes de la carcasse d'un animal de grande taille ; sous le soleil de midi, les côtes se dressaient, semblables aux dents d'une grande fourche.

— Oui, c'est évident. Vous avez vu les restes de ce rat mort, épargpillés tout autour de la porte de la cabane ? J'en suis malade ; j'en suis véritablement malade, au point de vomir. Personne ne vit plus ainsi maintenant. Même pas en Inde ou en Chine. C'est comme si nous étions revenus quatre mille ans en arrière ; c'est de cette façon qu'ont dû vivre l'Homme de Pékin et celui de Néanderthal. À l'exception près de ces machines en train de rouiller.

— Une fois arrivés au vaisseau, dit Mageboom, nous prendrons un verre.

— Boire un verre ne m'aidera en rien, dit Mary. Vous savez à quoi me fait penser cet horrible endroit ? Au sinistre conapt, archaïque et délabré, dans lequel a emménagé mon mari quand nous nous sommes séparés.

À côté d'elle, Mageboom sursauta et cligna des yeux.

— Vous saviez que j'étais mariée, dit Mary. Je vous l'avais dit. (Elle se demanda pourquoi sa remarque l'avait surpris à ce point ; durant le voyage, elle avait librement parlé de ses problèmes conjugaux, trouvant en lui un auditeur idéal.)

— Je ne peux pas croire que votre comparaison soit exacte, dit Mageboom. Les conditions ici sont symptomatiques d'une psychose de groupe ; votre mari n'a jamais vécu comme cela, il ne présentait aucun désordre mental.

Mary s'arrêta de marcher :

— Comment pouvez-vous le savoir ? Vous ne l'avez jamais vu. Chuck était – est toujours – un malade. Ce que je viens de dire est correct ; il y a une tendance latente à l'hébéphrénie en lui... il a toujours fui les responsabilités socio-sexuelles ; je vous ai raconté tous mes efforts pour le forcer à chercher un emploi qui lui garantisse des rentrées d'argent raisonnables.

Mais bien sûr, Mageboom lui-même était un employé de la CIA ; elle pouvait difficilement s'attendre à obtenir son approbation sur ce point. Elle ferait peut-être mieux de laisser tomber ce sujet. Les choses étaient suffisamment déprimantes comme cela sans avoir à ressasser sa vie avec Chuck.

De chaque côté, des Heebs – c'était ainsi qu'ils se désignaient eux-mêmes, une corruption du diagnostic manifestement exact d'hébéphrénie – les fixaient avec un air absent et stupide, souriant sans raison, sans même une véritable curiosité. « Un bouc blanc apparut nonchalamment devant elle ; ils s'arrêtèrent prudemment, elle et Dan Mageboom ; aucun des deux n'était familier des boucs. Il poursuivit son chemin tranquillement.

Au moins, pensa-t-elle, ces gens sont inoffensifs. Les hébéphrènes, quel que soit le stade de leur détérioration, sont absolument incapables d'exprimer une agressivité quelconque ; il y avait d'autres syndromes de dérangement mental, de loin beaucoup plus dangereux, dont ils devraient se méfier. Il était inévitable que, très bientôt, ils allaient se manifester. Elle

pensait en particulier aux maniaco-dépressifs qui, dans leur période maniaque, pouvaient être extrêmement destructeurs.

Mais il existait une catégorie encore plus sinistre, qu'elle devait se préparer à affronter. La destructivité des maniaques se bornait souvent à des impulsions ; dans le pire des cas, elle pouvait susciter des accès de colère, des déchaînements temporaires de fureur, au cours desquels le maniaque frappait et brisait tout ce qui se trouvait devant lui. Cependant ces déchaînements finissaient par se calmer. Mais avec un être atteint de paranoïa aiguë, on pouvait s'attendre à une hostilité systématique et permanente ; loin d'être atténuée par le temps, elle deviendrait au contraire encore plus élaborée. Le paranoïaque possédait une nature analytique et calculatrice ; chacune de ses actions était parfaitement motivée, et le moindre de ses gestes participait à l'ensemble de son projet. Son hostilité pouvait paraître à première vue moins violente... mais à la longue son caractère durable amenait des implications plus profondes au point de vue thérapeutique. Parce que, avec ces gens-là, les paranoïaques avancés, la guérison ou même une lucidité temporairement retrouvée était virtuellement impossible. Comme l'hébéphrène, le paranoïaque avait trouvé une non-adaptation stable et permanente.

Et, à la différence du maniaco-dépressif ou de l'hébéphrène, ou même du simple schizophrène catatonique, le paranoïaque *semblait* rationnel. Les modèles formels de raisonnement logique paraissaient intacts. Mais, en profondeur, le paranoïaque était affligé de la plus grande distorsion mentale possible chez un être humain. Il était incapable d'empathie, incapable de se voir dans la situation d'une autre personne. En conséquence, pour lui, les autres n'existaient pas vraiment – sauf en tant qu'objets animés qui affectaient ou n'affectaient pas son bien-être. Durant des décades, l'idée avait prévalu que les paranoïaques étaient incapables d'aimer. Ce n'était pas le cas. Le paranoïaque pouvait parfaitement aimer, il le ressentait à la fois comme quelque chose que les autres lui donnaient et aussi comme un sentiment de sa part envers eux. Mais cet amour présentait un léger inconvénient : le paranoïaque l'éprouvait comme une variante de la haine.

Elle dit à Dan Mageboom :

— Selon ma théorie, les différentes sous-catégories de désordre mental doivent être réparties ici en classes bien distinctes, un peu comme le système de castes de l'Inde ancienne. Ces gens ici, les hébéphrènes, doivent être l'équivalent des intouchables. Les maniaques doivent former la caste des guerriers sans peur ; l'une des plus élevées.

— Des samouraïs, dit Mageboom. Comme au Japon.

— Oui, acquiesça-t-elle. Les paranoïaques — en fait les schizophrènes à tendance paranoïaque — doivent constituer la classe dirigeante ; ils doivent avoir la charge de développer l'idéologie politique et les programmes sociaux... ils doivent avoir une vue générale du monde. Les simples schizophrènes... (Elle réfléchit :) Ils correspondraient à la catégorie des poètes, bien que certains d'entre eux soient sans doute des visionnaires religieux — comme doivent l'être certains Heebs. Les Heebs, cependant, sont sans doute enclins à produire des saints prêchant l'ascèse, alors que les schizophrènes produisent des dogmatiques. Ceux qui sont affligés d'une schizophrénie à tendance polymorphe doivent être les membres créateurs de la société, ceux qui amènent les idées nouvelles. (Elle essaya de se souvenir des autres catégories qui pouvaient exister.) Il peut y en avoir présentant des idées survalentes, des désordres psychotiques qui sont des formes avancées d'une névrose du type obsession-compulsion, les soi-disant troubles diencéphaliques. Ces gens doivent être les clercs et les employés de bureau de cette société, les fonctionnaires sans aucune idée originale. Leur conservatisme doit contrebalancer le radicalisme des schizophrènes polymorphes et assurer ainsi la stabilité de la société.

— Alors on pourrait penser que tout l'ensemble fonctionne parfaitement. (Il fit un geste vague.) Quelle est la différence entre cette société et notre propre société sur Terre ?

Pendant un instant elle considéra cette question ; c'était une bonne question.

— Pas de réponse ? fit Mageboom.

— J'ai une réponse. Le leadership dans cette société a dû naturellement revenir aux paranoïaques. Ce sont des individus

supérieurs en termes d'initiative, d'intelligence et tout simplement d'aptitudes innées. Bien sûr, ils doivent avoir la préoccupation constante d'empêcher les maniaques de préparer un coup d'État... il doit y avoir toujours un état de tension entre les deux classes. Mais, voyez-vous, avec des paranoïaques contrôlant l'idéologie, le thème émotionnel dominant serait la haine. En fait, la haine dans les deux sens ; le leadership haïrait tous ceux qui se trouvent placés hors de sa juridiction et également tiendrait pour une chose admise que ces derniers le haïssent en retour. C'est pourquoi toute leur politique prétendument étrangère consisterait à établir des mécanismes permettant de combattre cette haine qu'ils supposent dirigée contre eux. Et ceci entraînerait la société tout entière dans une lutte illusoire, dans un combat contre des ennemis qui n'existent pas, pour une victoire sur le néant.

— Pourquoi est-ce si mauvais ?

— Parce que, quelle que soit la manière dont se dérouleraient les choses, les résultats seraient les mêmes. Un isolement total pour ces gens. Ce qui serait la conséquence ultime pour l'activité du groupe tout entier : se couper progressivement de toutes les autres entités vivantes.

— Est-ce une si mauvaise chose ? Se suffire à soi-même...

— Non, dit Mary. Ce ne serait pas une autarcie ; ce serait quelque chose d'entièrement différent, quelque chose que vous et moi, en fait, ne pouvons pas vraiment concevoir. Vous souvenez-vous des anciennes expériences, au cours desquelles des gens étaient placés dans un état d'isolement absolu ? Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, alors qu'ils préparaient les voyages spatiaux et envisageaient l'éventualité pour un homme de rester absolument seul pendant des jours, des semaines, recevant de moins en moins de stimuli... vous souvenez-vous des résultats qu'ils obtinrent après avoir placé un homme dans une pièce, le privant absolument de tout stimulus ?

— Bien sûr, dit Mageboom. C'est ce que l'on appelle à présent les *dingos*. Le résultat d'une privation de stimuli est un état hallucinatoire aigu.

Elle acquiesça de la tête.

— Hallucinations auditives, visuelles, tactiles et olfactives, remplaçant les stimuli manquants. Et, en intensité, les hallucinations peuvent dépasser les stimuli réels ; par leur puissance, leur impact, elles peuvent provoquer... par exemple, des états de terreur. Des hallucinations provoquées par la drogue peuvent engendrer des états de terreur qu'aucune situation dans le monde réel ne peut engendrer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ont une nature absolue. Elles sont engendrées à l'intérieur du système sensitivo-récepteur et constituent un *feedback* qui émane non pas d'un point à distance, mais de l'intérieur du propre système nerveux de la personne. Il ne peut s'en abstraire. Et il le sait. Il n'existe aucune retraite possible.

— Et de quelle manière cela agit-il ici ? Vous ne semblez pas capable de le dire.

— Je peux le dire, mais ce n'est pas simple. D'abord, je ne connais pas encore le stade atteint par cette société en fonction de son isolement et des individus qui la constituent. Nous le connaîtrons bientôt, d'après l'attitude qu'ils adopteront à notre égard. Les Heebs que nous voyons ici. (Elle désigna les cabanes des deux côtés du chemin boueux.) Leur attitude n'est pas révélatrice. Mais, lorsque nous rencontrerons nos premiers paranoïaques ou déments... Contentons-nous d'énoncer ceci : indubitablement, une certaine dimension hallucinatoire, de projection psychologique, existe chez eux et fait partie intégrante de leur vision du monde. En d'autres termes, nous devons supposer qu'ils se trouvent déjà partiellement dans un état hallucinatoire. Mais ils conservent toujours une certaine perception de la réalité objective en tant que telle. Notre présence ici va précipiter cette tendance hallucinatoire. Nous aurons à y faire face et nous devons nous y préparer. Et l'hallucination va consister à nous considérer comme les éléments d'une menace terrible ; nous, notre vaisseau, allons être littéralement vus – je ne dis pas interprétés, je dis véritablement perçus – comme une menace. Ils vont sans doute voir en nous l'avant-garde d'une armée d'envahisseurs qui a

l'intention de renverser leur société et d'en faire un satellite de la nôtre.

— Mais c'est la vérité. Nous avons l'intention de leur ôter le leadership des mains, et de les replacer dans la situation qui était la leur, il y a vingt-cinq ans. Des patients dans la situation contraignante de l'hospitalisation... en d'autres termes, en captivité.

C'était une bonne remarque. Mais incomplète cependant.

— Il y a une distinction que vous ne faites pas, répondit Mary, elle est légère, mais vitale. Nous voulons tenter une thérapie sur ces gens, essayer de les placer dans la position qu'ils occupent en ce moment, accidentellement. Si notre programme réussit, ils se *gouverneront* eux-mêmes, en tant que colons légitimes de cette lune, finalement. D'abord quelques-uns, puis un nombre de plus en plus grand. Cela n'est pas une forme de captivité — *même s'ils s'imaginent que c'en est une*. Dès l'instant où chaque habitant de cette lune sera délivré de sa psychose et sera capable d'envisager la réalité sans la distorsion qui résulte de...

— Vous pensez qu'il va être possible de persuader ces gens de recouvrer, volontairement, leur statut d'hospitalisés ?

— Non, dit Mary. Nous devrons employer la force pour les y amener ; à l'exception peut-être de quelques Heebs, nous allons devoir prendre des mesures d'internement hospitalier — pour toute une planète. (Elle se reprit.) Ou plutôt pour toute une lune.

— J'allais le dire, fit Mageboom. Si vous n'aviez pas remplacé le mot planète par celui de « lune », j'aurais eu quelques raisons de vous faire arrêter.

Surprise, elle le regarda vivement. Il n'avait absolument pas l'air de plaisanter ; son jeune visage était empreint de sévérité.

— Ce n'était qu'un lapsus, dit-elle.

— Un lapsus, d'accord, mais très révélateur. Symptomatique.

Il sourit, et ce fut un sourire glacé. Elle frissonna, se sentant déconcertée et mal à l'aise ; qu'avait donc Mageboom contre elle ? Ou était-elle en train de devenir simplement un petit peu paranoïaque ? C'était peut-être cela... mais elle percevait une

très grande hostilité de la part de cet homme à son égard, et elle le connaissait à peine.

Elle avait senti cette hostilité d'un bout à l'autre du voyage. Et, chose étrange, depuis le début ; cela avait commencé dès l'instant où ils s'étaient rencontrés.

Mettant le simulacre Daniel Mageboom en position homéostatique, Chuck Rittersdorf se déconnecta du circuit, se leva avec raideur du siège placé devant le panneau de contrôle et alluma une cigarette. Il était 9 heures du soir, heure locale.

Sur Alpha III M2 le sim allait poursuivre ses occupations, continuant à fonctionner d'une manière adéquate ; si une crise survenait, Pétri pourrait s'en charger. En attendant, lui-même avait d'autres chats à fouetter. Il devait maintenant écrire son premier script pour Bunny Hentman, son autre employeur.

Il avait, à présent, une réserve de stimulants ; le fongus de Ganymède les lui avait remis alors qu'il sortait de son conapt ce matin. Aussi, de toute évidence, il pouvait escompter travailler toute la nuit.

Mais il y avait d'abord la question du dîner à régler.

Étant donné l'insignifiance de la communication, il s'arrêta à la cabine publique de vidphone dans le hall de l'immeuble de la CIA et appela le conapt de Joan Trieste.

— Hello, dit-elle, quand elle le vit apparaître. Écoutez, M<sup>r</sup> Hentman a appelé ici, il essayait de vous joindre. Aussi vous feriez mieux de vous mettre en rapport avec lui. Il a dit qu'il avait essayé de vous toucher à la CIA de S.F., mais ils lui ont répondu qu'ils n'avaient jamais entendu parler de vous.

— Réponse avisée, fit Chuck. O.K. Je vais l'appeler. (Il lui demanda, ensuite, de dîner avec lui.)

— Je ne pense pas que vous pourrez dîner, avec ou sans moi, répondit Joan. D'après ce que M<sup>r</sup> Hentman m'a dit. Il a eu une idée dont il voulait vous faire part ; il a dit que, quand il vous l'assènerait, vous laisseriez tout tomber.

— Ça ne m'étonnerait pas tellement. (Il se sentit résigné ; manifestement c'était ainsi que se déroulaient les rapports de travail avec Hentman.)

Renonçant pour l'instant à toute tentative du côté de Joan, il forma le numéro de vidphone que l'organisation Hentman lui avait fourni.

— Rittersdorf ! s'exclama Hentman dès que le contact fut établi. Où êtes-vous ? Arrivez tout de suite ici ; je me trouve dans mon apt de Floride — prenez une fusée express ; je paierai la course. Écoutez, Rittersdorf ; vous allez être mis à l'épreuve tout de suite... le résultat du test nous dira si vous êtes un bon scénariste ou non.

Tout un monde séparait la colonie heeb, oisive et sale, sur Alpha III M2, des projets énergiques de Bunny Hentman. La transition allait être difficile ; peut-être se ferait-elle durant le vol. Il pourrait également manger à bord de la fusée, mais cela excluait Joan Trieste. Son travail empiétait déjà sur sa vie personnelle.

— Dites-moi votre idée maintenant. Comme cela, je pourrai y réfléchir pendant le vol.

Les yeux de Hentman brillèrent de ruse.

— Vous plaisantez ? Et si quelqu'un surprenait notre conversation ? Écoutez, Rittersdorf. Je vais juste vous la faire *entrevoir*. Je l'avais déjà vaguement en tête lorsque je vous avais engagé, mais... (son rictus s'accentua). Je ne voulais pas vous faire fuir de peur, vous comprenez ce que je veux dire ? Maintenant, je vous ai ferré. (Il éclata d'un rire sonore.) Alors maintenant... bah ! Je peux vous dire n'importe quoi, exact ?

— Dites-moi simplement votre idée, fit Chuck patiemment.

Baissant la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure, Hentman se pencha plus près du vidobjectif. Son nez emplit presque tout l'écran, un nez et un œil tout réjoui.

— C'est un nouveau personnage que je vais ajouter à mon répertoire. George Flibe, c'est son nom. Dès que je vous aurai dit ce qu'il est, vous comprendrez pourquoi je vous ai engagé. Écoutez : Flibe est un agent de la CIA. Et il se fait passer pour un conseiller conjugal femme dans le but d'obtenir des renseignements sur des suspects. (Hentman attendit, avec espoir.) Eh bien ? Qu'en dites-vous ?

Après un long moment, Chuck répondit :

— C'est la pire chose que j'aie entendue depuis vingt ans. (Il se sentit complètement déprimé.)

— Vous déraisonnez. Je sais ce qu'elle vaut et vous pas. Ce peut être le plus grand sketch comique TV depuis le *Freddy* de Reed Skelton. Et vous êtes le seul à pouvoir écrire ce script parce que vous connaissez ce milieu. Aussi arrivez ici, à mon apt, le plus vite possible et nous commencerons aussitôt à travailler sur le premier épisode de George Flibe. D'accord ? Et si cette idée n'est pas si fameuse que ça, qu'avez-vous d'autre à me proposer ?

— Que penseriez-vous d'une femme conseiller conjugal qui se fait passer pour un agent de la CIA, afin d'obtenir des renseignements qui lui permettront de venir en aide à ses clients ?

— Vous vous fichez de moi ?

— En fait, dit Chuck, que diriez-vous de celle-ci ? Un simulacre de la CIA...

— Vous vous foutez de ma gueule ! (Le visage de Hentman s'empourpra ; du moins, sur le vidécran il s'assombrit de manière sensible.)

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

— Entendu, et alors, ce simulacre ?

— Ce simulacre de la CIA, voyez-vous, fit Chuck, se fait passer pour un conseiller conjugal femme, mais de temps à autre le simulacre se dérègle.

— Les sims de la CIA sont vraiment ça ? Ils se dérèglent ?

— Tout le temps.

— Poursuivez, dit Hentman, en fronçant les sourcils.

— Voyez-vous, nous sommes au cœur du problème : qu'est-ce qu'un simulacre peut bien savoir des problèmes conjugaux humains ? Et voyez-vous, il est là à conseiller les gens. Il donne sans cesse des conseils ; une fois qu'il est lancé, il ne peut plus s'arrêter. Il donne même des conseils conjugaux aux réparateurs de la General Dynamics qui s'occupent de son entretien. Vu ?

Se frottant le menton, Hentman hochâ lentement la tête.

— Hum...

— Il doit y avoir une raison particulière pour que ce sim agisse de cette façon, poursuivit Chuck. Aussi, nous devrons

remonter à ses origines. L'épisode, voyez-vous, commencerait avec les ingénieurs de la General Dynamics qui...

— J'ai trouvé ! l'interrompit Hentman. Cet ingénieur, appelons-le Frank Fupp, a des ennuis avec sa femme ; il va consulter régulièrement un conseiller conjugal femme. Et elle lui remet un document : c'est l'analyse de son problème et il l'emporte avec lui à son travail, aux labos de la G.D. Et il y a un nouveau sim qui se trouve là, attendant d'être programmé.

— Bien sûr ! dit Chuck.

— Et... et Fupp lit le document à voix haute à un autre ingénieur. Appelons-le Phil Grook. Le simulacre se trouve programmé fortuitement ; il pense qu'il est un conseiller conjugal, mais en fait il a été commandé par la CIA ; il est donc expédié à la CIA et il est alors envoyé en mission... (Hentman s'arrêta, réfléchissant.) Où pourrait-il bien être envoyé, Rittersdorf ?

— Derrière le rideau de fer. Disons au Canada rouge.

— D'accord ! Au Canada rouge, dans l'Ontario. Il est censé se faire passer pour un représentant en peau de wibble synthétique. Ça ne va pas ? Ce n'est pas ce qu'ils font ?

— Plus ou moins, d'accord.

— Mais au lieu de cela, poursuivit Hentman sur un ton excité, il ouvre un petit cabinet et accroche dehors une enseigne : George Flibe, Psychologue, Docteur en philosophie, Conseiller conjugal. Et tous les hauts dirigeants du parti coco, avec leurs problèmes conjugaux, viennent le consulter régulièrement... (Hentman souffla nerveusement.) Rittersdorf, vous avez dégoté l'idée la plus fameuse que j'aie jamais entendue, aussi loin que je m'en souvienne. Et... et il y a toujours ces deux techniciens de la General Dynamics. On les voit en train d'essayer de bricoler le sim et de le réparer pour qu'il fonctionne normalement. Écoutez : sautez dans la première fusée express pour la Floride ; et écrivez un premier jet de l'histoire pendant le voyage ; vous aurez peut-être une ébauche du dialogue quand vous arriverez ici. Je pense que nous sommes vraiment sur un truc sensationnel ; vous savez, votre cerveau et le mien sont vraiment synchro... Trouvez pas ?

— Je le pense aussi, dit Chuck. J'arrive tout de suite.

Il lui demanda son adresse puis raccrocha. Avec lassitude, il sortit de la cabine de vidphone ; il se sentait vidé. Et il ne pouvait en aucune manière dire s'il avait déniché une bonne idée ou non. De toute façon, Hentman pensait qu'il en avait eu une fameuse, et, de toute évidence, c'était ce qui importait.

Par aérotaxi il se rendit au spatioport de San Francisco ; là il monta à bord de la fusée express qui allait l'emmener en Floride.

L'immeuble de concepts de Buny Hentman était le luxe même ; tous ses niveaux étaient souterrains, et il possédait ses propres forces de police en uniforme qui patrouillaient et gardaient les entrées et les couloirs. Chuck donna son nom au premier flic qu'il aborda et un instant plus tard il descendait jusqu'à l'étage de Bunny.

À l'intérieur de son immense apt, Bunny Hentman flânait nonchalamment, portant une robe de chambre en soie martienne, décorée à la main, fumant un énorme cigare vert de Floride, un Tampa ; il eut un salut impatient vers Chuck, puis lui présenta les autres hommes qui étaient dans le living.

— Rittersdorf, voici deux de vos collègues, mes scénaristes. Le grand, là... (Il pointa son cigare.) C'est Calv Dark. (Dark s'approcha lentement de Chuck et lui serra la main.) Et le petit gros qui n'a plus un seul cheveu sur le caillou, c'est le plus ancien de mes scénaristes, Jeudi Jones.

S'approchant également. Jeudi Jones, un Noir alerte, aux traits marqués, serra la main de Chuck. Les deux scénaristes paraissaient amicaux, il ne ressentait aucune hostilité de leur part. Manifestement, ils n'éprouvaient aucun ressentiment à son égard.

Oark prit la parole.

— Asseyez-vous, Rittersdorf. Le voyage a été long, pour vous. Un verre ?

— Non, dit Chuck. (Il voulait garder l'esprit lucide pour la séance qui allait suivre.)

— Vous avez dîné à bord de la fusée ? demanda Hentman.

— Oui.

— J'ai parlé à mes gars de votre idée, dit Hentman. Tous les deux l'aiment beaucoup.

— Merveilleux, dit Chuck.

— Néanmoins, poursuivit Hentman, ils l'ont considérée sous tous les angles, et, il y a quelques instants, ils ont trouvé un autre angle... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je ne serai que trop heureux de connaître leur idée.

S'éclaircissant la gorge. Jeudi Jones demanda :

— Mr Rittersdorf, un simulacre pourrait-il commettre un meurtre ?

Après l'avoir regardé fixement pendant un instant, Chuck répondit :

— Je n'en sais rien. (Il se sentit glacé.) Vous voulez dire, de lui-même, travaillant en autonom...

— Je veux dire, est-ce que la personne qui le contrôle à distance pourrait s'en servir pour accomplir un meurtre ?

Chuck se tourna vers Hentman :

— Je ne vois aucune trace d'humour dans une telle idée... Je suis peut-être gâteux...

— Attendez, l'avertit Bunny. Vous oubliez les célèbres vieux thrillers comiques, cette combinaison de terreur et de comédie. Comme *Le Chat et le Canari*, ce film avec Paulette Goddard et Bob Hope. Et le célèbre *Arsenic et vieilles dentelles*... pour ne rien dire des comédies classiques anglaises dans lesquelles on assassine gaiement... Il y en a eu des douzaines du genre dans le passé.

— Comme le merveilleux *Noblesse oblige*, dit Jeudi Jones.

— Je vois, fit Chuck, et ce fut tout ce qu'il dit.

Il se tut pendant que, en son for intérieur, il bouillait d'incrédulité et d'étonnement. Ne s'agissait-il que d'une malencontreuse coïncidence, cette idée qui suivait son chemin parallèle à sa propre vie ? Ou bien – et cela paraissait plus probable – le fongus avait-il dit quelque chose à Bunny ? Mais s'il en était ainsi, pourquoi l'organisation Hentman agissait-elle ainsi ? Quel intérêt pouvaient-ils avoir à ce que Mary soit vivante ou morte ?

— Je pense que mes garçons tiennent là une bonne idée. Ce qu'il y a d'effrayant dans... Vous savez, Chuck, vous travaillez pour la CIA, aussi vous ne pouvez pas vous en rendre compte, mais l'homme de la rue a peur de la CIA. Vous saisissez ? Il la

considère comme une police secrète interplanétaire et une organisation d'espionnage qui...

— Je sais, dit Chuck.

— Allons, pas besoin de me faire la gueule ! dit Bunny Hentman, avec un regard vers Dark et Jones.

Dark intervint :

— Chuck – si je peux vous appeler déjà par votre prénom –, nous connaissons notre boulot. Lorsque le citoyen pense à un sim de la CIA, il a immédiatement les foies. Quand vous avez fait part de votre idée à Bunny, vous n'aviez pas pensé à cela. Bon, nous avons donc cet opérateur de la CIA ; appelons-le... (Il se tourna vers Jones :) Quel est le nom choisi ?

— Siegfried Trots.

— Voilà donc Ziggy Trots, agent secret... trench-coat en fourrure de grillon-taupe d'Uranus, chapeau en wubb-fuzz vénusien enfoncé sur les yeux... tout le truc. Il est debout sous la pluie, sur une lune sinistre, peut-être l'une des lunes de Jupiter. Une image familière.

— Et alors. Chuck, dit Jones, poursuivant le récit, une fois que l'image est bien présente dans l'esprit du spectateur, le stéréotype... vous voyez ? Alors le spectateur découvre quelque chose au sujet de Ziggy Trots qu'il ne savait pas, une chose que le stéréotype de l'agent sinistre de la CIA n'implique pas généralement.

— Voyez-vous, Ziggy Trots est un idiot. Un pauvre mec qui n'arrive jamais à se débrouiller correctement. Et voilà qu'il essaie maintenant de réussir quelque chose. (Il se déplaça et vint s'asseoir sur le divan à côté de Chuck.) Il va essayer de commettre un meurtre. Vous avez saisi ?

— Oui, dit Chuck.

Ce fut tout ce qu'il réussit à dire. Il n'était plus qu'un homme à l'écoute... Il se recroquevilla intérieurement, de plus en plus déconcerté par ce qui se passait autour de lui.

Dark poursuivit :

— À présent, qui va-t-il essayer de tuer ? (Il jeta un coup d'œil à Jones et à Bunny Hentman.) Nous étions en train d'en discuter au moment de votre arrivée.

— Un maître chanteur, dit Bunny. Un magnat international, s'occupant de bijoux, qui opère depuis une autre planète. Peut-être un non-T.

Fermant les yeux. Chuck se balança d'avant en arrière.

— Ça ne va pas, Chuck ? demanda Dark.

— Il est en train de réfléchir, fit Bunny. De creuser l'idée. Exact, Chuck ?

— C'est... exact, réussit à dire Chuck.

Il était certain, à présent, que lord Running Clam était allé trouver Hentman. Et quelque chose d'énorme et de sinistre était en train de se dérouler autour de lui, de le saisir à la gorge ; il était une mouche prise au milieu de tout ceci, de Dieu seul savait quoi. Et il n'avait aucun moyen de s'en dépêtrer.

— Je ne suis pas d'accord, fit Dark. Un magnat international en bijoux qui pourrait être un Martien ou un Vénusien... ce n'est pas mauvais... mais... (Il fit un geste :) On a déjà vu ça des centaines de fois ; nous avons commencé par un stéréotype ; nous ne devons pas poursuivre en en montrant un autre. Je pense qu'il devrait essayer d'en finir avec... eh bien, avec sa femme. (Dark les regarda successivement.) Dites-moi, qu'est-ce qui cloche là-dedans ? Il a épousé une emmerdeuse, une vraie mégère... vous saisissez le topo ? Cet agent type, espion de la CIA, dur et coriace, dont le spectateur moyen a une peur terrible... nous montrerons combien il est dur, comment il bouscule les gens... et ensuite il rentre chez lui et retrouve sa femme ; et c'est elle qui *le* bouscule à ce moment-là ! (Il éclata de rire.)

— Ce n'est pas mal, reconnut Bunny. Mais c'est insuffisant. Et je me demande combien de sketches je pourrais tirer de ce personnage, au stade actuel ; je veux pouvoir l'inclure à mon show de manière permanente. Pas le jouer une fois, une seule semaine.

— Je pense que l'homme de la CIA mené par le bout du nez par sa femme pourrait fournir de nouveaux sketches pendant un bon bout de temps, dit Dark. De toute façon... (Il se tourna vers Chuck.) Alors la séquence suivante montre ce Ziggy Trots allant travailler au QG de la CIA et il y a tous ces gadgets de la police et tous ces dispositifs électroniques. *Et d'un seul coup l'idée se*

*présente à son esprit.* (Dark se leva soudain et commença à arpenter la pièce.) Il peut les utiliser contre sa femme ! Et ensuite, pour couronner le tout, apparaît ce nouveau sim. (La voix de Dark devint métallique et dure, imitant celle d'un simulacre.) Oui, maître, que puis-je faire pour vous ? J'attends vos ordres.

— Qu'en pensez-vous, Chuck ? demanda Bunny.

Chuck, non sans difficulté, répondit :

— C'est... C'est le seul motif qu'il a d'assassiner sa femme : parce que c'est une mégère ? Et qu'elle le tyrannise ?

— Non ! cria Jones, en bondissant. Vous avez raison ; nous avons besoin d'une motivation plus forte, et je crois en avoir trouvé une. Il y a cette fille. Ziggy a une maîtresse. Une espionne interplan, très belle et très sexy... Vous voyez le genre ? Et sa femme ne veut pas entendre parler d'un divorce.

— Ou peut-être, suggéra Dark, que sa femme a découvert cette petite amie et a...

— Attendez, dit Bunny. Nous nous trouvons en face de quoi à présent, c'est un drame psychologique ou un sketch comique ? Cela devient trop confus.

— C'est vrai, dit Jones, en hochant la tête. Nous devons simplement montrer à quel point sa femme est un monstre. N'importe comment, Ziggy voit ce simulacre... (Il s'interrompit. Parce que quelqu'un était entré dans la pièce.)

C'était un Alphane. Un membre de la race des créatures chitineuses qui, quelques années auparavant, était entrée en conflit avec la terre. Ses bras et ses jambes multi-articulés le portèrent rapidement, d'un pas cliquetant, vers Bunny : il le percevait avec ses antennes – les Alphanes étaient aveugles. Arrivant près de lui, il effleura délicatement son visage. L'Alphane se tourna ensuite et recula, satisfait de se trouver là où il souhaitait être... sa tête sans yeux pivota, puis il renifla, captant la présence d'autres humains.

— Je vous ai interrompus ? demanda-t-il de sa voix aiguë, au rythme psalmodié, typiquement alphane. J'ai entendu votre discussion et elle m'a intéressé.

Bunny s'adressa à Chuck :

— Rittersdorf, voici l'un de mes plus vieux et plus chers amis. Je n'ai jamais fait confiance à quelqu'un comme je fais confiance à mon ami que voici, RBX 303. (Il expliqua :) Peut-être l'ignorez-vous, mais les Alphanes ont des noms qui ressemblent à des plaques d'immatriculation de voitures, une sorte de code. Et il s'appelle ainsi : RBX 303. Cela peut paraître un peu impersonnel, mais les Alphs sont en réalité très affectueux. RBX 303, ici présent, a un cœur d'or. (Il eut un rire étouffé.) Deux, en fait ; un de chaque côté.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit Chuck, tout en réfléchissant.

L'Alphane leva vers lui ses antennes jumelles et les passa délicatement sur son visage ; c'était — trouva Chuck — comme deux mouches qui se promenaient sur votre figure... une impression très nettement désagréable.

— Mr Rittersdorf, dit l'Alphane de sa voix nasillarde, ravi. (Puis il s'écarta.) Et qui d'autre se trouve dans cette pièce, Bunny ? Je sens d'autres personnes.

— Dark et Jones, mes scénaristes.

Bunny se tourna de nouveau vers Chuck :

— RBX 303 est un magnat de l'industrie, un grand brasseur d'affaires, s'occupant d'entreprises commerciales interplan de toutes sortes. Voyez-vous, Chuck, la situation est celle-ci : RBX 303 que voici possède la plus grande partie des actions de la *Pubtrans Incorporated*. Cela évoque-t-il quelque chose pour vous ?

Pendant un moment cela n'évoqua rien à Chuck et puis cela lui vint soudain à l'esprit. La *Pubtrans Incorporated* était la compagnie qui commanditait le show télévisé de Bunny Hentman.

— Vous voulez dire, fit Chuck, qu'elle est aux mains de...

Il s'interrompit. Il était sur le point de dire : « aux mains de nos anciens ennemis ? »

Il s'abstint de le dire ; d'abord, parce que, manifestement, il ne le pouvait pas, et ensuite... Après tout, ils avaient été ennemis, mais ne l'étaient plus. La Terre et les Alphanes étaient en paix et l'hostilité entre eux avait disparu.

— Vous n'aviez encore jamais approché un Alph d'aussi près, hein ? dit Bunny, avec vivacité. Vous auriez dû ; c'est un grand peuple. Sensible, avec un sens de l'humour prodigieux. La *Pubtrans* me commandite en partie parce que RBX 303, ici présent, croit personnellement en moi et en mon talent... il a remué ciel et terre pour que j'aie – moi qui n'étais au départ qu'un comique de night-club, avec des apparitions occasionnelles dans des shows TV – mon propre show, un show qui a obtenu du succès en partie parce que *Pubtrans* a réalisé un sacré bon boulot de promotion.

— Je vois, dit Chuck. (Il se sentait mal. Mais il n'arrivait pas à savoir exactement pourquoi. Peut-être était-ce la situation dans son ensemble ; il ne parvenait pas à la comprendre.) Les Alphanes sont-ils télépathes ? demanda-t-il, sachant qu'ils ne l'étaient pas...

Et pourtant cet Alphane semblait posséder une clairvoyance supranormale. Chuck eut l'intuition qu'il était au courant de tout ; il n'existait aucun secret que les Alphanes ne soient capables de découvrir.

— Ils ne sont pas télépathes, dit Bunny, mais ils dépendent énormément de leur sens auditif ; ce qui les rend différents de nous, de nous qui avons des yeux. (Il regarda vivement Chuck.) Qu'y a-t-il entre vous et les télépathes ? Je veux dire, vous auriez dû connaître la réponse ; durant la guerre, nous avons été plus que gavés de renseignements sur l'ennemi. Et vous n'êtes pas trop jeune pour ne pas vous en souvenir...

Dark prit brusquement la parole :

— Je vais vous dire ce qui tracasse Rittersdorf ; dans le temps, je ressentais la même chose. Rittersdorf a été engagé pour trouver des idées. Et il n'a aucune envie qu'on sonde son cerveau pour les connaître. Ses idées lui appartiennent entièrement jusqu'au moment où il choisit de les révéler. Si vous arriviez avec, disons, un fongus ganymédien, diable ! ce serait une violation déloyale de tous nos droits personnels ; cela nous transformerait en machines dont vous pourriez pomper automatiquement les idées. (Il dit à l'adresse de Chuck :) Ne vous inquiétez pas pour RBX 303 ; il ne peut pas lire vos pensées ; tout ce qu'il peut faire, c'est écouter très attentivement

et saisir les nuances subtiles et infimes qui passent dans vos paroles... mais c'est incroyable tout ce qu'il peut déceler de cette façon. Les Alphanes font de bons psychologues.

— Installé dans la pièce voisine, dit l'Alphane, j'étais en train de lire *Life* et j'ai surpris votre conversation, au sujet de votre nouveau personnage comique, Siegfried Trots. Intéressé, j'ai décidé de venir ; j'ai posé la bande audio et me suis levé. Est-ce que cela vous satisfait tous ?

— Personne n'est gêné par votre présence, répondit Bunny.

— Rien, dit l'Alphane, ne m'amuse ni ne me fascine autant qu'une séance de travail de création, animée par vous autres, talentueux scénaristes. M<sup>r</sup> Rittersdorf, je ne vous ai encore jamais vu à l'ouvrage, mais je peux déjà vous assurer que votre apport sera précieux. Cependant, je perçois votre aversion – une aversion très profondément ancrée – à l'égard de la direction prise par la discussion. Puis-je demander ce que, précisément, vous trouvez de si inacceptable dans Siegfried Trots et dans son désir d'en finir avec sa femme acariâtre ? Êtes-vous marié, M<sup>r</sup> Rittersdorf ?

— Oui, dit Chuck.

— Peut-être cette intrigue éveille-t-elle des sentiments de culpabilité en vous, dit l'Alphane d'un air pensif. Peut-être avez-vous des pulsions hostiles inavouées à l'égard de votre femme.

— Tu fais fausse route, RBX, dit Bunny. Chuck et sa femme sont séparés. De toute façon, la vie privée de Chuck ne regarde que lui ; nous ne sommes pas là pour disséquer son « moi ». Revenons à ce qui nous préoccupe.

— Je persiste à dire, déclara l'Alphane, qu'il y a quelque chose de très inhabituel dans la réaction de M<sup>r</sup> Rittersdorf, j'aimerais en découvrir la raison. (Il tourna sa tête aveugle vers Chuck.) Peut-être que si nous nous voyons davantage tous les deux, je découvrirai pourquoi. Et j'ai le sentiment que ce sera bénéfique pour vous, également.

Bunny se gratta le nez d'un air pensif :

— Peut-être le sait-il parfaitement, RBX. Peut-être n'a-t-il aucune envie de le dire simplement. (Il dévisagea Chuck :) Je persiste à dire que *cela ne regarde que lui* en tout cas.

— Tout simplement reprenait Chuck, cela ne me donne pas l'impression d'être une idée de comédie. C'est la raison de mon... (il avait failli dire *aversion*.) De mes doutes.

— Eh bien, moi, je n'ai absolument aucun doute, trancha Bunny. Je vais dire à notre service des accessoires de construire un mannequin creux, ressemblant à un simulacre, dans lequel quelqu'un pourra se glisser ; ce sera bien moins cher et beaucoup plus sûr que d'en acheter un vrai. Et nous aurons besoin d'une fille pour tenir le rôle de la femme de Ziggy. *Ma femme*, puisque je serai Ziggy.

— Et la petite amie ? dit Jones. On la met dans l'histoire ou non ?

— Cela présenterait un avantage, répliqua Dark. Nous pourrions faire voir une fille avec des seins drôlement provocants. Vous savez, du genre bien roulée. Ça plairait à des tas de téléspectateurs. Autrement, nous n'allons avoir qu'une femme du type mégère, qui, en aucun cas, ne *peut* avoir une poitrine provocante. Elle doit appartenir au genre de femmes chez qui l'opération rate toujours.

— Vous voyez quelqu'un qui pourrait tenir ce rôle ? demanda Bunny, un papier et un stylo à la main.

— Vous savez, cette nouvelle nana dont s'occupe votre agent, dit Dark. Cette petite à l'air effronté... Patty quelque chose. Patty Weaver. Elle a *vraiment* des seins terribles. Les médics ont dû lui greffer 25 kilos si ce n'est pas 28.

— Je vais faire signer le contrat à Patty cette nuit, dit Bunny Hentman, en hochant la tête. Je la connais et elle est très bien ; elle ira parfaitement pour ce rôle. Ensuite il nous restera à trouver une vieille sorcière belliqueuse pour jouer la femme mégère. Je laisserai peut-être Chuck choisir lui-même l'actrice. (Il éclata d'un rire de hibou.)

# 8

Lorsque tard dans la nuit, Chuck Rittersdorf, épuisé, revint à son conapt délabré dans le comté de Marin, Californie, il fut arrêté dans le couloir par le fongus jaune de Ganymède. Cela, à 3 heures du matin. C'en était trop.

— Il y a deux individus dans votre conapt, murmura lord Running Clam. Il m'a semblé que vous deviez être prévenu.

— Merci, dit Chuck, et il se demanda ce qui l'attendait à présent.

— L'un d'eux est votre supérieur à la CIA, dit le fongus. Jack Elwood. L'autre est le supérieur de M<sup>r</sup> Elwood, un certain M<sup>r</sup> Roger London. Ils sont venus vous interroger au sujet de votre autre travail.

— Je ne le leur ai jamais dissimulé, dit Chuck. En fait, Mageboom, activé par Pete Pétri, était justement là lorsque Hentman m'a engagé. (Mal à l'aise, il se demanda pourquoi ils estimaient que cela les regardait.)

— C'est juste, reconnut le fongus, mais, voyez-vous, ils ont un enregistrement de vos vidcommunications de ce soir, au cours desquelles vous avez parlé d'abord à Joan Trieste, et ensuite à M<sup>r</sup> Hentman en Floride. Ainsi ils savent non seulement que vous travaillez pour M<sup>r</sup> Hentman, mais ils connaissent également l'argument du script que vous...

Voilà qui expliquait tout. Il quitta le fongus et marcha jusqu'à la porte de son apt. Elle n'était pas fermée à clé ; il l'ouvrit et se trouva face aux deux hommes de la CIA.

— Si tard dans la nuit ? fit-il. C'est tellement important ?

Allant jusqu'à la penderie — elle était à fonctionnement manuel, comme autrefois — il accrocha sa veste. L'apt dispensait une chaleur agréable ; les fonctionnaires de la CIA avaient branché l'appareil de chaleur radiante non contrôlée par thermostat.

— C'est lui ? dit London. (C'était un homme grand et voûté, aux cheveux grisonnants, approchant de la soixantaine ; Chuck avait eu l'occasion de le croiser quelques rares fois et il l'avait trouvé d'un abord difficile.) C'est Rittersdorf ?

— Oui, dit Elwood. Chuck, écoutez bien. Il y a des faits concernant Bunny Hentman que vous ignorez. Des faits qui ont un rapport avec la sécurité. Maintenant, nous connaissons la raison pour laquelle vous avez accepté ce travail ; nous savons que vous ne vouliez pas le prendre, mais que vous y avez été forcé.

— Ah ? fit Chuck prudemment. (Il était impossible qu'ils soient au courant des pressions que le fongus télépathé avait exercées sur lui.)

— Nous reconnaissions volontiers que vous vous trouvez dans une situation difficile, à cause de votre ex-femme Mary, du divorce prononcé en sa faveur et de la pension alimentaire très importante qu'elle a réussi à obtenir ; nous savons que vous avez besoin d'argent afin de pouvoir faire face. Néanmoins... (Il jeta un regard vers London. London fit un signe de la tête, et Elwood se pencha pour ouvrir la fermeture à glissière de son porte-documents.) J'ai ici le dossier de Hentman. Son véritable nom est Sam Little. Durant la guerre, il fut condamné pour avoir violé les lois réglementant le commerce avec les États neutres ; en d'autres termes, Hentman fournissait des marchandises de première nécessité à l'ennemi par une voie intermédiaire. Il ne resta cependant qu'un an en prison ; il avait une excellente équipe d'avocats. Vous voulez en entendre davantage ?

— Oui, dit Chuck. Parce qu'il me semblerait difficile de quitter mon emploi pour des raisons remontant à quinze ans et...

— Entendu, dit Elwood après un nouvel échange de regards entre lui et London. Après la guerre, Sam Little – ou Bunny Hentman – alla vivre dans le système Alpha. Ce qu'il fit là-bas, personne ne l'a jamais su ; nos sources d'information ne nous furent d'aucune utilité dans les territoires sous contrôle alphane. En tout cas, il y a environ six ans de cela, il revint sur Terre, en possession d'une quantité de peaux interplan. Il

commença par jouer des sketches comiques dans différents night-clubs, puis la *Pubtrans Incorporated* le commandita...

— Je suis au courant, l'interrompit Chuck, c'est un Alphane qui possède la *Pubtrans*. Je l'ai rencontré. RBX 303.

— Vous l'avez rencontré ? (Elwood et London ouvrirent de grands yeux.) Vous savez, poursuivit Elwood, la famille de RBX 303, durant la guerre, dirigeait le plus important consortium de fournitures de guerre du système Alpha. Son frère fait partie du Conseil alphane à présent, il est placé directement sous les ordres du doge alphane. En d'autres termes, quand vous traitez avec RBX 303 vous traitez avec le gouvernement alphane. (Il lança le dossier vers Chuck.) Lisez le reste.

Chuck parcourut les feuillets impeccablement tapés à la machine. Il était aisé de résumer le dossier : les agents de la CIA, qui l'avaient constitué, étaient persuadés que RBX 303 agissait en tant que rep non accrédité d'une puissance étrangère et que Hentman était parfaitement au courant. Voilà pourquoi leurs activités étaient surveillées par la CIA.

— La raison pour laquelle il vous a donné ce travail, dit Elwood, n'est pas celle que vous croyez. Hentman n'a absolument pas besoin d'un autre scénariste ; il en a déjà cinq. Je vais vous dire notre opinion : nous pensons que cela a quelque chose à voir avec votre femme.

Chuck ne dit rien ; il continua, d'un air indifférent, à parcourir avec beaucoup d'attention les feuillets du dossier.

— Les Alphanes, reprit Elwood, aimeraient reprendre possession d'Alpha III M2. Et la seule façon dont ils puissent y arriver *légalement* est d'amener les Terriens qui y vivent à s'en aller. Autrement, selon la loi interplan, les protocoles de 2040 prendront effet : la lune deviendra la propriété de ses colons, et, comme ces colons sont des Terriens, elle deviendra indirectement la propriété de la Terre. Les Alphanes ne peuvent pas faire partir les colons, mais ils ont toujours gardé un œil sur eux ; ils savent parfaitement qu'il s'agit d'une société constituée d'anciens malades mentaux soignés à l'hôpital neuropsychiatrique Harry Stack Sullivan que nous avions construit là-bas avant la guerre. Le seul organisme qui pourrait

faire partir ces colons d'Alpha III M2 devrait être terrien : soit TERPLAN, soit le Service de santé interplan US ; nous pourrions concevoir l'idée de faire évacuer la lune, et n'importe qui pourrait alors en prendre possession.

— Mais personne, dit Chuck, ne recommandera l'évacuation des colons !

Cela lui semblait parfaitement hors de question. Il pouvait se produire deux choses : ou bien la Terre allait laisser une paix royale aux colons ou bien un nouvel hôpital serait construit et les colons contraints d'y entrer pour se faire soigner.

— Vous avez sans doute raison, répondit Elwood, mais les Alphanes sont-ils au courant de cela ?

— Et souvenez-vous, dit London de sa voix rauque et basse, que les Alphanes sont de grands joueurs. Toute la guerre ne fut à leurs yeux qu'un gigantesque pari... qu'ils perdirent. Ils ne connaissent aucune autre règle de conduite.

C'était vrai et Chuck acquiesça de la tête. Et cependant cela n'avait toujours aucun sens. Quelle influence pouvait-il avoir sur les décisions de Mary ? Hentman savait que Mary et lui étaient légalement séparés ; Mary se trouvait sur Alpha III M2 et il était ici, sur Terre. Et même s'ils s'étaient trouvés ensemble sur la lune, Mary ne l'aurait pas écouté. Ses décisions ne dépendaient que d'elle seule.

Cependant si les Alphanes savaient qu'il était chargé du contrôle du simulacre Daniel Mageboom... Il ne pouvait croire qu'ils savaient cela ; c'était impossible.

— Nous avons une théorie, dit Elwood, récupérant son dossier et le remettant dans son porte-documents. Nous estimons que les Alphanes savent que...

— Ne me dites pas, dit Chuck, qu'ils sont au courant pour Mageboom ; cela voudrait dire qu'ils se sont infiltrés dans la CIA.

— Je... je n'allais pas dire exactement cela, dit Elwood, avec gêne. J'allais dire qu'ils savent, exactement comme nous le savons, que votre séparation d'avec Mary est purement légale, que vous êtes toujours uni à Mary par des liens émotionnels. Telle que nous l'avons reconstituée, leur perspective serait celle-

ci : des rapports vont se renouer très bientôt entre vous et Mary. Que l'un de vous deux s'y attende ou non.

— Et quel avantage en retireraient-ils ? demanda Chuck.

— C'est là que leur conception de la situation devient positivement sinistre, dit Elwood. À vrai dire, nous avons déduit tout cela à partir d'informations périphériques, de bribes de renseignements recueillis à droite et à gauche ; nous pouvons nous tromper, mais il en ressort que les Alphanes vont essayer de vous amener à effectuer une tentative de meurtre sur votre femme.

Chuck ne dit rien ; il garda un visage impassible. Le temps passa ; personne ne parlait. Elwood et Roger London le regardaient avec curiosité, se demandant manifestement pourquoi il ne répondait rien.

— Pour être tout à fait franc avec vous, grogna finalement London, nous avons un informateur au sein même de l'équipe de Hentman ; peu importe que vous sachiez qui. Cet informateur nous a dit que l'argument du script que Hentman et ses scénaristes vous ont présenté à votre arrivée en Floride avait quelque chose à voir avec un simulacre de la CIA assassinant une femme. L'épouse d'un homme qui est un agent de la CIA. Est-ce exact ?

Chuck acquiesça lentement de la tête, fixant du regard un point sur le mur.

— Cette intrigue, poursuivit London, est censée vous donner l'idée d'assassiner Mrs Rittersdorf au moyen d'un sim de la CIA. Ce que Hentman et ses petits copains alphanes ignorent, bien sûr, c'est qu'un sim de la CIA se trouve déjà sur Alpha III M2 et que c'est vous qui le contrôlez. Si jamais ils l'apprenaient, ils... ; (Il s'interrompit, puis il dit lentement, à moitié pour lui-même.) Alors ils comprendraient qu'ils n'ont pas besoin d'imaginer un scénario compliqué pour vous donner cette idée. (Il étudia Chuck.) Parce que très certainement vous y avez déjà pensé.

Après une pause, Elwood prit la parole :

— Cela est une hypothèse très intéressante. Cela ne m'était pas venu à l'idée, à vrai dire, mais j'aurais fini par y penser. (S'adressant à Chuck :) Désirez-vous renoncer à être l'opérateur

du simulacre Mageboom ? Pour prouver, sans l'ombre d'un doute, que vous n'aviez pas un tel projet en tête ?

Chuck répondit, choisissant ses mots avec soin :

— Bien sûr que non.

Il était évident que s'il renonçait à cette tâche, il admettrait par là même qu'ils avaient raison, qu'ils avaient découvert quelque chose sur lui et sur ses intentions. Et, par surcroît, il n'avait aucunement l'intention de se dessaisir du contrôle de Mageboom... pour une excellente raison. Il désirait pousser plus avant son projet de meurtre.

— Si quelque chose devait arriver à Mrs Rittersdorf, dit London, eu égard à ce que nous venons de dire, de lourdes présomptions pèseraient sur nous.

— J'en suis conscient, dit Chuck glacial.

— Aussi pendant que vous guiderez ce sim Mageboom, dit London, vous aurez tout intérêt à vous assurer qu'il protège bien Mrs Rittersdorf.

— Voulez-vous mon opinion sincère ?

— Certainement, fit London, et Elwood acquiesça.

— Toute cette histoire est une absurdité, une concoction qui repose sur des informations fragmentaires, fournies par un agent trop imaginatif, et qui manifestement est resté trop longtemps au contact des personnalités TV. *Comment le meurtre de Mary, perpétré par moi, pourrait-il modifier sa décision concernant Alpha III M2 et ses colons psychotiques ?* Si elle meurt, elle sera simplement remplacée et quelqu'un d'autre prendra la décision finale.

— Je pense, dit Elwood, s'adressant à son supérieur, que nous sommes en train de nous occuper non pas d'un meurtre, mais d'une tentative de meurtre. Un meurtre, en tant que menace suspendue au-dessus de la tête du Dr Rittersdorf, pour l'obliger à se soumettre. (Il ajouta, se tournant vers Chuck :) Cela supposant, bien sûr, que la manœuvre de Hentman aurait porté ses fruits. Que vous seriez influencé par le script TV.

— Mais vous semblez penser que je le serai, dit Chuck.

— Je pense, répliqua Elwood, que la coïncidence est très intéressante : vous *opérez* un simulacre de la CIA dans le

voisinage direct de Mary et c'est exactement ce que prévoit le script de Hentman. Quelles sont...

— Il y a une explication plus plausible, dit Chuck. D'une manière ou d'une autre, Hentman a découvert que j'étais l'opérateur du simulacre Mageboom, et il a développé son idée à partir de cette situation. Et vous savez ce que cela signifie.

L'implication était évidente. En dépit de leurs dégénérations, quelqu'un *s'était* introduit au sein de la CIA. Ou bien...

Il y avait une autre possibilité. Lord Running Clam s'était emparé de ces informations en sondant l'esprit de Chuck et il les avait transmises à Bunny Hentman. D'abord le fongus avait exercé un chantage sur lui pour qu'il accepte le travail proposé par Hentman, et, à présent, ils agissaient tous de concert pour le faire marcher à nouveau, pour qu'il exécute leur plan concernant Alpha III M2. Le script de TV n'était pas destiné à lui mettre dans la tête l'idée d'assassiner Mary ; grâce aux pouvoirs du fongus, l'organisation Hentman savait que cette idée s'y trouvait déjà.

Le script TV devait lui faire savoir, indirectement mais clairement, *qu'ils savaient*. Et s'il ne faisait pas ce qu'ils ordonnaient, l'émission serait diffusée dans tout le système solaire. Sept milliards de gens allaient apprendre qu'il projetait de tuer sa femme.

C'était, il était obligé de le reconnaître, une raison radicale pour lui de coopérer avec l'organisation Hentman, de faire ce qu'ils voulaient ; ils le tenaient. D'ores et déjà, grâce à ce qu'ils avaient déjà accompli, ils avaient rendu méfiants de hauts fonctionnaires de la branche de la côte Ouest de la CIA. Et, comme London l'avait dit, s'il arrivait quelque chose à Mary...

Et cependant il était toujours décidé à mettre en œuvre son projet. Ou plutôt à essayer de le mettre en œuvre. Et pas simplement sous la forme d'une menace, comme le souhaitait l'organisation Hentman, destinée à contraindre Mary à décréter une certaine politique à l'égard des colons psychotiques. Il avait l'intention d'aller jusqu'au bout, comme il l'avait prévu dès le départ. Pourquoi, il ne le savait pas ; après tout, il n'était plus obligé de la voir à présent, de vivre avec elle... Pourquoi sa mort lui paraissait-elle aussi vitale ?

Curieusement, Mary aurait dû être la seule personne à pouvoir explorer son esprit, si l'occasion lui en était donnée, et découvrir quelles étaient ses motivations ; c'était son métier.

L'ironie de la chose l'enchanta. Et, en dépit de la proximité des deux agents de la CIA – sans même parler du fongus jaune omniprésent qui écoutait à l'autre bout du couloir –, il se sentit plutôt content de lui. Il affrontait, sciemment et intelligemment, deux factions bien distinctes, toutes deux astucieuses ; la CIA et l'organisation Hentman étaient composées de pros à l'ancienne manière et cependant il sentait, intuitivement, que, en dernier ressort, il obtiendrait ce qu'il voulait *lui*, et non ce qu'ils voulaient, eux.

Le fongus bien sûr devait être en train de sonder ses pensées. Il espéra qu'il allait rapporter celles-ci à Hentman ; il voulait que Hentman sache.

Aussitôt que les deux officiers de la CIA furent partis, le fongus se coula sous la porte fermée à clé de son apt, et se matérialisa au centre du tapis. Il parla sur un ton de reproche, avec des accents d'indignation :

— Mr Rittersdorf, je vous assure : je n'ai eu absolument aucun contact avec Mr Hentman ; je ne l'avais jamais vu avant cette nuit où il est venu ici, afin d'obtenir votre signature pour un contrat.

— Canaille ! dit Chuck, tout en se faisant du café dans la cuisine. (Il était à présent plus de 4 heures ; cependant, grâce aux stimulants illégaux que lord Running Clam lui avait fournis, il ne ressentait aucune fatigue.) Toujours à écouter aux portes ? Vous n'avez donc aucune vie autonome ?

— Je suis d'accord avec vous sur un point : Mr Hentman, en adaptant ce script, *devait* être au courant de vos intentions concernant votre femme... la coïncidence serait simplement trop grande pour être acceptable. Peut-être quelqu'un d'autre est-il télépathe, quelqu'un d'autre que moi.

Chuck le regarda vivement.

— Ce pourrait être un de vos collègues, travaillant à la CIA, poursuivit le fongus. Ou bien cela a pu se produire alors que vous étiez dans le simulacre Mageboom sur Alpha III M2 ; l'un

des colons psychotiques là-bas est peut-être télépathe. Je considère qu'il m'appartient dorénavant de vous aider dans toute la mesure de mes moyens, afin de vous prouver ma bonne foi d'une manière évidente ; je suis extrêmement désireux de m'absoudre à vos yeux. Je vais faire tout mon possible pour trouver ce télépathe qui est allé tout raconter à Hentman, ainsi...

— Est-ce qu'il pourrait s'agir de Joan Trieste ? l'interrompit Chuck brusquement.

— Non, je connais bien son esprit ; il ne possède pas de tels pouvoirs. C'est une Psi, comme vous le savez, mais son talent ne concerne que le temps. (Le fongus réfléchit.) À moins que... Vous savez, Mr Rittersdorf, vos intentions ont pu être connues d'une autre façon. Il pourrait très bien s'agir du pouvoir psi de pré cognition... en supposant qu'un jour, éventuellement, votre projet se réalise. Un pré cog voyant dans le futur pourrait être en possession de ce renseignement dès maintenant. C'est une hypothèse que nous ne devons pas négliger. Au moins cela prouverait que le facteur télépathie n'est pas le seul élément permettant d'expliquer que Hentman connaisse vos intentions vis-à-vis de votre femme.

Il dut reconnaître que la logique du fongus présentait une certaine cohérence.

— En fait, dit le fongus, agité de pulsations dues à son inquiétude, il pourrait s'agir du fonctionnement involontaire d'un talent pré cog... chez quelqu'un qui vous est proche et qui ne sait même pas qu'il possède ce talent. Quelqu'un, par exemple, appartenant à l'organisation Hentman. Peut-être Mr Hentman lui-même.

— Hum, fit Chuck distraitemment, comme il remplissait sa tasse de café chaud.

— Votre futur, dit le fongus, est profondément marqué par la violence spectaculaire de ce meurtre, perpétré sur la femme que vous redoutez et haïssez. Ce spectacle sortant de l'ordinaire peut avoir activé le talent pré cog latent de Mr Hentman et sans savoir d'où elle lui venait, l'idée du script lui a été « inspirée »... Souvent, les talents psi fonctionnent exactement ainsi. Plus j'y réfléchis et plus je suis persuadé que c'est précisément ce qui est

arrivé. En conséquence, je serais porté à dire que les théories de la CIA sont sans valeur aucune ; Hentman et son collègue alphane ne se proposent aucunement de vous confronter avec une prétendue « preuve » de vos intentions... Ils sont simplement en train de faire ce qu'ils disent : concocter un script TV valable.

— Et que faites-vous de l'assertion de la CIA, selon laquelle les Alphanes chercheraient à s'emparer d'Alpha III M2 ? demanda Chuck.

— Il est possible que cela, au moins, soit vrai, concéda le fongus. Ce serait typique des Alphanes de ne pas renoncer, de continuer à espérer... Après tout, la lune se trouve dans leur système. Mais franchement – puis-je m'exprimer en toute liberté ? – la théorie de vos gens de la CIA me fait vraiment l'effet d'être un ramassis de soupçons hasardeux, de faits isolés, reliés entre eux par une série d'hypothèses ad hoc. Une vue plus simple peut être adoptée, plus de bon sens. En tant qu'employé de la CIA, vous devez vous être aperçu que, comme tous les services de renseignement, ladite CIA manque totalement de bon sens.

Chuck haussa les épaules.

— En fait, poursuivit le fongus, si je puis m'exprimer ainsi, votre désir très vif de vous venger de votre femme résulte en partie de vos années passées au contact du personnel de ce service de renseignement.

— Vous devez cependant admettre une chose, dit Chuck. C'est une sacrée malchance pour moi que Hentman et ses scénaristes soient tombés sur cette idée précisément pour leur script TV.

— Une malchance, mais plutôt amusante, si l'on songe au fait que c'est vous-même qui, d'ici peu, allez vous mettre à votre table de travail pour écrire les dialogues de ce script. (Le fongus gloussa.) Peut-être pourrez-vous leur donner une certaine authenticité. Hentman sera enchanté par l'analyse pénétrante que vous ferez – des motivations de Ziggy Trots.

— Comment savez-vous que le personnage s'appelle Ziggy Trots ? (Il fut tout de suite à nouveau méfiant.)

— Je le lis dans votre esprit.

— Alors vous devez lire également dans mon esprit que j'aimerais beaucoup que vous partiez, afin d'être seul. (Il n'avait absolument pas sommeil, cependant ; il avait envie de s'installer à sa table et de commencer à travailler sur le script.)

— Avec plaisir.

Le fongus se coula hors de l'apt et Chuck se retrouva seul. Le seul bruit que l'on entendait était celui du trafic réduit de la rue. Il resta devant la fenêtre tout en buvant sa tasse de café, puis il alla s'installer devant sa machine à écrire et appuya sur le bouton qui fit se mettre en place une feuille de papier vierge.

Ziggy Trots, pensa-t-il avec dégoût. Seigneur ! quel nom ! Quel genre de personne cela suggère-t-il ? Un idiot, comme l'un des Trois Stooges. Quelqu'un d'assez déficient, pensa-t-il avec amertume, pour nourrir le dessein d'assassiner sa femme...

Il commença, avec une prudence toute professionnelle, par travailler sur la première scène. Elle montrerait, bien sûr, Ziggy à la maison, essayant paisiblement de vaquer à une besogne inoffensive. Peut-être Ziggy était-il en train de lire l'homéojournal du soir. Et, semblable à une harpie, sa femme allait surgir, lui donnant un travail à faire. Oui, songea Chuck, je peux donner une certaine vérité à cette scène ; je peux m'inspirer de nombreuses années d'expérience. Il commença à taper.

Il écrivit durant plusieurs heures, émerveillé par l'efficacité des stimulants illégaux d'hexo-amphétamine ; il ne ressentait aucune fatigue... En fait, il travaillait plus vite qu'il ne le faisait d'ordinaire. À 7 h 30, alors que la rue était effleurée par les rayons dorés du soleil matinal, il se leva le dos raide, alla à la cuisine et se prépara un breakfast. Et maintenant, en route pour mon autre job, se dit-il. À 8 h 30, départ pour l'immeuble de la CIA de San Francisco. Et Daniel Mageboom.

Un morceau de pain grillé à la main, il revint devant sa machine à écrire, jetant un rapide coup d'œil sur les pages qu'il avait tapées. Le résultat n'était pas mal du tout... et les dialogues à vrai dire, cela faisait des années qu'il en écrivait. En les envoyant maintenant par la voie aérienne express à New York, elles seraient entre les mains de Hentman dans moins d'une heure.

À 8 h 20, alors qu'il était en train de se raser dans la salle de bains, il entendit sonner le vidphone. Son premier appel depuis qu'il l'avait fait installer.

Il alla jusqu'à l'appareil et appuya sur le bouton.

— Hello ?

Sur l'écran minuscule, le visage d'une jeune fille se forma ; elle avait des traits d'une beauté extraordinaire ; il cligna des yeux.

— Mr Rottersdorf ? Je suis Patricia Weaver ; je viens juste d'apprendre que Bunny Hentman me voulait pour un script que vous êtes en train d'écrire. Je me demandais si je ne pourrais pas en avoir un exemplaire ; je meurs d'envie de le lire. Depuis des années, j'ai prié chaque jour pour avoir la chance de paraître un jour dans le show de Bunny ; je l'admire tellement que j'irais jusqu'en enfer pour lui.

Naturellement il avait une machine à photocopier Thermofax ; il pouvait tirer aisément des doubles de son script.

— Je vais vous envoyer ce que j'ai déjà. Mais ce n'est pas définitif, et Bunny ne l'a pas encore vu ; j'ignore totalement ce qu'il voudra garder. Peut-être rien.

— A la façon dont Bunny a parlé de vous, dit Patricia Weaver, je suis certaine qu'il utilisera tout. Pourriez-vous faire cela ? Je vais vous donner mon adresse. En fait, j'habite tout près de chez vous. Vous êtes dans la Californie du Nord et je suis en bas, à L.A... à Santa Monica. Nous pourrions nous rencontrer ; ça vous dirait ? Et vous pourriez m'écouter lire mon rôle.

Son rôle. Bon Dieu, pensa-t-il, il n'avait pas écrit une ligne de texte la concernant, elle, l'agent secret à la démarche ondulante, aux courbes généreuses et aux seins provocants... il n'avait écrit que des scènes entre Ziggy Trots et sa femme acariâtre.

Il n'y avait qu'une seule solution. Demander la permission de prendre une demi-journée de congé à la CIA, rester ici dans son conapt et écrire davantage.

— Je vais vous dire ce que nous allons faire, dit-il. Je vais vous apporter un exemplaire du script. Donnez-moi jusqu'à ce soir. (Il trouva un stylo et du papier.) Quelle est votre adresse ?

Le simulacre Mageboom pouvait aller au diable ! Il n'avait jamais contemplé une fille aussi ravissante de toute sa vie. D'un seul coup, tout ce qui n'était pas elle paraissait médiocre.

Il nota l'adresse de la fille et raccrocha le vidphone d'une main tremblante, puis il fit un paquet des pages destinées à Bunny Hentman. En allant à San Francisco, il mit l'enveloppe au courrier postal de la fusée express et ce fut réglé. Pendant qu'il vaquerait à ses occupations à la CIA, il pourrait très certainement réfléchir au texte de miss Weaver ; à l'heure du dîner, il serait prêt à le dactylographier et à 8 heures il aurait effectivement les pages de son rôle à lui montrer.

Les choses, décida-t-il, ne vont pas si mal après tout. De toute évidence, ma situation actuelle présente une énorme amélioration par rapport à ma vie de cauchemar avec Mary.

Il arriva devant l'immeuble de la CIA de San Francisco, situé dans Sansome Street, et passa la grande porte familière.

— Rittersdorf, dit une voix, veuillez venir dans mon bureau. (C'était Roger London, le visage sévère et maussade, qui le regardait avec déplaisir.)

Encore un entretien ? se demanda Chuck, tandis qu'il suivait London jusqu'à son bureau.

— Mr Rittersdorf, dit London, aussitôt que la porte fut refermée, la nuit dernière, nous avions installé des micros d'écoute dans votre conapt ; nous savons par conséquent ce que vous avez fait après notre départ.

— Et qu'ai-je fait ?

Sa vie en aurait-elle dépendu, il lui fut impossible de se souvenir de quelque chose qui aurait pu provoquer l'intérêt de la CIA... à moins que, au cours de sa conversation avec le fongus, il n'en ait trop dit. Les pensées du Ganymédien, bien sûr, ne pouvaient être enregistrées par les bandes audio et vidéo. Il se souvint seulement qu'il avait, quant à lui, dit que c'était une sacrée malchance que le script que Hentman voulait voir écrit mette en scène un homme assassinant sa femme au moyen d'un sim de la CIA. Et sûrement cela...

— Vous êtes resté éveillé toute la nuit. À travailler. Ce qui aurait été impossible, à moins que vous ne vous soyez procuré des drogues interdites sur Terre d'une façon générale. Donc

vous avez des contacts non-Ts qui vous approvisionnent en drogues, et, en considération de ce fait... (Il observa attentivement Chuck :) Vous êtes temporairement relevé de vos fonctions. Vous représentez un risque pour notre sécurité.

Abasourdi, Chuck rétorqua :

— Mais pour pouvoir assurer mes deux tâches...

— Il est hors de question qu'un employé assez stupide pour faire usage de drogues stimulantes non-Ts illégales puisse encore accomplir son travail ici, dit London. À partir d'aujourd'hui, le simulacre Mageboom sera dirigé par une équipe composée de Pete Pétri et d'un homme que vous ne connaissez pas, Tom Schneider. (Les traits sévères de London se tordirent en un rictus moqueur.) Vous avez toujours votre autre travail... *n'est-ce pas* ?

— Que voulez-vous dire par *n'est-ce pas* ? (Bien sûr qu'il avait toujours son autre travail avec Hentman ; ils avaient signé un contrat.)

London poursuivit :

— Si les hypothèses de la CIA sont exactes, Hentman n'aura plus besoin de vous dès l'instant où il apprendra que vous n'avez plus accès au simulacre Mageboom. Je serais porté à dire que, dans une douzaine d'heures environ... (London regarda son bracelet-montre.) Que, disons à 9 heures ce soir, vous découvrirez, fort désagréablement, que vous n'avez plus de travail du tout. Alors, je pense que vous vous montrerez un rien plus coopératif avec nous ; vous serez heureux de retrouver votre statut initial, de reprendre votre travail ici, point final. (London ouvrit la porte de son bureau, reconduisant Chuck.) À propos, demanda-t-il, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la source de votre approvisionnement en drogues ?

— Je nie formellement faire usage de drogues illégales, dit Chuck. (Même à ses propres oreilles cela ne parut pas très convaincant ; London le tenait et tous les deux le savaient.)

— Pourquoi ne pas coopérer simplement avec nous ? demanda London. Renoncez à votre travail avec Hentman, donnez-nous le nom de votre pourvoyeur... et vous aurez libre accès au simulacre Mageboom dans le quart d'heure qui suit ; je

m'en occuperai personnellement. Quelle raison avez-vous donc de...

— L'argent, dit Chuck. J'ai besoin de l'argent que me rapportent ces deux emplois. (Et je fais l'objet d'un chantage, se dit-il en lui-même. De la part de lord Running Clam. Mais il ne pouvait pas le révéler, pas à London.)

— Entendu, fit London. Vous pouvez partir. Mettez-vous en rapport avec nous dès que vous verrez que vous aurez la possibilité de laisser tomber votre travail avec Hentman ; peut-être nous contenterons-nous de cette seule condition.

Abasourdi, Chuck se retrouva sur les larges marches conduisant à l'entrée de l'immeuble de la CIA. Cela paraissait incroyable, et pourtant cela s'était bien produit ; il avait perdu le travail qu'il assumait depuis tant d'années, et pour une raison qui n'était qu'un prétexte à ses yeux. À présent, il n'avait plus aucune possibilité d'atteindre Mary. Au diable la perte de son salaire ! L'argent versé par l'organisation Hentman faisait plus que le remplacer. Mais, privé de l'usage du simulacre Mageboom, il ne pouvait plus espérer exécuter son plan — qu'il avait en fait différé trop longtemps — et face à ce vide, à la disparition de cette possibilité, il éprouva un accablant sentiment d'inutilité ; toute sa raison *d'être* était, d'un seul coup, partie en fumée.

Il fit volte-face et recommença à monter d'un pas rapide les marches, se dirigeant vers la porte d'entrée de l'immeuble de la CIA. Un garde en uniforme se matérialisa aussitôt, sorti de nulle part, et lui barra la route.

— Mr Rittersdorf, je suis désolé ; je regrette. Mais j'ai reçu l'ordre, voyez-vous, de ne pas vous laisser entrer.

— Je voudrais voir Mr London à nouveau. Juste une minute.

Se servant de son intercom portatif, le garde appela.

— Entendu, Mr Rittersdorf, vous pouvez aller jusqu'au bureau de M. London. (Il s'écartait le tourniquet s'ouvrit automatiquement devant Chuck.)

Un instant plus tard, il se trouvait en face de London, dans le vaste bureau aux panneaux lambrissés.

— Alors, avez-vous pris une décision ? demanda London.

— Je voudrais préciser un point. Si Hentman ne me met pas à la porte, est-ce que cela ne prouvera pas *de facto* que vos soupçons à son égard étaient injustifiés ? (Il attendit pendant que London fronçait les sourcils... fronçait les sourcils mais ne répondait rien.) Si Hentman ne me met pas à la porte, dit Chuck, je vous attaquerai en justice pour m'avoir suspendu de mes fonctions, j'irai devant la Commission et je leur ferai savoir que...

— Vous avez été suspendu de vos fonctions, dit London d'une voix douce, parce que vous utilisez des drogues illégales. Disons la vérité crûment, nous avons fouillé votre conapt et les avons trouvées. C'est du GB-40 que vous prenez, n'est-ce pas ? Vous pouvez travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, indéfiniment, en prenant du GB-40 ; félicitations. Toutefois, à présent que vous n'avez plus votre emploi ici, le fait d'être capable de travailler jour et nuit ne me semble plus tellement intéressant. Aussi je vous dis bonne chance. (Il s'assit à son bureau et prit un document pour l'étudier ; l'entretien était terminé.)

— Mais vous comprendrez que vous aviez tort, dit Chuck, lorsque Hentman ne me renverra pas. Tout ce que je vous demande, c'est de reconsiderer la situation, une fois ce moment venu. Au revoir.

Il sortit du bureau, claquant la porte derrière lui. Au revoir pour Dieu sait combien de temps, se dit-il en lui-même.

Une nouvelle fois, il se retrouva à l'extérieur du bâtiment, demeurant sur place, hésitant, ballotté par les hordes de gens qui passaient devant lui rapidement. Et maintenant ? se demanda-t-il. Sa vie, pour la seconde fois en un mois, venait d'être bouleversée : d'abord le choc de sa séparation avec Mary, et maintenant cette rupture professionnelle. C'est beaucoup trop, se dit-il, et il se demanda s'il lui restait quelque chose.

Il lui restait le travail avec Hentman. Et uniquement le travail avec Hentman.

Il prit un taxi autonome pour retourner à son conapt et vivement – en fait, désespérément – il s'installa à sa machine à écrire. Maintenant, pensa-t-il, j'écris le texte pour miss Weaver ; il oublia tout le reste, et limita son univers aux dimensions de sa

feuille de papier. Je vais vous écrire un sacrement bon rôle, miss Weaver. Et j'obtiendrai peut-être quelque chose en échange.

Il se mit au travail. Et, à 3 heures de l'après-midi, il avait terminé ; il se leva, tout engourdi, s'étira et se rendit compte de la lassitude de son corps. Mais son esprit était lucide. Ainsi, ils ont placé des micros d'écoute dans mon apt. se dit-il. Avec des bandes audio et vidéo. À voix haute, pour que ce soit enregistré :

— Ces saligauds du bureau... en train de m'espionner. Pathologique. Franchement, c'est un réel soulagement d'être délivré de cette atmosphère de suspicion et...

Il s'arrêta ; à quoi cela servait-il ? Il se dirigea vers la cuisine et se prépara un repas léger.

À 4 heures, vêtu de son plus beau costume – un costume bleu et noir en rouzlon tissé titanien – rasé et parfumé d'une eau de toilette virile comme seuls les labos de chimie moderne pouvaient en produire, il quitta son conapt et partit à la recherche d'un aérotaxi, le manuscrit sous le bras ; il était en route pour Santa Monica et le conapt de Patty Weaver, pour... Dieu seul savait quoi. Mais il avait de grandes espérances.

Si cela ne se réalisait pas que ferait-il alors ?

Une bonne question, et une question à laquelle il espérait ne pas avoir à répondre. Il avait perdu beaucoup trop de choses déjà ; le monde qu'il s'était bâti subissait un insidieux travail de sape, du fait de la perte de sa femme et de celle de son travail habituel, tous les deux en un laps de temps tellement court ; il sentait que son système de perception était quelque peu désorienté. Celui-ci s'attendait à voir Mary le soir et le bureau de la CIA de San Francisco le jour ; à présent il ne retrouvait plus ni l'un ni l'autre. *Quelque chose* devait occuper ce vide. Ses sens le réclamaient ardemment.

Il héla un aérotaxi et lui donna l'adresse de Patty Weaver à Santa Monica ; puis, se laissant aller contre le dossier du siège, il prit son script et commença à relire les pages du texte pour de petites corrections de dernière minute.

Une heure plus tard, légèrement après 5 heures, le taxi commença à descendre vers la terrasse de l'immeuble résidentiel de Patty Weaver, remarquablement beau, grand et à la toute dernière mode. C'est le grand moment, se dit Chuck.

Boire un drink, en tête à tête, avec une starlette de la TV à la poitrine provocante... que pouvait-il demander de plus ?

Le taxi se posa. Un peu tendu, Chuck paya la course.

## 9

Signe de bon augure, Patricia Weaver était chez elle ; elle ouvrit la porte de son conapt et s'écria :

— Oh ! mon Dieu, mais vous êtes l'homme qui a écrit mon script. Comme vous êtes en avance, vous aviez dit au vidphone...

— J'ai terminé plus tôt que je ne le pensais.

Chuck entra dans son apt, jetant un coup d'œil à son ameublement excessivement moderne ; toute la décoration était de style néo-précolombien, basé sur de récentes découvertes archéologiques sur la civilisation inca. Tous les meubles bien sûr avaient été travaillés à la main. Sur les murs étaient accrochés ces nouveaux tableaux animés, constamment en mouvement ; il s'agissait de deux machines bidimensionnelles qui se déplaçaient en bruisant doucement, comme le flux d'un océan lointain. Ou, pensa-t-il plus prosaïquement, comme une autofab subsurface. Il n'était pas très sûr d'aimer ça.

— Vous l'avez apporté, dit miss Weaver avec ravissement.

Elle portait – ce qui paraissait curieux à cette heure de l'après-midi – une robe très habillée, du genre de celles qu'il avait vues dans des revues, mais jamais encore dans la réalité. Il se trouvait très loin à présent de son bureau à la CIA ! La robe était somptueuse et compliquée comme les pétales d'une fleur non-T ; elle avait dû coûter au moins 1000 peaux, décida-t-il. C'était une robe faite pour décrocher un contrat ; son sein droit, ferme et rond, était entièrement dénudé. Attendait-elle la visite de quelqu'un d'autre ? De Bunny Hentman, par exemple ?

— J'allais sortir, expliqua Patty. Pour aller à un cocktail. Mais je vais appeler et me décommander.

Elle alla jusqu'au vidphone, ses talons hauts et pointus résonnant sur le sol en terre battue synthétique, style inca.

— J'espère que vous aimerez le script, dit-il, se promenant dans la pièce et se sentant un peu écrasé. Tout cela le dépassait, la robe élégante et coûteuse, les meubles travaillés à la main... il

se tint face à un tableau et observa ses surfaces qui glissaient et se modifiaient, formant sans cesse des combinaisons nouvelles – et qui ne se répétaient jamais.

Patty le rejoignit.

— J'ai réussi à le toucher avant qu'il quitte les studios de la MGB.

Elle ne spécifia pas qui, et Chuck décida de ne pas le lui demander ; cela l'aurait probablement complexé encore plus.

— Un verre ?

Elle alla jusqu'au buffet, ouvrit un casier précolombien bois et or, qui révéla d'innombrables bouteilles.

— Que diriez-vous d'un Wuzzball ionien ? C'est le *snig* ; vous devriez essayer. Je parie que l'on ne connaît pas ça là-haut en Californie du Nord... vous êtes tellement... (Elle fit un geste vague.) tellement bizarres là-haut. (Elle commença à préparer les cocktails.)

— Puis-je vous aider ? (Il s'approcha d'elle, se sentant grave et protecteur... ou du moins ayant envie de l'être.)

— Non merci. (Patty lui tendit son verre.) Permettez-moi de vous demander une chose, dit-elle, avant même que je regarde le script. Mon rôle est-il important ?

— Hum, fit-il.

Il l'avait fait aussi important que possible, mais le fait était là : son rôle était un rôle mineur. Elle recevait la tête du poisson, mais les filets étaient allés – par nécessité – à Bunny.

— Voulez-vous dire qu'il est réduit ? dit Patty, allant jusqu'au divan. (Les pétales de sa robe se déployèrent autour d'elle.) Montrez-le-moi, s'il vous plaît.

Elle avait à présent un air rusé et entièrement professionnel ; elle était parfaitement calme.

S'asseyant en face d'elle, Chuck lui tendit les pages du script. Celles-ci comprenaient la partie qu'il avait envoyée à Bunny, et la partie la plus récente, son rôle en particulier, que Bunny n'avait pas encore lue. Peut-être était-ce déplacé de montrer le script à Patty avant que Bunny l'ait vu... mais il avait décidé de le faire, que ce soit une erreur ou pas.

— Cette autre femme, dit bientôt Patty (elle n'avait pas mis beaucoup de temps à parcourir les pages), l'épouse, la mégère

que Ziggy décide d'assassiner. Elle a un rôle beaucoup plus important ; elle est présente à toutes les pages et moi je ne suis vraiment que dans cette seule scène. Dans son bureau, où elle entre... au QG de la CIA... (Elle désigna un feuillet.)

Ce que Patty disait était vrai. Il avait fait de son mieux, mais le résultat était là ; et Patty était trop avisée professionnellement pour ne pas s'en rendre compte.

— Je l'ai développé autant que j'ai pu, dit-il honnêtement.

Patty poursuivit :

— C'est à peu de chose près l'un de ces horribles rôles dans lesquels une fille a seulement à se montrer sexy, et où elle n'a pas vraiment un texte à dire. Tout simplement, je n'ai aucune envie d'apparaître, vêtue d'une robe collante au décolleté généreux, et de servir d'élément décoratif. Je suis une actrice ; je veux un texte. (Elle lui rendit le script :) Je vous en prie, dit-elle, M<sup>r</sup> Rittersdorf, pour l'amour du ciel, donnez-moi un rôle plus consistant. Bunny ne l'a pas lu, n'est-ce pas ? Ceci est encore entre vous et moi. Alors, peut-être qu'à nous deux, nous pourrions trouver autre chose. Que penseriez-vous d'une scène au restaurant ? Ziggi rencontre la fille – Sharon – dans ce charmant petit restaurant à la mode, et l'épouse apparaît... Ziggy devait la retrouver ici, en ville, non à la maison, dans leur conapt, et ainsi Sharon, mon rôle, pourrait se trouver dans cette scène également.

— Hum, dit-il.

Il but une gorgée ; c'était un mélange bizarre et sucré, ressemblant beaucoup à de l'hydromel. Il se demanda ce qu'il y avait dedans. En face de lui, Patty avait déjà bu le sien et elle retourna s'en préparer un autre.

Il se leva également, et vint près d'elle ; son épaule délicate le frôla et il put respirer l'étrange parfum de la boisson qu'elle était en train de préparer. L'un des ingrédients, remarqua-t-il, provenait d'une bouteille nettement non-T ; la typographie de l'étiquette semblait alphane.

— Elle vient d'Alpha I, dit Patty. C'est Bunny qui me l'a offerte ; il l'a eue par des Alphs qu'il connaît ; Bunny connaît toutes les sortes de créatures. Vous saviez qu'il a vécu pendant un moment dans le système Alpha ? (Elle leva son verre, lui fit

face, et resta debout à boire son cocktail d'un air méditatif.) Je souhaiterais pouvoir visiter un autre système d'étoiles. Cela doit vous faire vous sentir presque – vous savez – surhumain.

Posant son verre, Chuck mit ses mains sur les épaules douces et rondes de Patty Weaver ; la robe crissa.

— Je peux augmenter votre rôle un tant soit peu.

— Entendu, dit Patty. (Elle s'appuya contre lui, posa sa tête sur son épaule.) Ce rôle compte énormément pour moi, dit-elle. (Ses longs cheveux châtais effleurèrent le visage de Chuck. Lui prenant son verre des mains, il le but, puis le reposa sur le buffet.)

La chose suivante dont il eut conscience, c'est qu'ils se trouvaient dans la chambre à coucher.

Les cocktails, pensa-t-il. Sans doute renforcés au stimulant thalamique illégal GB-40 que m'a donné lord Machin-Chose. La chambre à coucher était presque entièrement plongée dans l'obscurité, mais il pouvait voir Patty Weaver assise sur le rebord du lit, en train de défaire sa robe. La robe finit par glisser et Patty la porta avec soin jusqu'à l'armoire pour la suspendre ; elle revint, faisant des gestes étranges. Il l'observa pendant un moment, puis se rendit compte qu'elle était en train de masser son buste ; il avait été comprimé dans la robe et à présent elle pouvait se détendre, se déplacer sans être gênée. Ses deux seins, il le vit, était d'un volume idéal, bien que, pour une grande part, synthétiques. Tandis qu'elle marchait, ils bougèrent à peine, le gauche, autant que le droit précédemment découvert, était remarquablement ferme.

Comme Patty se laissait tomber souplement sur le lit à côté de lui, le vidphone sonna.

Elle se glissa hors du lit, se leva et chercha sa robe de chambre à tâtons ; elle sortit de la chambre, pieds nus, tout en nouant sa ceinture.

— Je reviens tout de suite, mon chou, dit-elle très paisiblement. Reste là bien gentiment.

Il resta allongé, fixant le plafond, se pénétrant de la douceur – respirant son doux parfum – du lit. Un long, très long moment, parut s'écouler. Il se sentait heureux. Ce genre d'attente présentait un charme apaisant.

Puis, brusquement, il se rendit compte que Patty Weaver se tenait sur le seuil de la chambre à coucher, ses cheveux tombant sur ses épaules en une cascade moirée. Il attendit, mais elle ne s'approcha pas du lit. D'un seul coup, il comprit qu'elle n'allait pas le rejoindre ; elle ne s'approcherait pas davantage. Il se redressa aussitôt ; son humeur détendue et nonchalante se dissipait.

— Qui était-ce ? demanda-t-il.

— Bunny.

— Et alors ?

— Le marché est rompu.

Puis elle entra dans la chambre, mais se dirigea vers l'armoire ; elle décrocha une jupe et une blouse. Ramassant ses sous-vêtements, elle repartit, manifestement pour s'habiller dans une autre pièce.

— Pourquoi est-il rompu ?

Il sauta à bas du lit et commença à s'habiller fiévreusement. Patty avait disparu ; quelque part dans l'apt une porte se referma. Elle ne répondit rien. Évidemment, elle ne l'avait pas entendu.

Comme il s'asseyait sur le lit, entièrement habillé, et lacait ses chaussures, Patty réapparut ; elle aussi était entièrement vêtue. Elle resta là à brosser ses cheveux, le visage inexpressif ; elle le regarda nouer maladroitement ses lacets, sans faire aucun commentaire. C'était, pensa-t-il, comme si elle se trouvait à une année-lumière de là ; la chambre à coucher fut tout imprégnée de sa froideur.

— Dites-moi, répéta-t-il, pourquoi le marché est rompu. Dites-moi exactement ce que Bunny Hentman a dit.

— Oh ! il a dit qu'il n'allait pas utiliser votre script et que si je vous appelais, ou si vous m'appeliez... (Alors, pour la première fois depuis le vidappel, ses yeux se posèrent sur lui, comme si elle le voyait vraiment pour la première fois.) Je n'ai pas dit que vous étiez ici. Mais il a dit que si j'avais l'occasion de vous joindre, je devais vous dire qu'il avait réfléchi à votre idée et qu'elle ne valait rien.

— *Mon* idée ?

— L'ensemble du script. Il a lu les pages que vous lui aviez envoyées par express et il a trouvé qu'elles étaient horriblement mauvaises.

Chuck sentit ses oreilles devenir brûlantes, puis glacées ; la douleur s'étendit à tout son visage, engourdisant ses lèvres et son nez.

— Aussi, poursuivit Patty, il a demandé à Dark et à Jones, ses scénaristes habituels, d'écrire quelque chose d'entièrement différent.

Au bout d'un long moment, Chuck demanda d'une voix rauque :

— Suis-je censé me mettre en rapport avec lui ?

— Il n'a rien dit à ce sujet.

Elle avait fini de brosser ses cheveux ; elle sortit de la chambre à coucher, disparaissant à nouveau. Se levant, il la suivit, la retrouva dans le living-room ; elle était devant le vidphone, en train de former un numéro.

— Qui appelez-vous ? demanda-t-il.

Patty répondit d'une voix lointaine :

— Quelqu'un que je connais. Pour qu'il m'emmène dîner.

D'une voix plaintive, Chuck murmura :

— Laissez-moi vous inviter à dîner. Ça me ferait très plaisir.

La jeune fille ne se soucia même pas de lui répondre ; elle continua à former son numéro.

Allant jusqu'au divan il commença à rassembler les pages de son script, qu'il remit dans l'enveloppe. Dans l'intervalle, Patty avait obtenu sa communication ; il entendit, en arrière-fond, sa voix basse et assourdie.

— A un de ces jours, dit Chuck.

Il mit sa veste, puis se dirigea rapidement vers la porte de l'apt.

Elle ne leva même pas les yeux de l'écran du vidphone.

En proie à une colère qui le suppliciait, il claqua la porte derrière lui et se hâta le long du couloir jusqu'à l'ascenseur. À deux reprises il trébucha et il songea : Seigneur ! Je suis encore sous l'effet de cette boisson. Toute cette histoire est peut-être une hallucination, provoquée par la potentialisation du GB-40

et du... Wuzzfur ganymédien ou je ne sais trop quoi. Son cerveau semblait inerte, froid et insensible ; son esprit était comme gelé et la seule pensée qu'il arriva à formuler fut qu'il devait sortir de l'immeuble, fuir loin de Santa Monica et retourner là-haut en Californie du Nord, regagner son propre conapt.

London avait-il raison ? Il n'aurait pu l'affirmer ; peut-être était-ce simplement ce que la fille lui avait dit : les pages qu'il avait envoyées à Bunny étaient très mauvaises, un point c'est tout. Mais d'un autre côté...

Je dois parler à Bunny, décida-t-il. Tout de suite. En fait, j'aurais dû le rappeler là-bas, de l'apt.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble il trouva une cabine de vidphone ; une fois à l'intérieur, il commença à composer le numéro de l'organisation Hentman. Et puis, tout d'un coup, il reposa l'écouteur sur le combiné. Ai-je vraiment envie de savoir ? se demanda-t-il. Puis-je supporter de connaître la vérité ?

Il sortit de la cabine, resta immobile un instant, puis il franchit la porte d'entrée de l'immeuble et sortit dans la rue. Au moins je dois attendre d'avoir repris mes esprits, pensa-t-il. Jusqu'à ce que l'effet de cette boisson se soit dissipé, cette substance toxique non-T qu'elle m'a donnée.

Les mains dans les poches, il commença à marcher sans but le long du trottoir roulant pour piétons. Et, à chaque minute, il se sentait plus effrayé et désespéré. Tout s'écroulait autour de lui. Et il semblait absolument incapable d'empêcher cet écroulement ; il ne pouvait qu'en être le témoin, impuissant, pris et entraîné par des processus qui le dépassaient.

Une voix féminine, enregistrée, répétait à son oreille :

— Cela fera un quart de peau, monsieur. Veuillez introduire dans la fente des pièces, pas de billets.

Clignant des yeux, il regarda autour de lui et découvrit qu'il était à nouveau dans une cabine vidphonique. Mais qui était-il en train d'appeler ? Bunny Hentman ? Fouillant dans ses poches, il trouva le quart de peau et l'introduisit dans la fente du vidphone. L'image se forma aussitôt.

Ce n'était pas Bunny Hentman qu'il avait demandé. Sur l'écran, en face de lui, il y avait l'image de Joan Trieste.

— Que se passe-t-il ? demanda Joan, intuitive. Vous avez une mine terrible, Chuck. Êtes-vous malade ? D'où appelez-vous ?

— Je suis à Santa Monica, dit-il. (Du moins il supposa qu'il s'y trouvait toujours ; il n'avait aucun souvenir d'avoir fait le voyage de retour jusqu'à S.F. Et il ne paraissait s'être écoulé guère de temps... ou se trompait-il ? Il regarda son bracelet-montre. Deux heures s'étaient écoulées ; il était à présent 8 heures passées.) Je n'arrive pas à le croire, dit-il, mais ce matin, j'ai été relevé de mes fonctions par la CIA, parce que je représentais un risque pour la sécurité, et maintenant...

— Grand Dieu ! fit Joan écoutant attentivement.

— Apparemment j'ai été aussi sacqué par Bunny Hentman, mais je ne peux en être certain. Parce que, franchement, j'ai peur de me mettre en rapport avec lui.

Il y eut un silence. Puis Joan dit calmement :

— Vous devez l'appeler, Chuck. Ou bien je peux le faire pour vous, je lui dirai que je suis votre secrétaire ou quelque chose comme cela... je me débrouillerai, ne vous inquiétez pas. Donnez-moi le numéro de la cabine vidphone d'où vous m'appelez. Et ne vous laissez pas abattre ; je vous connais suffisamment bien à présent pour savoir que vous envisagez de nouveau le suicide, en ce moment même, et si vous essayez de vous suicider à Santa Monica, je ne pourrai pas vous venir en aide ; je n'arriverai pas à temps.

— Merci, dit-il. C'est agréable d'entendre quelqu'un se faire du souci à votre sujet.

— Vous avez eu simplement trop de bouleversements dans votre vie ces derniers temps, dit Joan, à sa façon intelligente et pleine de bon sens. Votre rupture avec votre femme, et à présent...

— Appelez-le, l'interrompit Chuck. Voilà le numéro. (Il tint levé le morceau de papier devant le vidécran et Joan le nota.)

Après avoir raccroché, il resta dans la cabine vidphonique à fumer et à réfléchir. Son cerveau commençait à se désembrumer et il se demanda ce qu'il avait fait entre 6 et 8 heures. Ses jambes semblaient ankylosées et meurtries de fatigue ; peut-être

avait-il marché, au long des rues de Santa Monica, sans but précis, au hasard.

Fouillant dans la poche de sa veste, il en ressortit la boîte contenant les capsules de GB-40 qu'il avait emmenée avec lui ; il réussit à en avaler une, sans eau. Cela allait sans doute dissiper les effets de la fatigue. Mais rien, à part une opération du lobe frontal, ne pourrait lui faire oublier la situation désastreuse dans laquelle il se trouvait.

Le fongus, pensa-t-il. Peut-être pourra-t-il m'aider.

Par l'intermédiaire des Infos du comté de Marin, il obtint le numéro de vidphone de lord Running Clam ; aussitôt il l'appela, mettant les pièces de monnaie dans la fente réceptrice et attendit.

— Allô.

Des mots, sous une forme non pas auditive mais visuelle, l'accueillirent, se matérialisant sur l'écran. Le fongus, ne possédant pas la parole, ne pouvait utiliser le circuit audio.

— C'est Chuck Rittersdorf, dit-il.

D'autres mots :

— Vous avez des ennuis. Je ne peux sonder votre esprit à une telle distance, bien sûr, mais je perçois le changement de timbre de votre voix.

— Avez-vous une quelconque influence sur Hentman ? demanda Chuck.

— Ainsi que je vous en ai fait part précédemment... (Les mots défilèrent sur l'écran, transmis par le système vidéo.) Je ne connaissais même pas cet homme.

— De toute évidence, il m'a mis à la porte. J'aimerais que vous essayiez de lui parler pour qu'il me réengage. (Seigneur, pensa-t-il, je dois avoir *n'importe quel* genre de travail.) C'est vous, ajouta-t-il, qui m'avez amené à signer le contrat qu'il me proposait ; il y a une certaine part de responsabilité qui pourrait vous être imputée.

— Votre travail à la CIA...

— Suspendu. En raison de mon association avec Hentman. (Puis, brutalement :) Hentman connaît un trop grand nombre de non-Terriens.

— Je vois, formèrent les mots. Vos services de sécurité hautement névrotiques. J'aurais dû m'y attendre, j'ai eu tort. Mais *vous*, vous auriez dû vous y attendre, puisque vous travaillez à la CIA depuis plusieurs années.

— Écoutez, dit Chuck, je ne vous ai pas appelé pour engager une controverse afin de savoir qui était à blâmer ; je désire simplement un emploi, n'importe quel emploi. (Je dois l'avoir cette nuit même, se dit-il ; je ne peux pas attendre.)

— Je dois réfléchir. Donnez-moi...

Chuck raccrocha sauvagement.

À nouveau, il resta recroqueillé dans la cabine, fumant et attendant, se demandant ce que Joan allait lui dire quand elle rappellerait. Peut-être, songea-t-il, ne rappellera-t-elle pas. Surtout si les nouvelles sont mauvaises. Quel gâchis ! Dans quelle situation me suis-je fourré, seul, sans aide...

Le téléphone sonna.

Soulevant l'écouteur, il dit :

— Joan ?

Sur l'écran se forma sa petite image.

— J'ai appelé au numéro que vous m'aviez donné, Chuck. J'ai obtenu quelqu'un de son équipe, un certain Mr Feld. La situation était quelque peu confuse. Tout ce que Feld a bien voulu me dire, c'est de regarder l'homéojournal du soir.

— Entendu, dit Chuck, et il se sentit encore plus glacé qu'auparavant. Merci. Je vais acheter un homéo' de L.A. ici ; je vous verrai peut-être un peu plus tard.

Il coupa la communication, sortit rapidement de la cabine et partit à la recherche d'un vendeur d'homéo'.

Il ne lui fallut que quelques instants pour avoir entre les mains un homéo' du soir ; à la lumière de la vitrine d'un magasin il commença à le lire. C'était en première page. Bien sûr il devait en être ainsi ; Hentman était le comique n°1 de la TV.

BUNNY HENTMANN ARRÊTÉ PAR LA CIA, ACCUSÉ D'ÊTRE  
UN AGENT D'UNE PUISSANCE NON TERRIENNE,  
PARVIENT À S'ENFUIR APRÈS UNE BATAILLE AU LASER.

Il dut lire l'article deux fois avant de pouvoir y croire.

Voilà ce qui s'était passé. La CIA avait, grâce à son réseau d'informations, appris au cours de la journée que l'organisation Hentman avait sacqué Chuck Rittersdorf. Ce fait, pour les cerveaux de la CIA, confirmait leur thèse : Hentman s'intéressait à Chuck uniquement à cause de *l'Opération 50 minutes* sur Alpha III M2. En conséquence, Hentman était, comme ils s'en doutaient depuis longtemps, un agent des Alphanes, et la CIA avait agi sur-le-champ, parce que le propre informateur de Hentman, qui s'était introduit au sein de la CIA, allait, s'ils tardaient trop, avertir ce dernier et lui permettre de s'échapper. Tout était très simple et parfaitement horrible ; les mains de Chuck tremblaient comme il gardait l'homéo' levé vers la lumière.

Et Hentman *s'était* enfui. Malgré l'action rapide de la CIA. Peut-être le propre système de renseignement de Hentman avait-il été suffisamment efficace pour qu'il soit averti ; il avait été prévenu de l'arrivée de l'équipe d'intervention volante de la CIA, qui avait essayé de le prendre au piège, comme disait l'article, dans le complexe des studios de TV de New York.

Et, à présent, où se trouvait Bunny Hentman ? Probablement en route vers le système Alph'. *Et où était Chuck Rittersdorf ?* En route vers rien du tout ; devant lui il n'y avait qu'une perspective vide, ressemblant à un marécage, où il était seul, sans travail, sans raison d'exister. Hentman avait appelé Patty Weaver, la starlette de TV, et lui avait dit que le script était refusé, mais il ne s'était pas soucié de...

L'appel vidphonique de Hentman avait eu lieu dans la soirée. Après son arrestation manquée. En conséquence, Patty Weaver savait où se trouvait Hentman. Ou du moins il se pouvait qu'elle le sache. C'était une chance à courir.

Par taxi, il retourna rapidement jusqu'au splendide immeuble de Patty Weaver ; il paya le taxi, se hâta vers l'entrée et appuya sur le bouton de la sonnerie de son apt.

— Qui est là ? (Sa voix était toujours froide, impersonnelle et même plus que cela.)

— C'est Ritteredorf. J'ai laissé une partie de mon script chez vous.

— Je ne vois aucune page, nulle part. (Elle ne paraissait pas très convaincue.)

— Si vous me laissez entrer, je pense que je pourrai mettre la main dessus tout de suite. Cela ne devrait pas prendre plus de deux minutes.

— Entendu. (L'imposante porte émit un déclic et s'ouvrit ; Patty avait commandé son ouverture depuis son apt, là-haut.)

Il prit l'ascenseur. La porte de son apt était ouverte et il entra. Patty le reçut dans le living-room avec une indifférence glacée ; elle se tenait debout, les bras croisés, regardant par la fenêtre, figée comme une pierre, le panorama nocturne de Los Angeles.

— Il n'y a aucune page de votre foutu script ici. J'ignore ce que...

— Cet appel de Bunny, dit Chuck. D'où provenait-il ?

Elle le toisa :

— Je ne me souviens pas.

— Vous avez vu l'homéojournal du soir ?

Après un long silence, elle haussa les épaules.

— C'est possible.

— Bunny vous a appelée après que la CIA eut tenté de l'arrêter. Vous le savez et je le sais.

— Alors.

Elle ne se souciait même pas de le regarder ; de sa vie, il n'avait fait l'objet d'un mépris aussi glacial. Et pourtant, il eut l'impression que, sous la dureté de son attitude, elle était terrifiée. Après tout, elle était très jeune, à peine vingt ans. Il décida de miser là-dessus.

— Miss Weaver, je suis un agent de la CIA. (Il avait toujours son bloc-identité de la CIA ; fouillant dans la poche de sa veste, il le trouva bientôt et le lui montra.) Vous êtes en état d'arrestation.

Ses yeux exprimèrent une intense surprise ; elle laissa échapper une exclamation suffoquée de frayeur. Et il put voir à quel point sa respiration s'était transformée ; le pull-over rouge vif se soulevait et s'abaissait rapidement.

— Vous êtes réellement un agent de la CIA ? demanda-t-elle en un murmure étranglé. Je pensais que vous étiez un scénariste de TV ; c'est ce que Bunny avait dit.

— Nous nous sommes infiltrés dans l'organisation Hentman. Je me suis fait passer pour un scénariste de TV. En route. (Il saisit Patricia Weaver par le bras.)

— Où allons-nous ? (Elle se débattit, terrifiée.)

— Aux bureaux de la CIA de L.A. Où vous serez inculpée.

— Pour *quel motif* ?

— Vous savez où se trouve Bunny Hentman, dit-il.

Il y eut un silence.

— Je ne le sais pas, dit-elle. (Elle chancela.) Je ne le sais vraiment pas. Quand il a appelé, j'ignorais même qu'il avait été arrêté ou je ne sais quoi – il n'en a pas parlé. C'est seulement quand je suis sortie pour dîner, après votre départ, que j'ai vu les gros titres des homéo'. (Elle se dirigea vers la chambre à coucher.) Je vais chercher mon manteau et mon sac. Et j'aimerais mettre un peu de rouge à lèvres. Mais je vous dis la vérité ; je vous le jure.

Il la suivit ; dans la chambre à coucher elle décrocha un manteau de l'armoire, puis ouvrit un tiroir de sa coiffeuse pour prendre son sac.

— Combien de temps vont-ils me garder à votre avis ? demanda-t-elle comme elle fouillait dans son sac.

— Oh, répondit-il, pas plus de... (Il s'interrompit. Parce que Patty tenait un pistolet laser pointé sur lui. Elle l'avait pris dans son sac.)

— Je ne crois pas que vous soyez un agent de la CIA, dit-elle.

— Mais je le suis vraiment, fit Chuck.

— Fichez le camp d'ici. Je ne comprends pas ce que vous essayez de faire, mais Bunny m'a donné ceci et il m'a dit de m'en servir si l'occasion s'en présentait. (Sa main tremblait, mais le pistolet laser restait pointé sur lui.) Je vous en prie, allez-vous-en, dit-elle. Sortez de mon apt... Si vous ne partez pas, je vais vous tuer ; je vous jure que je le ferai... (Elle avait l'air terriblement effrayée.)

Se détournant, il quitta l'apt, suivit le couloir jusqu'à l'ascenseur. Il était encore là et il y entra.

Un instant plus tard, il se retrouvait à nouveau en bas et il se dirigea vers le trottoir plongé dans l'obscurité. Eh bien, c'était terminé. Les choses avaient été loin de se passer comme prévu. D'un autre côté, se dit-il stoïquement, il n'avait rien perdu... à l'exception peut-être de sa dignité. Et elle reviendrait, avec le temps.

Il n'avait plus rien d'autre à faire à présent que de repartir vers la Californie du Nord.

Quinze minutes plus tard, il était sur la route du retour ; il allait regagner son lugubre conapt du comté de Marin. Tout compte fait, son aventure à L.A. avait failli être sanglante.

Lorsqu'il arriva, il trouva les lumières de l'apt allumées et le chauffage branché ; *installée* dans un fauteuil, écoutant une symphonie de Haydn sur modulation de fréquence, il y avait Joan Trieste. Dès qu'elle le vit, elle se leva d'un bond.

— Dieu merci, dit-elle, je me faisais tant de soucis à votre sujet. (Se baissant, elle prit le *Chronicle* de San Francisco.) Vous avez vu les homéo à présent. Cela vous met dans quelle situation, Chuck ? Cela signifie-t-il que la CIA vous recherche également ? En tant qu'employé de Hentman ?

— Je ne sais pas, dit-il, en refermant la porte de l'apt.

Pour autant qu'il le sût, la CIA ne le recherchait pas, mais c'était une chose à considérer ; Joan avait raison. Allant jusqu'à la cuisine, il prépara la bouilloire pour se faire un café. Dans un moment pareil, il aurait bien eu besoin du circuit autonome à préparer le café de la cuisinière qu'il avait offerte à Mary... offerte et laissée à Mary, en même temps que presque tout le reste.

Joan apparut sur le seuil.

— Chuck, je pense que vous devriez vous mettre en rapport avec la CIA ; parler à quelqu'un que vous connaissez là-bas. Votre ancien patron. D'accord ?

Il répondit avec amertume :

— Vous êtes tellement respectueuse des lois. Toujours en règle avec les autorités... (Il ne lui dit pas que, à l'instant critique, alors que tout s'effondrait autour de lui, son premier

mouvement avait été de tâcher de joindre Bunny Hentman, et non la CIA.)

— Je vous en prie, dit Joan. J'en ai parlé avec lord Running Clam, et il est du même avis. J'ai écouté les informations à la radio et ils ont parlé des autres employés de la compagnie Hentman qui allaient être arrêtés...

— Laissez-moi donc tranquille. (Il prit le pot de café instantané ; ses mains tremblaient. Il versa une cuillerée de café dans un gobelet.)

— Si vous ne vous mettez pas en rapport avec eux, déclara Joan, alors je ne peux plus rien faire pour vous. Aussi je pense qu'il vaudrait mieux que je parte.

— Que pourriez-vous faire pour moi de toute façon ? Qu'avez-vous fait pour moi dans le passé ? Je parie que je suis la première personne à votre connaissance qui a perdu deux emplois dans la même journée.

— Alors qu'allez-vous faire ?

— Je pense, dit Chuck, que je vais émigrer sur Alpha.

(Plus particulièrement, songea-t-il, sur Alpha III M2. S'il avait pu retrouver Hentman...)

— La CIA a raison, alors, dit Joan, les yeux étincelants. La machine Hentman est à la solde d'une puissance non terrienne.

— Seigneur, fit Chuck avec dégoût. La guerre est finie depuis des années ! Je suis écœuré par cette espionnite insensée ! J'en ai eu plus que mon compte, jusqu'à la fin de mes jours. Si j'ai envie d'émigrer, laissez-moi émigrer.

— Ce que je devrais faire, dit Joan, sans enthousiasme, c'est vous arrêter. Je suis armée. (Elle lui fit voir alors l'arme, incroyablement petite mais efficace sans aucun doute, qu'elle portait sur elle.) Mais j'en suis incapable. J'ai tant de peine pour vous. Comment avez-vous pu faire un tel gâchis de votre vie ? Et lord Running Clam qui a essayé avec tant d'insistance...

— Blâmez-le, fit Chuck.

— Il voulait seulement vous aider ; il avait pu se rendre compte que vous refusiez de prendre vos responsabilités. (Ses yeux brillèrent.) Pas étonnant que Mary ait demandé le divorce.

Il poussa un gémissement.

— Vous ne voulez pas essayer, tout simplement, dit Joan. Vous avez renoncé ; vous... (Elle s'arrêta de parler. Et le regarda. Il avait entendu lui aussi les pensées du fongus de Ganymède, émises depuis l'autre bout du couloir.)

— Mr Rittersdorf, un gentleman s'avance en ce moment dans le couloir, il se dirige vers votre apt. Il est armé et il a l'intention de vous obliger à l'accompagner. Je ne peux dire qui il est, ni ce qu'il veut, parce qu'il porte un écran de protection tout autour de la boîte crânienne, ce qui le met à l'abri des télépathes ; en conséquence, il peut s'agir d'un militaire, ou d'un membre des services de sécurité ou de la police secrète, ou encore d'une organisation criminelle sans foi ni loi. Dans tous les cas, tenez-vous prêt.

Chuck dit à Joan.

— Donnez-moi ce petit pistolet laser.

— Non.

Elle le sortit de son étui et le pointa vers la porte de l'apt ; son visage était calme. Visiblement elle avait le parfait contrôle d'elle-même.

— Bon Dieu, dit Chuck, vous allez vous faire tuer.

Il le prévoyait aussi sûrement que s'il avait été un précog ; lançant le bras en avant avec une rapidité foudroyante, il attrapa le tube laser et le fit sauter de la main de Joan ! Le tube lui échappa des doigts. Ensemble Joan et lui plongèrent vers le tube... ils se heurtèrent et Joan fut projetée contre le mur de la cuisine. Les doigts de Chuck se refermèrent sur le tube ; il se redressa, le tenant serré...

Quelque chose frappa sa main et il ressentit une brûlure ; il laissa tomber le tube laser qui heurta le sol bruyamment. Au même instant une voix d'homme – qui ne lui était pas familière – résonna à ses oreilles.

— Rittersdorf, je la descends si vous essayez de ramasser ce tube.

L'homme, à présent dans le living-room, referma la porte de l'apt et fit quelques pas en direction de la cuisine, son propre rayon laser braqué dans la direction de Joan. Il était d'âge moyen, portait un pardessus gris bon marché et de curieuses et archaïques bottes ; Chuck eut aussitôt l'impression que l'homme

provenait d'un milieu biologique entièrement différent, peut-être même d'une tout autre planète.

— Je pense qu'il est envoyé par Hentman, dit Joan, comme elle se relevait lentement. Aussi il le ferait probablement. Mais si vous estimez être capable d'attraper le tube avant...

— Non, dit Chuck aussitôt. Nous serions morts tous les deux. (Il fit face à l'homme.) J'ai déjà essayé de joindre Hentman.

— Entendu, dit l'homme, et il désigna la porte. La petite dame peut rester ici ; c'est vous que je veux, M<sup>r</sup> Rittersdorf. Venez et ne traînaillons pas ; nous avons un long voyage à faire.

— Vous pouvez vérifier en appelant Patty Weaver, dit Chuck, en sortant dans le couloir.

Derrière lui l'homme grogna.

— Plus un mot, M<sup>r</sup> Rittersdorf, il y a eu déjà beaucoup trop de bavardages à la gomme...

— Lesquels, par exemple ? (Il s'arrêta, sentant la peur monter en lui.)

— Par exemple, votre entrée dans l'organisation, en tant qu'espion de la CIA. Nous comprenons maintenant pourquoi vous vouliez ce travail de scénariste ; c'était pour obtenir des preuves contre Bun. Et alors, quelles preuves avez-vous obtenues ? Vous avez vu un Alphane ; est-ce un crime ?

— Non, fit Chuck.

— Ils sont en train de l'attaquer à mort pour cela, dit l'homme au pistolet. Nom d'un chien ! ça fait des années qu'ils savent que Bun a vécu dans le système alphane. La guerre est finie. Bien sûr qu'il a des rapports économiques avec Alph' ; qui n'en a pas dans le milieu des affaires ? Mais c'est une grande figure, à l'échelon national ; le public le connaît. Je vais vous dire ce qui a décidé les types de la CIA à lui tomber sur le paletot. C'est à cause de l'idée de Bun, d'un script dans lequel un sim de la CIA tue quelqu'un ; la CIA s'est imaginé qu'il commençait à se servir de son show télévisé pour...

Dans le couloir, devant eux, le fongus ganymédien se matérialisa sous la forme d'une énorme masse jaune, qui leur barrait le passage.

— Laissez-nous passer, dit l'homme au revolver.

— Je regrette, dirent les pensées de lord Running Clam à Chuck, mais je suis un collègue de Mr Rittersdorf, et il est impensable que je vous laisse l'enlever.

Le rayon laser cliqueta ; rouge et mince, il passa devant Chuck et disparut au milieu du fongus. Avec un bruit de crémitement le fongus grésilla et se dessécha, formant une bouillie qui se mit à fumer et à carboniser le tapis du couloir.

— En avant, dit l'homme au pistolet.

— Il est mort, dit Chuck. (Il ne pouvait le croire.)

— Il y en a encore beaucoup d'autres comme lui, dit l'homme. Sur Ganymède. (Son visage charnu ne reflétait aucune émotion, seulement de la vigilance.) Lorsque nous entrerons dans l'ascenseur, appuyez sur le bouton pour monter ; ma fusée se trouve sur le toit, et c'est un terrain d'atterrissement fichtrement petit.

Transi, Chuck entra dans l'ascenseur. L'homme le suivit et un instant plus tard, ils avaient atteint le toit ; ils sortirent dans le froid de la nuit brumeuse.

— Dites-moi votre nom, fit Chuck. Juste votre nom.

— Pourquoi ?

— Comme cela, je pourrai vous retrouver. Pour avoir tué lord Running Clam. (Un jour tôt ou tard, il se retrouverait face à face avec cet homme.)

— C'est avec plaisir que je vais vous dire mon nom, dit l'homme. (Il fit monter Chuck à l'intérieur de l'hélicoréacteur garé sur le toit ; ses feux d'atterrissement brillaient et la turbine ronronnait faiblement.) Alf Cherigan, dit-il, tandis qu'il se mettait aux commandes.

Chuck approuva de la tête.

— Vous aimez mon nom ? Il vous plaît ?

Chuck ne répondit rien et regarda droit devant lui.

— Vous ne voulez plus parler à présent, fit observer Cherigan. Dommage parce que vous et moi allons rester ensemble jusqu'à ce que nous atteignions la lune et Brahe City.

Il tendit la main pour brancher le pilote autonome qui s'occupera de la navigation.

L'hélicoréacteur eut un soubresaut mais ne décolla pas.

— Attendez ici, dit Cherigan, avec un mouvement de son pistolet dans la direction de Chuck. Ne touchez à aucune des commandes. (Ouvrant l'écouille de l'appareil, il sortit la tête, essayant de voir dans les ténèbres ce qui avait empêché le décollage.) Sapristi ! dit-il, le conduit extérieur vers les frotteurs arrière...

Sa phrase s'arrêta là ; il rentra rapidement à l'intérieur de l'hélicoréacteur, puis tira avec son rayon laser.

Sortant des ténèbres du toit, un rayon parallèle au sien lui répondit, fit son chemin à travers l'écouille ouverte et l'atteignit ; Cherigan laissa échapper son arme et tomba lourdement, agité de convulsions, contre la coque de la cabine. Il se tordit et s'affaissa, la bouche ouverte, les yeux vitreux.

Se baissant, Chuck s'empara du rayon laser qu'il avait laissé tomber et chercha à voir qui se trouvait là, dans les ténèbres. C'était Joan qui les avait suivis. Elle avait pris le monte-charge de secours jusqu'à la terrasse et elle était arrivée derrière eux. Il s'extirpa maladroitement de l'hélicoréacteur et lui adressa un salut de reconnaissance. Cherigan avait commis une erreur : il n'avait pas été prévenu que Joan faisait partie de la police, était armée et habituée aux situations imprévues. Chuck lui-même avait quelque difficulté à réaliser qu'elle avait agi aussi vite, d'abord en tirant sur le système de guidage de l'appareil, ensuite sur Alf Cherigan.

— Vous êtes indemne ? demanda Joan. Je ne vous ai pas blessé au moins ?

— Je n'ai pas été touché, fit Chuck.

— Écoutez. (Elle s'approcha de l'écouille de l'hélicoréacteur, regarda la forme affaissée qui était quelques instants auparavant Alf Cherigan.) Je peux le ranimer. Vous vous souvenez ? Voulez-vous que je le fasse, Chuck ?

Il réfléchit un instant ; il se souvint de lord Running Clam. Et à cause de cela, il fit non de la tête.

— C'est vous qui décidez, fit Joan. Je ne le ramènerai pas à la vie. Je n'aime pas ça, mais je comprends.

— Et pour lord...

— Chuck, je ne peux plus rien faire pour lui ; il est trop tard. Plus de cinq minutes se sont écoulées. Je devais choisir : rester

là-bas avec lui ou bien vous suivre et essayer de vous venir en aide.

— Je pense qu'il aurait mieux valu que vous...

— Non, fit Joan avec fermeté. J'ai fait ce qu'il convenait de faire ; vous allez voir pourquoi. Auriez-vous par hasard un verre grossissant ?

Étonné, il dit :

— Non, bien sûr que non.

— Regardez dans la trousse à outils de l'hélico, sous le tableau de bord. Il y a des micro-outils pour réparer les parties miniaturisées des circuits du vaisseau... vous trouverez une loupe là-dedans.

Il ouvrit le casier, fouilla dedans, lui obéissant machinalement. Un instant plus tard, ses mains rencontraient une loupe de bijoutier ; il ressortit de l'hélico et la lui donna.

— Nous allons redescendre, fit Joan. Retourner près de lui.

Bientôt tous les deux se penchèrent au-dessus du tas de cendres qui avait été, il y avait peu de temps encore, leur compatriote, le fongus ganymédien.

— Regardez avec la loupe, lui dit Joan, et cherchez tout autour. Très attentivement, particulièrement sur l'amas carbonisé du tapis.

— Pour quoi faire ?

Joan répondit :

— Ses spores.

— A-t-il vraiment une chance de...

— La sporification est automatique chez eux lorsqu'ils sont attaqués ; j'espère que cela s'est produit instantanément. Elles doivent être microscopiques, brunes et rondes ; vous devez pouvoir les trouver avec la loupe. Ce serait impossible, bien sûr, à l'œil nu. Pendant que vous cherchez, je vais préparer une culture.

Elle disparut dans l'apt de Chuck ; il hésita puis il se mit à quatre pattes pour examiner le tapis du couloir, à la recherche des spores de lord Running Clam.

Lorsque Joan revint, il avait sept minuscules sphères dans la paume de sa main ; sous la loupe elles étaient lisses, brunes et

luisantes ; des spores incontestablement. Et il les avait trouvées près de l'endroit où gisaient les restes carbonisés du fongus.

— Elles ont besoin de terre, dit Joan, tout en le regardant déposer les spores dans le récipient qu'elle avait trouvé dans sa cuisine. Et d'humidité. Et de temps. Il faut en trouver au moins une vingtaine parce que, bien sûr, toutes ne survivront pas.

Finalement, il réussit à récupérer vingt-cinq spores. Elles furent transférées dans le récipient, puis Joan et lui descendirent jusqu'au rez-de-chaussée de l'immeuble et sortirent dans l'arrière-cour. Dans l'obscurité, ils prirent des poignées de terre boueuse et remplirent le récipient de cet humus noir. Joan trouva un arrosoir et elle aspergea l'humus puis elle scella le récipient avec une enveloppe polyfilm.

— Sur Ganymède, expliqua-t-elle, l'atmosphère est chaude et dense ; c'est le mieux que je puisse faire pour reproduire les conditions nécessaires à la survie des spores, mais je pense que ça ira. Lord Running Clam m'a dit un jour que des Ganymédiens avaient réussi leur sporification avec succès, lors de circonstances imprévues, à l'air libre sur Terre. Aussi pouvons-nous espérer.

Elle rentra avec Chuck dans l'immeuble, portant le récipient avec précaution.

— Combien de temps cela va-t-il demander ? s'informa-t-il. Avant que nous sachions.

— Je ne sais pas exactement. Cela peut demander deux jours seulement ou bien – et cela s'est produit dans certains cas – il faudra un mois entier, en fonction de la lune. (Elle expliqua :) Cela peut ressembler à de la superstition, mais la lune joue sur l'activation de ces spores. Aussi vous devrez vous y résigner. Plus la lune croît, et mieux cela vaut ; nous allons regarder dans l'homéojournal du soir la phase actuelle de la lune.

Ils montèrent jusqu'à l'étage de son apt.

— Quelle va être la mémoire du nouveau... (Il hésita.) De la prochaine génération du fongus ? Va-t-il – ou vont-ils – se souvenir de nous et que va-t-il se passer ?

Tout en s'asseyant pour examiner l'homéojournal, Joan répondit :

— Cela dépend entièrement de la rapidité avec laquelle il a réussi à agir ; s'il a libéré les spores de son... (Elle referma l'homéo.) Les spores devraient réagir très rapidement, c'est une question de jours.

— Qu'arriverait-il, demanda Chuck, si je les emmenais loin de la Terre ? Loin de l'influence de la Lune ?

— Elles continueraient à se développer. Mais cela pourrait demander un temps plus grand. Qu'avez-vous en tête ?

— Si l'organisation Hentman a envoyé l'un de ses hommes pour me retrouver, dit Chuck, et que ce quelqu'un a eu un pépin...

— Oh ! oui, bien sûr, reconnut Joan. Ils vont en envoyer un autre. Probablement dans quelques heures, dès qu'ils comprendront que nous avons liquidé le premier. Et il pouvait avoir un signal placé quelque part sur lui, se déclenchant en cas de malheur. Ils ont été informés dès que son cœur s'est arrêté. Je pense que vous avez raison ; vous devriez quitter la Terre aussitôt que possible. Mais comment, Chuck ? Pour vraiment disparaître, il faudrait que vous ayez de l'argent et des appuis, et vous n'en avez pas ; vous n'avez plus aucune source de revenus à présent. Avez-vous mis un peu d'argent de côté ?

— Mary a raflé notre compte commun, dit-il. (Il s'assit, alluma une cigarette.) J'ai une idée, reprit-il, quant à ce que je voudrais essayer de faire. Je préférerais ne rien vous dire. Comprenez-vous cela ? Ou bien est-ce que cela vous semble une attitude névrotique et pusillanime ?

— Vous paraissez simplement inquiet. Et vous avez des raisons de l'être. (Elle se leva.) Je sors dans le couloir ; je sais que vous voulez passer un appel. Pendant ce temps, je vais contacter les services de police de Ross, et leur demander de venir ici pour s'occuper de l'homme de l'hélico (Arrivée à la porte de l'apt, elle s'arrêta un instant.) Chuck, je suis contente d'avoir pu les empêcher de vous emmener. Je l'ai fait, tout simplement. Où devait se rendre l'hélico ?

— Je préfère ne pas vous le dire. Pour votre propre sécurité.

Elle acquiesça de la tête. Et la porte se referma sur elle. À présent il était seul.

Aussitôt, il demanda les bureaux de la CIA à San Francisco. Cela prit un certain temps, mais il put finalement joindre son ancien patron, Jack Elwood. Chez lui, en famille. Elwood répondit au vidphone avec une certaine irritation. Et il ne parut pas très ravi non plus de voir qui l'appelait.

— Je voudrais passer un marché avec vous, dit Chuck.

— Un marché ! Nous sommes persuadés que vous avez averti Hentman, directement ou indirectement, de telle sorte qu'il a réussi à nous échapper. Ce n'est pas comme cela que ça s'est passé ? Nous savons même par l'intermédiaire de qui vous l'avez prévenu : cette starlette de Santa Monica qui est la maîtresse actuelle de Hentman.

Cela était nouveau pour Chuck ; il n'avait pas envisagé cette éventualité au sujet de Patty Weaver. De toute façon, cela n'avait plus aucune importance à présent.

— Le marché, dit Chuck, que j'ai l'intention de passer avec vous – avec la CIA, officiellement – est celui-ci : *je sais où se trouve Hentman.*

— Cela ne me surprend pas tellement. Ce qui me surprend beaucoup plus, c'est que vous soyez disposé à nous le dire. Pour quelle raison, Chuck ? Une dispute au sein de la joyeuse famille Hentman qui vous a mis sur la touche ?

— L'organisation Hentman a déjà envoyé l'un de ses tueurs, dit Chuck. Nous avons réussi à le neutraliser, mais il y en aura un autre, puis un troisième, jusqu'à ce que Hentman finisse par m'avoir. (Il ne se donna pas la peine d'expliquer à Elwood dans quelle situation difficile il se trouvait ; son ancien patron ne l'aurait pas cru et de toute façon ses exigences resteraient les mêmes.) Je vous indiquerai où se cache Hentman en échange d'un vaisseau C-plus de la CIA. Une fusée intersystèmes, l'un de ces petits vaisseaux de chasse, armé. Je sais que vous en avez un certain nombre à votre disposition ; vous pouvez m'en faire donner un et vous obtiendrez en échange un renseignement d'une valeur énorme. (Il ajouta :) Et je vous restituerai l'aéronef... éventuellement. Je désire simplement l'avoir à ma disposition.

— Vous donnez réellement l'impression de chercher à vous enfuir, dit Elwood avec subtilité.

— C'est exactement cela.

— Entendu. (Elwood haussa les épaules.) Je veux bien vous croire ; pourquoi pas ? Et alors ? Dites-moi où se trouve Hentman et je vous obtiendrai l'aéronef dans moins de cinq heures.

En d'autres termes, pensa Chuck, ils vont différer la remise du vaisseau jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de vérifier mon information. S'ils ne trouvent pas Hentman il n'y aura pas de vaisseau et j'aurai attendu en pure perte. Mais il aurait été vain d'espérer que les pros de la CIA agiraient d'une autre manière ; c'était leur façon de voir... la vie pour eux était un grand jeu de cartes.

— Hentman se trouve sur la lune, à Brahe City, dit Chuck, résigné.

— Attendez dans votre apt, répondit aussitôt Elwood. Le vaisseau sera là à 2 heures du matin. Si...

Coupant la communication, Chuck alla reprendre sa cigarette qui se consumait sur le rebord de la table basse. Bon, si l'aéronef n'arrivait pas à l'heure dite, ce serait la fin ; il n'avait pas d'autre plan, pas de solution de rechange. Joan Trieste pourrait le sauver à nouveau, pourrait même le ramener à la vie après qu'un homme de main envoyé par Hentman l'aurait abattu pour de bon... mais s'il restait sur Terre, ils finiraient par le coincer et le descendre ou, au minimum, le capturer ; les systèmes de détection étaient trop perfectionnés, à présent. En leur laissant suffisamment de temps, ils finiraient toujours par repérer celui qu'ils recherchaient, si toutefois le gars en question se trouvait toujours en un point quelconque de la planète. Mais la lune, à la différence de la Terre, avait des régions encore inexplorées ; la détection posait des problèmes là-bas. Et il existait également des lunes et des planètes lointaines où la détection était presque impossible pour qui que ce soit.

L'une de ces régions était le système Alpha. Par exemple. Alpha III et ses lunes respectives, parmi lesquelles il y avait M2 ; tout particulièrement M2. Et avec un aéronef de la CIA plus rapide que la lumière, il pourrait l'atteindre en quelques jours seulement. Comme l'avaient fait Mary et l'expédition dont elle faisait partie.

Ouvrant la porte qui donnait sur le couloir, il dit à Joan :

— O.K., j'ai passé mon unique et minable appel. Les dés sont jetés.

— Vous allez quitter la Terre ? (Ses yeux étaient immenses et sombres.)

— Nous le saurons bientôt. (Il s'assit et se prépara à l'attente.)

Avec délicatesse, Joan posa le récipient qui contenait les spores de lord Running Clam sur le bras du canapé, auprès de Chuck.

— Je vous les confie. Je sais que vous les voulez ; c'est pour vous qu'il a donné sa vie et vous vous sentez responsable. Il vaudrait mieux que je vous indique ce que vous devrez faire lorsque les spores s'activeront.

Il prit du papier et un stylo pour noter ses instructions.

Ce fut en fait plusieurs heures après – les services de police de Ross étaient arrivés et avaient emporté le cadavre qui se trouvait sur le toit, et Joan Trieste était partie – qu'il prit conscience de ce qu'il avait fait. À présent. Bunny Hentman avait raison : il *avait* vendu Hentman à la CIA. Mais il l'avait fait pour sauver sa vie. Ce qui, cependant, ne suffirait pas à le justifier aux yeux de Hentman ; lui aussi essayait de sauver sa vie.

De toute façon, c'était fait. Il continua d'attendre, seul dans son apt, le vaisseau C-plus de la CIA. Un vaisseau qui très vraisemblablement n'arriverait jamais. Que faire alors ? Dans ce cas, décida-t-il, je resterai assis là, et attendrai autre chose, le prochain type envoyé par l'organisation Hentman. Et on pourra me ramasser à la petite cuillère.

Ce fut alors une attente d'une longueur infernale.

# 10

S'inclinant légèrement, Gabriel Baines déclara :

— Nous formons le Conseil *sine qua non*, détenant toute autorité sur ce monde, une forme extrême d'autorité qui ne peut être contestée par quiconque.

Avec une politesse glaciale, il recula un siège pour la psychologue terrienne, le Dr Mary Rittersdorf ; elle l'accepta avec un léger sourire. Il eut l'impression qu'elle était fatiguée. Ce sourire exprimait une sincère gratitude.

Les autres membres du Conseil se présentèrent au Dr Rittersdorf selon leurs formes idiosyncrasiques respectives.

— Howard Straw. Mans.

— J-jacob Simion. (Simion ne peut réprimer son gloussement idiot.) Des Heebs, où votre vaisseau s'est posé.

— Annette Golding. Poly. (Ses yeux étaient vifs et elle se tenait assise bien droite, épantant la psychologue qui avait fait irruption dans leur vie.)

— Ingred Hibbler. Un, deux, trois. Ob-Com.

Le Dr Rittersdorf dit :

— Ce qui serait... (Elle secoua la tête.) Oh ! oui, bien sûr. Obsession-compulsion.

— Omar Diamond. Je vous laisserai deviner à quel clan j'appartiens.

Diamond paraissait très lointain ; il semblait s'être retiré dans son monde à part, au grand dam de Gabriel Baines. Ce n'était absolument pas le moment d'avoir une attitude individualiste, mystique ; ils devaient en cet instant se comporter comme un organisme unique ou ne pas agir du tout.

D'une voix caverneuse et déprimante, le Dep se présenta à son tour.

— Dino Watters.

Il fit des efforts pour en dire plus, puis il renonça ; le pessimisme, le complet désespoir qui pesaient sur lui étaient

trop accablants. Une fois de plus, il resta assis, fixant le sol, se frottant le front en un geste pitoyable qui ressemblait à un tic.

— Vous savez qui je suis, Dr Rittersdorf, dit Baines. (Il agita le document qui était posé devant lui ; ce dernier représentait les efforts réunis des membres du Conseil, leur manifeste.) Nous vous remercions d'être venue ici ! commença-t-il, et il s'éclaircit la gorge ; sa voix était devenue rauque sous l'effet de la tension.

— Je vous remercie de m'avoir permis de venir, dit le Dr Rittersdorf d'un ton cérémonieux, mais — pour lui, Baines — clairement menaçant.

Il poursuivit :

— Vous nous avez demandé la permission de visiter des communautés autres que celle de Gandhitown. Vous avez en particulier sollicité la permission de vous rendre à Da Vinci Heights. Nous avons discuté de cela. Nous avons décidé de vous refuser cette permission.

— Je vois, dit simplement le Dr Rittersdorf.

— Dites-lui pourquoi, s'écria Howard Straw.

Son visage était horrible ; il n'avait pas détourné les yeux un seul instant de la psychologue venue de la Terre : sa détestation à son égard emplissait la salle, polluait l'atmosphère. Gabriel Baines eut l'impression d'être suffoqué par cette haine.

Levant la main, le Dr Rittersdorf dit :

— Attendez. Avant que vous me lisiez votre rapport.

Elle les regarda l'un après l'autre, les examinant chacun à leur tour, d'une manière professionnelle. Howard Straw lui retourna un regard agressif. Jacob Simion enfonça la tête dans ses épaules, souriant avec un air absent, attendant simplement qu'elle ait terminé son examen. Annette Golding gratta nerveusement la cuticule de l'ongle de son pouce, la figure pâle. Le Dep ne remarqua même pas qu'on l'observait ; il ne releva pas une seule fois la tête. Le Skitz, Omar Diamond, répondit au regard soutenu de Mrs Rittersdorf par une majesté tranquille, bien que sous ce masque, se dit Baines, se dissimulât certainement une grande anxiété ; Diamond donnait l'impression qu'il pouvait craquer à tout moment.

En ce qui le concernait lui-même, il trouvait le Dr Mary Rittersdorf physiquement attirante. Et il se demanda – négligemment – si le fait qu'elle soit arrivée sans son mari signifiait quelque chose. Elle était, en fait, sexy. Par quelque incongruité inexplicable, le Dr Rittersdorf était habillée d'une manière très féminine : une jupe et un sweater noirs, et des babouches dorées. Le sweater, observa Baines, était juste un rien trop collant. Mrs Rittersdorf en était-elle consciente ? Il ne pouvait le dire, mais en tout cas il constata que son attention était détournée de ce qu'elle disait par ses seins nettement visibles. Certes, ils étaient menus, mais leur forme était parfaite. Ils lui plurent. Je me demande, songea-t-il, si cette femme – elle était sans doute au début de la trentaine, assurément dans sa plénitude physique – recherche ici autre chose qu'un succès professionnel. Il eut l'intuition que le Dr Rittersdorf était animée par un dessein personnel autant que par le sens du devoir ; et, une nouvelle fois, elle n'en était peut-être pas consciente. Le corps, réfléchit-il, suit son propre chemin, parfois en totale contradiction avec les intentions. Ce matin, en se levant, le Dr Rittersdorf pouvait simplement avoir pensé qu'elle aimerait mettre ce sweater noir, sans pousser plus loin la réflexion. Mais le corps, avec son appareil sexuel, en savait davantage.

Et, en lui, quelque chose d'analogue y répondait. Mais, dans son cas, c'était une réaction consciente. Et, songea-t-il, *ceci pourrait peut-être tourner à l'avantage de notre groupe*. Cette dimension nouvelle pourrait ne pas être un danger pour nous comme elle le serait sûrement pour nos adversaires. En songeant à cela, il se sentit glisser dans une position de défense organisée ; il avait des automatismes au moyen desquels il pouvait non seulement se protéger lui-même, mais aussi protéger ses collègues.

— Dr Rittersdorf, dit-il doucement, avant que nous puissions vous permettre de visiter nos différentes communautés, une délégation représentant nos clans devra avoir inspecté votre aéronef afin de voir quelles armes – si armes il y a – vous avez apportées avec vous. Toute autre demande ne pourrait faire l'objet d'une considération même superficielle.

— Nous ne sommes pas armés, dit le Dr Rittersdorf.

— Néanmoins, fit Gabriel Baines, je propose que vous me permettiez — à moi et peut-être à l'une des autres personnes présentes ici — de vous accompagner jusqu'à votre base. J'ai une proclamation ici... (Il agita le manifeste :)... qui exige que votre aéronef évacue Gandhitown d'ici quarante-huit heures terriennes. Si vous ne vous exécutez pas... (Il lança un coup d'œil vers Straw, qui approuva de la tête.) nous prendrons l'initiative d'opérations militaires contre vous, et nous fondant sur le fait que vous êtes des envahisseurs hostiles, non invités.

D'une voix basse et modulée, le Dr Rittersdorf répondit :

— Je comprends votre façon de voir les choses. Vous avez vécu ici, totalement isolés, pendant une longue période. Mais... (Elle s'adressait à lui, directement ; ses yeux, beaux et intelligents, le fixaient intentionnellement.) J'ai peur d'être obligée d'attirer votre attention sur un fait que vous allez sans aucun doute trouver déplaisant. *Vous êtes, individuellement et collectivement, des malades mentaux.*

Il y eut un silence prolongé et tendu.

— Enfer, dit Straw sans s'adresser à quiconque en particulier, nous avons fait sauter cet endroit en mille morceaux il y a des années. Ce soi-disant « hôpital ». Qui était en réalité un camp de concentration. (Ses lèvres se tordirent.) Destiné à faire travailler des esclaves.

— Je suis au regret d'avoir à vous le dire, répliqua le Dr Rittersdorf, mais vous faites erreur ; il s'agissait d'un hôpital dont la conception était légitime, et vous devrez inclure ce fait, en tant qu'élément déterminant, dans tous les projets que vous pourrez formuler à notre égard. Je ne vous mens pas, j'exprime la vérité, franchement et simplement.

— *Quid est veritas ?* murmura Baines.

— Pardon ? fit le Dr Rittersdorf.

Baines reprit :

— Quelle est la vérité ? Il ne vous est pas venu à l'esprit, docteur, que durant la dernière décennie, nous aurions pu surmonter nos problèmes initiaux d'adaptation de groupe ici et devenir... (Il fit un geste.) adaptés ? Ou tout autre terme à votre préférence... en tout cas, capables d'avoir des relations interpersonnelles adéquates, dont vous pouvez être le témoin ici

même dans cette salle. De toute évidence, si nous pouvons travailler ensemble, *nous ne sommes pas malades*. Vous ne pouvez appliquer aucun autre test, à l'exception de celui du bon fonctionnement de groupe. (Il se renversa contre le dossier de son siège, enchanté de sa sortie.)

Le Dr Rittersdorf répondit en pesant ses mots :

— Vous êtes, c'est entendu, unis contre un ennemi commun... contre nous. Mais... je serais prête à parier que, avant que nous arrivions – et il en sera de même après notre départ – votre groupe était – et sera – fragmenté, constitué d'individus isolés, méfiants et s'effrayant mutuellement, incapables de collaborer.

Elle sourit d'une façon désarmante, mais c'était un sourire beaucoup trop calculé pour qu'il l'accepte ; il ne soulignait que trop bien son très habile exposé.

Parce que, bien sûr, elle avait raison ; elle avait mis le doigt dessus. Ils ne pouvaient pas vivre ensemble au sein d'un même organisme fonctionnant normalement. Mais... elle avait également tort.

C'était là son erreur. Elle supposait, probablement en adoptant une attitude de protection auto justificative, que le Conseil était né de la peur et de l'hostilité. Mais en fait, c'était la Terre qui faisait montre d'une attitude menaçante ; l'atterrissement de leur vaisseau était de facto un acte hostile... *S'il ne l'avait pas été, une tentative aurait été faite pour demander la permission de se poser*. Les Terriens eux-mêmes avaient témoigné d'une défiance initiale ; eux seuls étaient responsables de la situation présente de suspicion mutuelle. S'ils l'avaient vraiment désiré, ils auraient facilement pu l'éviter.

— Dr Rittersdorf, dit-il d'un ton brusque, les marchands alphanes nous contactent lorsqu'ils désirent avoir la permission d'atterrir. Nous remarquons que vous ne l'avez pas fait. Et nous n'avons aucun différend dans nos relations commerciales avec eux ; nous pratiquons des échanges réguliers et constants.

Manifestement, le coup porta. La femme hésita, ne trouva rien à répondre. Pendant qu'elle réfléchissait, chacun dans la pièce s'agita, avec amusement ou mépris, ou comme dans le cas d'Howard Straw, avec une animosité implacable.

— Nous avons supposé, dit enfin le Dr Rittersdorf, que si nous demandions, dans les règles, la permission de nous poser, vous nous la refuseriez.

En souriant, parfaitement calme, Baines dit :

— Mais vous n'avez pas essayé. Vous avez « supposé ». Et maintenant, bien sûr, vous ne pourrez jamais savoir, parce que...

— Nous auriez-vous donné la permission de nous poser ? (Sa voix le cingla, péremptoire, pénétrante et faisant voler en éclats sa phrase interrompue... Il cligna des yeux et s'arrêta de parler.) Non, vous ne nous l'auriez pas donnée, poursuivit-elle. Et vous le savez parfaitement, tous. Je vous en prie, essayez d'être réalistes.

— Si vous nous montrez à Da Vinci Heights, dit Howard Straw, nous vous tuerons. En fait, si vous ne partez pas, nous vous tuerons, de toute façon. Et le prochain vaisseau qui essaiera d'atterrir ne touchera jamais le sol. Ce monde nous appartient et nous avons l'intention de le conserver aussi longtemps que nous survivrons. Mr Baines peut exposer en détail les conditions de la détention initiale que vous nous avez fait subir ; tout est dit clairement dans le manifeste que lui et moi – avec l'aide des autres personnes présentes dans cette salle – avons rédigé. Lisez le manifeste, Mr Baines.

— Il y a vingt-cinq ans, commença Gabriel Baines, une colonie fut établie sur cette planète...

Le Dr Rittersdorf soupira.

— Notre connaissance des formes diverses de vos maladies mentales,...

— *Perverses ?* éclata Howard Straw. Vous avez dit *perverſes* ? (Son visage était tordu par une fureur horrible.)

— J'ai dit *diverses*, répondit patiemment le Dr Rittersdorf. Nous savions par avance que le centre de votre activité belliqueuse se trouverait dans la colonie Mans... en d'autres termes, la colonie des maniaques. Dans quatre heures, nous lèverons le camp et quitterons la colonie des hébéphrènes de Gandhitown ; nous irons nous poser à Da Vinci Heights et si vous engagez le combat contre nous, nous ferons intervenir les

forces militaires de la flotte terrienne. (Elle ajouta :) Qui se trouve approximativement à quatre heures d'ici.

À nouveau, il y eut un silence prolongé et tendu dans la salle.

Annette Golding prit la parole à la fin, mais d'une façon à peine audible.

— Lisez notre manifeste de toute façon, Gabriel.

Il reprit son texte. Mais sa voix tremblait.

Annette Golding se mit à pleurer, pitoyablement, interrompant sa lecture.

— Vous vous rendez compte de ce qui nous attend ; ils vont nous renvoyer dans un hôpital, et nous serons des patients à nouveau. C'est la fin.

Mal à l'aise, le Dr Rittersdorf dit :

— Nous allons vous faire bénéficier d'une *thérapie*. Cela vous amènera à vous sentir plus... eh bien, détendus les uns par rapport aux autres. Vous vous sentirez davantage vous-mêmes. La vie va prendre une signification plus agréable, et naturelle ; telle qu'elle vous apparaît en ce moment, vous êtes tous en proie à de telles tensions et à de telles peurs...

— Oui, murmura Jacob Simion. La peur que la Terre fasse irruption ici et nous rassemble comme un troupeau d'animaux, une nouvelle fois.

Quatre heures, songea Gabriel Baines. Cela ne fait pas beaucoup. Il reprit d'une voix tremblante la lecture du manifeste.

Cela lui parut vide de sens. Parce que, tout simplement, il n'y a rien, pensa-t-il, qui puisse nous sauver.

Après la fin de la conférence – et le départ du Dr Rittersdorf, Gabriel exposa son plan à ses collègues.

— Vous allez faire quoi ? demanda Howard Straw avec une dérision méprisante, son visage devenant comme une parodie de lui-même. Vous dites que vous allez la séduire ? Mon Dieu, peut-être a-t-elle raison après tout ; peut-être devrions-nous nous trouver dans un hôpital neuro-psychiatrique ! (Il se rassit, blême. Son dégoût était trop grand ; il l'empêchait d'exprimer davantage ses sentiments injurieux... il laissait cela aux autres.)

— Vous devez penser pas mal à vous-même, dit Annette Golding.

— Ce qu'il me faut, dit Gabriel, c'est quelqu'un qui soit suffisamment télépathe pour me dire si j'ai raison. (Il se tourna vers Jacob Simion.) Est-ce que ce saint neeb, cet Ignatz Ledebur, possède, ne serait-ce qu'un tout petit don de télépathie ? C'est un genre d'homme à tout faire, doué de pouvoirs psi.

— Pas que je sache, dit Simion. Mais vous pouvez essayer ; vous devriez aller voir tout simplement Sarah Apostoles. (Il cligna de l'œil vers Gabriel, agitant la tête gaiement.)

— Je vais appeler Gandhitown, fit Gabriel Baines, en prenant le téléphone.

— Les lignes téléphoniques de Gandhitown ne fonctionnent plus à nouveau. Depuis six jours maintenant. Vous allez être obligé de vous rendre là-bas.

— Vous auriez été obligé de vous rendre là-bas de toute façon, dit Dino Watters, sortant enfin de l'assoupiissement provoqué par sa dépression perpétuelle. (Il était le seul à paraître quelque peu intéressé par le projet de Baines.) Après tout, c'est là qu'il se trouve, à Gandhitown, là où vont toutes choses, là où n'importe qui a des enfants avec n'importe qui. En cet instant elle peut se trouver dans l'esprit de la chose.

Avec un grognement d'approbation, Howard Straw dit :

— C'est une chance pour vous, Gabe, qu'elle se trouve au milieu des Heebs ; elle devrait être plus réceptive à vos avances pour cette raison.

— Si c'est la seule façon dont nous pouvons nous comporter, dit miss Hibbler avec raideur, je pense que nous méritons de périr ; je le pense vraiment.

— L'univers, fit remarquer Omar Diamond, possède une infinité de moyens par lesquels il s'accomplit. Même cette façon d'agir ne doit pas être méprisée exagérément.

Sans rien ajouter d'autre, sans même dire au revoir à Annette, Gabriel Baines quitta rapidement la salle du Conseil, descendit les larges marches de pierre et sortit de l'immeuble, se dirigeant vers l'aire de stationnement. Là il monta à bord de sa voiture à turbine et, bientôt, à la vitesse pitoyable de 110

km/heure, il fit route vers Gandhitown. Il serait arrivé avant le délai fixé de quatre heures, calcula-t-il, en supposant que rien ne le retarde sur la route. Le Dr Rittersdorf était repartie pour Gandhitown en chaloupe spatiale, propulsée par fusée ; elle était déjà arrivée là-bas. Il pesta contre le mode de transport archaïque dont il devait user, mais les choses étaient ainsi ; ceci était leur monde et la réalité pour laquelle ils se battaient. S'ils redevenaient un satellite de la civilisation terrienne, ils recouvreraient des moyens de transport modernes... mais cela ne remplacerait en aucune manière ce qu'ils refusaient de perdre. Mieux valait se déplacer à 110 kilomètres à l'heure et être libre. Ah, pensa-t-il, voilà un bon slogan.

Et pourtant, c'était agaçant. En regard du caractère vital de sa mission... couverte ou non par le Conseil.

Quatre heures et vingt minutes plus tard, physiquement épuisé par son voyage, mais alerte mentalement, exalté même, il atteignit les faubourgs jonchés d'ordures de Gandhitown ; il sentit l'odeur de la colonie, les relents douceâtres de la pourriture qui se mêlaient aux âcres fumées d'innombrables petits feux.

Durant le voyage, il avait eu une nouvelle idée, qu'il avait développée. Aussi au dernier moment, il se dirigea – non pas vers la cabane de Sarah Apostoles – mais vers celle du saint heeb, Ignatz Ledebur.

Il trouva Ledebur en train d'essayer vainement de réparer une vieille dynamo rouillée, dans sa cour, entouré de ses enfants et ses chats.

— J'ai vu votre projet, dit Ledebur, levant une main pour empêcher Gabriel Baines de l'interrompre. Il s'est inscrit en lettres de sang sur l'horizon, il y a juste un petit moment de cela.

— Alors vous savez spécifiquement ce que je désire de vous.

— Oui, dit Ledebur en secouant la tête. Et dans le passé, je l'ai utilisé avec succès, avec une quantité de femmes. (Il posa le marteau qu'il tenait à la main et se dirigea d'un pas nonchalant vers la cabane ; les chats, mais pas les enfants, le suivirent. Gabriel Baines fit de même.) Cependant, c'est une toute petite idée que vous avez eue, dit Ledebur d'un ton réprobateur, puis il gloussa.

— Pouvez-vous déchiffrer le futur ? Pouvez-vous me dire si je réussirai ?

— Je ne suis pas un médium. D'autres pourraient faire une prédiction, mais moi, je reste silencieux. Attendez une minute.

À l'intérieur de la principale et unique pièce de la cabane, il s'arrêta, pendant que les chats trottaient, bondissaient et miaulaient de tous côtés. Puis il tendit le bras au-dessus de l'évier, descendit d'une étagère un bocal d'une capacité de quatre litres, contenant une substance sombre ; il dévissa le couvercle du bocal, renifla, puis secoua la tête, revissa le couvercle et le remit à sa place. Il s'éloigna, hésita, puis finalement ouvrit le réfrigérateur, chercha à l'intérieur et en sortit un carton en plastique qu'il examina en fronçant les sourcils.

Sa concubine du moment – Gabriel Baines ne connaissait pas son nom – sortit de la chambre à coucher, lança un regard stupide aux deux hommes, puis s'avança au milieu de la pièce. Elle portait une robe qui ressemblait à un sac, des chaussures de tennis ; ses cheveux formaient une masse sale, non peignée, tordue sur le dessus de la tête. Gabriel Baines détourna les yeux avec un profond dégoût.

— Dis-moi, fit Ledebur à la femme, où est ce bocal de tu-sais-quoi ? Ce mélange que nous prenons avant de... (Il fit un geste.)

— Dans la salle de bains. (La femme passa lentement devant eux et sortit.)

Ledebur disparut dans la salle de bains et Gabriel Baines put l'entendre déplacer des objets, des verres et des bouteilles ; il réapparut enfin, tenant un gobelet rempli d'un liquide qui clapotait.

— C'est ce truc, dit Ledebur, avec un sourire qui révéla qu'il lui manquait deux dents. Mais vous devrez la persuader de le boire. Comment allez-vous vous y prendre ?

Pour le moment, Gabriel Baines n'en savait absolument rien.

— Nous verrons bien, dit-il, et il tendit la main vers l'aphrodisiaque.

Après avoir quitté Ledebur, il se rendit à l'unique centre commercial de Gandhitown, se gara devant la structure en bois,

en forme de dôme, avec sa peinture écaillée, ses piles de boîtes de conserve et ses monceaux de cartons jetés au rebut, qui jonchaient l'entrée et l'aire de stationnement. Là les commerçants alphanes se débarrassaient d'énormes quantités d'articles de second choix.

À l'intérieur, il acheta une bouteille de brandy alph' ; une fois remonté dans son auto, il l'ouvrit, vida une partie de son contenu et versa à la place l'aphrodisiaque de couleur foncée que le saint heeb lui avait donné. Les deux liquides réussirent plus ou moins à se mélanger ; satisfait, il revissa la capsule de la bouteille, mit le contact et repartit.

Ce n'était pas le moment, se dit-il, de compter sur ses talents naturels ; comme le Conseil l'avait fait remarquer, il n'excellait pas particulièrement dans ce domaine.

Un garde terrien armé, portant un uniforme gris-vert familier depuis la dernière guerre, le fit s'arrêter à une centaine de mètres de l'aéronef, et, dépassant de l'entrée d'une porte voisine, Baines aperçut la gueule d'une arme lourde dirigée vers lui.

— Vos papiers d'identité, s'il vous plaît, dit le garde, l'examinant avec circonspection.

Gabriel Baines répondit :

— Avertissez le Dr Rittersdorf qu'un plénipotentiaire envoyé par le Conseil suprême est là pour faire une dernière offre qui évitera peut-être une effusion de sang.

Il resta assis, tendu et raide, dans sa voiture, regardant droit devant lui.

Les ordres furent donnés par intercom.

— Vous pouvez passer, monsieur.

Un autre Terrien, également en uniforme, bardé d'armes et de décorations, le conduisit au bas de la rampe qui montait jusqu'au sas ouvert du vaisseau. Ils la gravirent et bientôt il avança dans un couloir à la recherche de la cabine 32-H. Les parois rapprochées du couloir le rendaient mal à l'aise et il ressentit l'envie de ressortir à l'air libre, là où il pourrait respirer. Mais... trop tard à présent. Il trouva la porte qu'il cherchait, hésita, puis frappa. Sous son bras la bouteille glouglouta légèrement.

La porte s'ouvrit et devant lui apparut le Dr Rittersdorf. Elle portait toujours son sweater un peu trop collant, sa jupe noire et ses babouches dorées. Elle le regarda, hésitante.

— Voyons, vous êtes Mr...

— Baines.

— Ah ! Le Pare. (À moitié pour elle-même, elle ajouta :) Paranoïa à tendance schizophrénique. Oh, je vous demande pardon. (Elle rougit.) Je ne voulais pas vous offenser.

— Je suis venu ici, dit Gabriel Baines, pour porter un toast. Voulez-vous vous joindre à moi ? (Il passa devant elle, s'avançant au milieu de sa cabine aux dimensions réduites.)

— Un toast ? En quel honneur ?

Il haussa les épaules :

— Cela me semble évident. (Il laissa passer dans sa voix juste la nuance d'irritation qui convenait.)

— Vous renoncez à vous battre ? (Le ton de sa voix était tranchant et pénétrant ; refermant la porte, elle fit un pas vers lui.)

— Deux verres, dit-il d'une voix délibérément résignée, sourde. O.K., docteur ? (Il sortit la bouteille de brandy alphane de son sac en papier, et il commença à dévisser la capsule.)

— Je pense que vous venez de prendre incontestablement la décision la plus sage, dit le Dr Rittersdorf. (Elle était en vérité très jolie, tandis qu'elle se hâtait de trouver des verres ; ses yeux brillaient.) C'est un bon signe, Mr Baines. Réellement.

D'un air sombre, personnifiant toujours la défaite, Gabriel Baines remplit les deux verres.

— Nous pouvons donc nous poser à Da Vinci Heights ? demanda le Dr Rittersdorf, comme elle levait son verre et buvait une gorgée.

— Oh bien sûr, convint-il distraitemment. (Il but également une gorgée. Cela avait un goût horrible.)

— Je vais en informer le membre chargé de la sécurité de notre mission, dit-elle. Mr Mageboom. Ainsi aucun accident... (Elle se tut soudain.)

— Quelque chose ne va pas ?

— Je viens d'avoir le très étrange... (Le Dr Rittersdorf fronça les sourcils.) Une sorte de spasme. Au plus profond de moi-

même. Si je ne me connaissais pas aussi bien... (*Elle parut embarrassée.*) Aucune importance. Mr... Baines ? (Rapidement, elle but son verre.) Je me sens tellement tendue d'un seul coup. Je suppose que j'étais très soucieuse ; nous ne désirions aucunement voir... (Sa voix s'éteignit. Allant jusqu'à l'angle de la cabine, elle s'assit sur une chaise.) Vous avez mis quelque chose dans cette boisson.

Se levant, elle laissa tomber son verre ; elle traversa la cabine rapidement, se dirigeant vers un bouton rouge qui se trouvait sur la paroi opposée.

Comme elle passait devant lui, il la saisit par la taille. Le plénipotentiaire du Conseil interclans d'Alpha III M2 avait réussi son coup. Pour le meilleur ou pour le pire, son plan était en train de se réaliser.

Le Dr Rittersdorf lui mordit l'oreille. Lui arrachant presque le lobe.

— Que faites-vous ?

Il ajouta :

— La décoction de Ledebur agit vraiment bien... Mais je pense qu'il y a une limite à tout. (Après une pause, il dit d'une voix étranglée :) Du moins, il devrait y en avoir une !

Un coup fut frappé à la porte.

Se redressant légèrement le Dr Rittersdorf lança :

— Allez-vous-en !

— C'est Mageboom, déclara dans le couloir une voix masculine.

S'arrachant à Baines, le Dr Rittersdorf courut jusqu'à la porte et la ferma à clef. Dans le même mouvement, elle pivota rapidement et, avec une expression féroce, plongea – il eut du moins cette impression – droit sur lui. Il ferma les yeux et attendit le choc.

Mais tout cela allait-il leur faire obtenir ce qu'ils désiraient ? Politiquement.

La maintenant à terre, l'immobilisant près du tas de vêtements qu'elle avait arrachés à la hâte, Baines grogna :

— Écoutez, Dr Rittersdorf... Mary !

Et cette fois elle le mordit à la bouche ; ses dents heurtèrent les siennes avec une violence qui l'étourdit ; il frémit et fut

parcouru par une onde de douleur, fermant les yeux involontairement. Ce qui fut sa principale erreur. Parce que, tout soudain, il fut renversé ; et l'instant d'après il se retrouva, ne sachant trop comment, sur le plancher, cloué sur place... Les genoux pointus de Mary s'enfonçaient dans ses reins. Elle le saisit par les cheveux, et le tira violemment vers elle, comme si elle voulait lui arracher la tête des épaules. Et en même temps...

Il réussit à murmurer :

— Au secours !

La personne de l'autre côté de la porte, cependant, était, selon toute évidence, déjà repartie ; il n'y eut pas de réponse.

Baines réussit à repérer le bouton rouge sur la paroi que Mary Rittersdorf avait failli presser... mais à présent, aucun doute n'était permis, elle n'allait pas y appuyer le doigt avant un million d'années et encore... il commença à se traîner dans sa direction, insensiblement.

Il n'arriva jamais au bouton.

Et ce qui me tue encore plus, songea-t-il un peu plus tard avec désespoir, c'est que, par surcroît, cela ne mène nulle part le Conseil, politiquement.

— Dr Rittersdorf, grinça-t-il, haletant, cherchant à reprendre son souffle, soyez raisonnable. Pour l'amour du ciel, parlons un peu, je vous en prie !

Cette fois, elle lui mordit le bout du nez ; il sentit ses dents pointues. Elle éclata de rire ; ce fut un long rire, qui le glaça. Il songea :

Je crois que c'est ce qui va m'achever finalement, après ce qui lui parut être une éternité durant laquelle aucun d'eux ne réussit à parler, ces morsures. Je vais être mordu jusqu'à en mourir et je ne peux absolument rien faire. Il avait l'impression d'avoir réveillé et déchaîné la libido de l'univers ; c'était une force purement élémentaire mais prodigieuse qui l'avait cloué sur le tapis, là, sans aucune possibilité de s'échapper. Si seulement quelqu'un avait l'idée d'enfoncer la porte, l'un des gardes armés par exemple...

— Est-ce que tu sais, chuchota Mary Rittersdorf toute moite contre sa joue, que tu es le plus bel homme du monde ?

Après quoi, elle s'assit sur ses hanches, choisissant une meilleure position... Il vit que c'était le moment ou jamais et roula sur le côté ; avançant à quatre pattes, il se tendit désespérément, luttant avec frénésie pour appuyer sur le bouton, pour appeler quelqu'un, n'importe qui... Qu'il fût terrien ou non.

Avec un cri sauvage, elle le saisit par la cheville, le tirant et le faisant tomber violemment à terre ; sa tête heurta une armoire métallique et il poussa un gémississement comme les ténèbres de la défaite et de l'anéantissement qui le submergeaient – des ténèbres contre lesquelles il ne pouvait rien, n'en ayant jamais rencontré de semblables dans sa vie antérieure.

Riant brusquement aux éclats, Mary Rittersdorf le retourna et une fois de plus pesa sur lui ; ses genoux l'écrasèrent et ses seins pendirent au-dessus de son visage, tandis qu'elle serrait ses poignets, tel un étau, et le maintenait au sol. Cela n'avait visiblement aucune importance pour elle qu'il soit conscient ou non pensa-t-il. Les ténèbres devenaient totales. Une dernière pensée pénétra son esprit, une détermination finale : d'une façon ou d'une autre, par un moyen ou un autre, il revaudrait ça au saint heeb Ignatz Ledebur. Même si c'était la dernière chose qu'il devait accomplir ici-bas.

— Oh, tu es tellement adorable ! (La voix de Mary Rittersdorf retentit à son oreille, l'assourdisant totalement.) Je pourrais te manger tout entier. (Elle frissonna de la tête aux pieds, parcourue par une onde si puissante qu'elle paraissait être une secousse de la surface de la terre elle-même.)

Il eut, comme il s'évanouissait, la terrible impression que pour le Dr Rittersdorf les choses ne faisaient que commencer. Et la décoction de Ledebur n'y était pour rien, puisqu'elle ne l'avait pas affecté, *lui*, de cette façon. Gabriel Baines et la décoction du saint heeb avaient libéré quelque chose qui se trouvait déjà à l'intérieur du Dr Rittersdorf. Et il aurait de la chance si le mélange ne se révélait pas être en fait non pas un philtre prétendu d'amour, mais bel et bien un philtre de mort.

À aucun moment, il ne perdit vraiment conscience. C'est pourquoi il se rendit compte, beaucoup plus tard, que l'agitation au sein de laquelle il était retenu de force commençait peu à peu

à diminuer. Le tourbillon artificiellement provoqué perdit de son intensité, puis, enfin, survint une paix merveilleuse. C'est alors – par une opération qui demeura obscure pour lui – qu'il fut physiquement arraché de l'endroit où il gisait et emporté hors de la cabine du Dr Mary Rittersdorf vers d'autres lieux entièrement différents.

Je voudrais être mort, se dit-il. De toute évidence, le délai s'était écoulé ; l'ultimatum terrien avait expiré et il n'avait pas réussi à empêcher les événements de se produire. Et où se trouvait-il ? Baines ouvrit les yeux.

Il faisait nuit. Il se trouvait à l'air libre, sous les étoiles, et autour de lui s'étendait le dépotoir qu'était la colonie heeb de Gandhitown. Dans aucune direction – il scruta les ténèbres éperdument – il ne put apercevoir la silhouette du vaisseau terrien. Ainsi, manifestement il était parti. Pour aller se poser à Da Vinci Heights.

En frissonnant, il se redressa. Au nom de tout ce qui était sacré pour l'espèce, où étaient ses vêtements ? Ne s'était-elle même pas souciée de les lui rendre ? Cela semblait être une réflexion parfaitement gratuite ; il se laissa aller sur le dos et ferma les yeux, puis il s'injuria d'une voix psalmodiée... lui, le délégué pare au Conseil suprême. C'en était trop, songea-t-il avec amertume.

Un bruit sur sa droite attira son attention ; il ouvrit à nouveau les yeux, cette fois regardant intensément. Un antique véhicule arrivait vers lui en teufteufant. Il distinguait à présent des buissons, oui, il avait été jeté aux buissons, autant dire aux orties : Mary Rittersdorf l'avait réduit à l'illustration d'un dicton populaire. Il la détesta pour cela... mais la peur qu'il avait d'elle, beaucoup plus forte, demeura :

Ce qui avançait dans sa direction n'était rien de plus qu'une voiture à moteur à combustion interne, typiquement heeb ; il pouvait distinguer ses phares jaunes.

Se remettant péniblement debout, il agita la main pour arrêter la voiture.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le conducteur heeb de sa voix traînante et indifférente.

Baines s'avança jusqu'à la portière de la voiture :

— Je — j'ai été attaqué.

— Oh ? Dommage. Pris vos vêtements également ? Montez. (Le Heeb donna des coups sur la portière derrière lui, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre.) Je vais vous emmener jusque chez moi. Vous donnerai quelque chose à vous mettre sur le dos.

— Je préférerais que vous me conduisiez jusqu'à la cabane d'Ignatz Ledebur. Je voudrais lui dire deux mots.

Mais, si tout cela se trouvait déjà enfoui au plus profond de la femme, comment aurait-il pu faire des reproches au saint heeb ? Personne ne pouvait le prévoir, et il était certain que si la décoction avait à chaque fois atteint les femmes de cette façon, Ledebur aurait cessé de la fabriquer.

— Qui est-ce ? demanda le conducteur heeb en faisant repartir la voiture.

Et voilà, c'était bien l'intercommunication, presque inexistante, typique de Gandhitown ; c'était un symptôme, se dit Baines, qui confirmait les vues de Mary Rittersdorf sur eux tous. Cependant, il rassembla ses esprits et décrivit du mieux qu'il put l'endroit où se trouvait la cabane du saint heeb.

— Oh oui ! fit le conducteur, le type qui a tous ces chats. J'en ai écrasé un l'autre jour. (Il gloussa. Baines ferma les yeux et poussa un gémissement.)

Bientôt, ils s'arrêtèrent devant la cabane faiblement éclairée du saint heeb. Le conducteur ouvrit d'un grand coup de poing la portière de la voiture ; Baines descendit avec raideur, les articulations douloureuses et ressentant toujours, d'une façon insupportable, les mille — et une — morsures que Mary Rittersdorf lui avait infligées. Il avança pas à pas, traversant la cour encombrée d'ordures à la lumière jaune des phares de la voiture, trouva la porte de la cabane, écarta du pied un nombre invraisemblable de chats et frappa à la porte.

En le voyant, Ignatz Ledebur fut secoué par un énorme rire.

— Quelle partie ça a dû être... vous saignez de partout. Je vais vous donner de quoi vous vêtir et Elsie doit certainement avoir quelque chose pour ces morsures... On dirait qu'elle vous a « travaillé » sur tout le corps avec une paire de ciseaux.

En gloussant, il s'éloigna de son pas traînant et disparu au fond de la cabane. Baines le suivit.

Plus tard, alors que la concubine de Ledebur passait un onguent sur les morsures et que Ledebur sortait des vêtements en guenilles, mais raisonnablement propres, Gabriel Baines dit :

— J'ai réveillé sa nature profonde. Visiblement, elle est du type sadico-oral. C'est la raison pour laquelle les choses ont mal tourné. (Mary Rittersdorf, se dit-il avec lucidité, était aussi malade – ou même plus – que n'importe quel habitant d'Alpha III M2. Mais c'était resté à l'état latent.)

— Le vaisseau terrien est parti, dit Ledebur.

— Je sais. (Il commença à s'habiller.)

— J'ai eu une vision, dit Ledebur, il y a moins d'une heure. Concernant l'arrivée d'un autre vaisseau terrien.

— Un vaisseau de guerre sans doute. Pour s'emparer de Da Vinci Heights. (Il se demanda s'ils oseraient aller jusqu'à lancer des bombes H sur la colonie des Manses... au nom de la psychothérapie.)

— Il s'agit d'un vaisseau petit et rapide, un vaisseau de chasse, dit Ledebur, selon ma représentation psychique. Il ressemblait à une abeille. Il est descendu rapidement vers le sol et s'est posé près de la ville poly Hamlet-Hamlet.

Baines pensa tout de suite à Annette Golding. Il espéra vivement qu'il ne lui était rien arrivé.

— Avez-vous un véhicule, quel qu'il soit ? Un engin avec lequel je puisse retourner à Adolfville ?

Il y avait sa propre voiture, sans doute garée à l'emplacement précédemment occupé par le vaisseau terrien. Diable ! il pouvait bien se rendre à pied jusque là. Et il ne rejoindrait pas sa propre colonie, décida-t-il ; il se rendrait à Hamlet-Hamlet, pour s'assurer qu'Annette n'avait pas été violée, ou frappée à mort.

— J'ai trahi leur confiance, dit-il à Ledebur. J'ai prétendu avoir un plan – ils se sont reposés sur moi, naturellement, parce que je suis un Pare. (Mais il n'avait pas renoncé pour autant ; son esprit pare était alerte et vivant, débordant de stratagèmes. Il irait vers sa tombe ainsi, en train de tirer des plans pour mettre l'ennemi en déroute.)

— Vous devriez manger quelque chose avant de partir, suggéra la femme de Ledebur. Il reste du ragoût de rognons ; j'avais l'intention de le donner aux chats, mais il est à vous !

— Merci, dit-il.

La cuisine heeb laissait quelque peu à désirer. Mais la femme avait raison. Il avait besoin de recouvrer une certaine énergie, sans quoi il allait s'effondrer, tomber raide mort en cours de route. Il était même stupéfiant que cela ne se soit pas déjà produit, si l'on pensait à ce qui lui était arrivé.

Après avoir mangé, il emprunta une lampe électrique à Ledebur, le remercia pour les vêtements, l'onguent et la nourriture, puis il se mit en route, à pied, empruntant les rues étroites, tortueuses et jonchées d'ordures de Gandhitown. Heureusement sa voiture se trouvait toujours là où il l'avait laissée ; ni les Heebs ni les Terriens n'avaient jugé opportun de la barboter, de la découper en rondelles ou bien de la pulvériser.

Une fois à bord, il quitta Gandhitown, prit la route de l'est, vers Hamlet-Hamlet. Une nouvelle fois à la vitesse lamentable de 110 km/heure, il roula à travers le paysage nu et désolé qui s'étendait entre les deux villes.

Comme il roulait, l'accompagnait une terrible sensation d'urgence, une urgence comme il n'en avait jamais connue auparavant. Da Vinci Heights avait été attaquée, peut-être était-elle déjà tombée ; et alors que restait-il ? Comment, sans la fantastique énergie du clan Mans, pourraient-ils survivre ? À moins que peut-être ce petit aéronef terrien signifie quelque chose... Ne pouvait-il représenter un espoir ? Au moins, c'était imprévu. Et, dans le domaine des choses prévues, ils n'avaient aucune chance, ils étaient condamnés.

Il n'était pas un Skitz, ou un Heeb. Et cependant, à sa manière, il eut une vision, lui aussi. C'était la vision d'une probabilité pour ainsi dire nulle, la seule hypothèse positive. Son premier plan avait échoué, mais il restait encore cette éventualité ; il croyait en elle. Et il ne savait pas trop pourquoi.

## 11

Durant le voyage qui la ramenait chez elle, après la réunion du Conseil à Adolfville, réunion qui avait vu l'ultimatum terrien expirer et l'ennemi mettre ses menaces à exécution à l'égard de Da Vinci Heights, Annette Golding envisagea l'éventualité du suicide. Ce qui leur était arrivé, à eux et même aux Manses, était trop accablant ; comment pourrait-on réfuter les arguments mis en avant par une planète qui avait récemment défait le système alphane tout entier ?

Manifestement c'était sans espoir. Et, sur le plan purement biologique, elle le reconnaissait... et était prête à disparaître. Je suis comme Dino Watters, se dit-elle, tout en scrutant la route sombre devant elle, la lueur de ses phares se réfléchissant sur le ruban de plastique qui reliait Adolfville à Hamlet-Hamlet. Puisque les jeux sont faits, je préfère ne pas me battre ; je préfère renoncer. Et personne ne m'oblige à renoncer ; *c'est simplement parce que je veux renoncer.*

Les larmes lui vinrent aux yeux. Je suppose que je dois, au plus profond de moi-même, admirer les Manses, pensa-t-elle. Je vénère ce que je ne suis pas ; je ne suis pas dure, distante, inflexible. Mais théoriquement, étant une Poly, je pourrais le devenir. En fait, je pourrais devenir n'importe quoi. Mais au lieu de cela...

Elle vit alors sur sa droite traînée lumineuse, produite par l'éjection des gaz d'une rétrofusée, s'inscrire dans le ciel nocturne. Un aéronef amorçait sa descente pour se poser, et très près de Hamlet-Hamlet. En fait, si elle continuait dans la même direction sur cette route, elle le rencontrerait. Elle ressentit aussitôt – c'était typique d'une Poly – deux émotions de forces égales et opposées. La peur la fit se contracter, et cependant la curiosité, une certaine excitation, la fit accélérer l'allure.

Néanmoins, avant qu'elle ait atteint le vaisseau, la peur l'emporta ; elle ralentit, dirigea sa voiture vers le bas-côté et

coupa le contact. La voiture glissa silencieusement et s'arrêta. Annette resta assise sur son siège, tous phares éteints, écoutant les bruits nocturnes et se demandant ce qu'elle devait faire.

De l'endroit où elle se trouvait, elle avait une vue imparfaite du vaisseau et de temps à autre, tout près de lui, une lumière était perceptible ; quelqu'un était en train de faire quelque chose. Des soldats terriens, peut-être, se préparant à investir Hamlet-Hamlet. Et pourtant... elle n'entendait aucun bruit de voix. Et le vaisseau spatial ne semblait pas de grande dimension.

Elle était bien sûr armée. Chaque délégué au Conseil devait l'être obligatoirement, bien que le rep heeb traditionnellement oubliât son arme. Cherchant dans la boîte à gants, elle se saisit d'un pistolet démodé ; elle ne s'en était jamais servie et il lui paraissait incroyable d'avoir bientôt à s'en servir. Mais il semblait qu'elle n'avait pas le choix.

Descendant vite de la voiture, elle se glissa silencieusement à travers les buissons jusqu'à ce qu'elle se trouve brusquement devant le vaisseau ; surprise, elle se dissimula dans les fourrés, et vit alors le point lumineux se déplacer ; l'activité près de la base du vaisseau se poursuivait.

Un seul homme, profondément absorbé, était occupé à creuser un trou avec une pelle ; il travaillait, le visage couvert de sueur, ridé par l'effort. Puis, brusquement, il retourna en courant vers l'aéronef.

Quand il en ressortit, il portait un carton qu'il posa à terre, à côté du trou. Sa lampe éclaira l'intérieur de la boîte et Annette Golding aperçut cinq sphères ressemblant un peu à des oranges ; elles étaient légèrement humides et animées de pulsations ; elles étaient vivantes et elle les identifia. Il s'agissait d'éléments premiers, nouvellement nés, de fongi ganymédiens... elle en avait vu des phot dans des bandes édutext. L'homme, bien sûr, était en train de les enterrer ; dans l'humus, elles allaient croître à toute vitesse. Cette phase de leur cycle de vie avait déjà commencé. C'est pourquoi l'homme se dépêchait. Les sphères risquaient de mourir.

Elle dit, se surprenant elle-même :

— Vous n'arrivez jamais à les enterrer toutes à temps. (Une sphère, en fait, avait déjà noirci et était en train de se creuser ; elle se desséchait sous leurs yeux.) Écoutez. (Elle s'approcha de l'homme, qui continuait à travailler, à creuser.) Je vais m'occuper de les humidifier. Avez-vous de l'eau ? (Elle se pencha à côté de lui.) Elles sont réellement en train de périr. (Visiblement il le savait lui aussi.)

D'un ton brusque, l'homme dit :

— Dans le vaisseau. Trouvez un récipient. Vous verrez le robinet.

Il saisit la sphère qui se flétrissait, la posa délicatement au fond du trou et commença à la recouvrir avec la terre qu'il avait retirée, l'émiettant entre ses doigts.

Annette entra dans le vaisseau, trouva le réservoir d'eau, puis un bol.

Elle revint et aspergea les sphères qui se flétrissaient rapidement, se disant avec philosophie que c'était le cycle même de la vie des fongi : tout se passait rapidement chez eux, la naissance, la croissance, et même la mort. Peut-être étaient-ils heureux ainsi. Ils avaient le temps – très court – de croître et de grandir – pour mourir ensuite.

— Merci, dit l'homme. (Il prit une seconde sphère – à présent humidifiée – et commença à l'enfoncer dans la terre également.) Je n'espérais plus les sauver toutes. Les spores ont germé durant mon voyage... Je n'avais aucune possibilité de mettre les plants en terre. J'avais juste un pot qui contenait les spores microscopiques. (Il leva les yeux rapidement vers elle tout en creusant pour agrandir le trou.) Miss Golding, dit-il.

Accroupie près du carton Annette répliqua :

— Comment se fait-il que vous me connaissiez alors que c'est la première fois que je vous vois ?

— C'est mon second voyage ici, dit l'homme énigmatiquement.

Déjà la sphère qui avait été enterrée la première commençait à croître ; à la lumière de la torche électrique, Annette vit le sol bouger et se bomber, trembler tandis que le diamètre de la sphère augmentait à une vitesse étonnante. C'était un spectacle curieux et comique, et elle éclata de rire.

— Excusez-moi... mais vous l'avez transportée dans un carton, rapidement enfouie, et maintenant regardez-la. Dans un instant elle va être aussi grande que nous. Et ensuite elle pourra se débrouiller toute seule.

Les fongi de ce type, elle le savait, étaient les seuls à pouvoir se mouvoir ; ils la fascinaient pour cette raison.

— Comment se fait-il que vous sachiez autant de choses sur eux ? lui demanda l'homme.

— Pendant des années, je n'ai rien eu d'autre à faire que de m'instruire. À l'h... — je suppose que vous appelleriez cela un hôpital... de toute façon, là-bas, avant qu'il soit démolî, j'avais des bandes sur la biologie et la zoologie. C'est vrai, n'est-ce pas, que, lorsqu'il est complètement mûr, un fongus ganymédien est suffisamment intelligent pour qu'on puisse s'entretenir avec lui ?

— Encore plus intelligent même. (L'homme planta rapidement une autre sphère ; dans ses mains elle trembla mollement, comme de la gelée.)

— C'est vraiment merveilleux. Je trouve cela terriblement excitant (Cela valait la peine de rester ici, pour s'en rendre compte soi-même.), dit-elle, s'agenouillant pour surveiller l'opération. Les odeurs de la nuit, l'air, les sons produits par les grenouilles-hip et les criquets à sonnette — qui s'agitent tout autour de nous, et puis votre action, qui va faire croître les fongi au lieu de les laisser simplement mourir. Vous êtes très humain, je m'en rends très bien compte. Dites-moi votre nom.

Il lui lança un regard de côté.

— Pourquoi ?

— Parce que, ainsi, je pourrai me souvenir de vous.

— J'ai le nom de quelqu'un, dit l'homme. Aussi je peux m'en souvenir.

À présent, il ne restait plus qu'une sphère à planter. Et la première était déjà sortie du sol et se développait ; elle était devenue, découvrit Annette, une multitude de sphères, collées ensemble pour former une masse.

— Mais, dit l'homme, je voulais avoir son nom afin de pouvoir... (Il ne termina pas sa phrase, mais elle comprit ce qu'il voulait dire.) Mon nom est Chuck Rittersdorf.

— Êtes-vous apparenté au Dr Rittersdorf, la psychologue de ce vaisseau terrien ? Oui, vous devez être son mari. (Elle en fut certaine ; c'était évident. Se souvenant du plan de Gabriel Baines, elle mit sa main devant sa bouche, avec un petit ricanement espiègle.) Oh ! si seulement vous saviez. Mais je ne peux rien vous dire.

Un autre nom dont vous devriez vous rappeler, pensa-t-elle, c'est celui de Gabriel Baines. Elle se demanda si le plan de Gabe pour soumettre le Dr Rittersdorf en lui faisant l'amour avait marché ; elle eut la sensation qu'il avait échoué. Mais pour Gabe cela avait dû être — était peut-être encore, en ce moment même — une partie de plaisir.

Bien sûr, tout cela était terminé, à présent, puisque Mr Rittersdorf était arrivé.

— Quel était votre nom, demanda-t-elle, lorsque vous êtes venu ici la première fois ?

Chuck Rittersdorf la regarda :

— Vous pensez que j'ai changé mon...

— Vous étiez quelqu'un d'autre. (C'était nécessairement cela ; autrement, elle se serait souvenue de lui. L'aurait reconnu.)

Après une pause, Rittersdorf répondit :

— Disons simplement que je suis venu ici, que je vous ai rencontrée, que je suis reparti vers la Terre, et qu'à présent je suis de retour.

Il la regarda comme si c'était de sa faute. La dernière sphère ayant été plantée, il ramassa le carton vide d'un air pensif, ainsi que la petite pelle, et se dirigea vers le vaisseau. Annette le suivit.

— Les fongi vont-ils se développer sur notre lune à présent ?

Il lui vint à l'esprit que cela faisait peut-être partie d'un plan de la Terre pour la conquête de leur monde. Mais l'idée sonnait faux ; cet homme avait toutes les apparences de quelqu'un qui travaille seul, en cachette. C'était une idée beaucoup trop pare pour elle.

— Vous pourriez avoir affaire à bien pire, dit Rittersdorf laconiquement.

Il disparut à l'intérieur du vaisseau ; après un instant d'hésitation, elle entra à la suite, clignant des yeux à la lumière brutale.

Elle aperçut sur un computer son pistolet ; elle l'avait posé là lorsqu'elle avait rempli d'eau le récipient.

Prenant le pistolet, Rittersdorf l'examina, puis se retourna vers elle avec une expression singulière, presque un rictus :

— Il est à vous ?

— Oui ! fit-elle humiliée. (Elle tendit la main, espérant qu'il allait le lui rendre. Ce qu'il ne fit pas.) Oh, je vous en prie, dit-elle. Il m'appartient et je l'ai posé là parce que je voulais vous aider ; vous le savez bien.

Il l'étudia pendant un long, très long moment. Puis il lui rendit le pistolet.

— Je vous remercie. (Elle éprouva un sentiment de gratitude.) Je me souviendrai que vous avez fait cela.

— Aviez-vous l'intention de sauver cette lune au moyen de ce machin ?

À présent, Rittersdorf souriait. Il n'avait pas l'air méchant, décida-t-elle, à part cette expression farouche, et ses trop nombreuses rides. Mais ses yeux étaient d'un bleu clair et agréable. Il devait avoir dans les trente-cinq ans. Pas vraiment vieux, mais quelque peu plus âgé qu'elle-même. Son sourire semblait douloureux, non pas comme s'il était forcé, mais... Comme s'il était contre nature, comme si, pour lui, être heureux, même un bref instant, était une chose malaisée. Il était peut-être, comme Dino Watters, voué à la mélancolie. Elle se sentit peinée pour lui, si c'était vraiment le cas. C'était être affligé d'une terrible maladie. De loin plus terrible que toutes les autres.

— Je ne pense pas que nous puissions sauver cette lune. Je voulais simplement assurer ma propre protection. Vous savez quelle est notre situation ici, n'est-ce pas ? Nous...

Une voix coassa soudain dans l'esprit de Chuck, s'éveillant à une vie soudaine et rudimentaire : « Mr Rittersdorf... (Elle craqua, s'évanouit, puis reparut, semblable au faible crachotement d'un poste à quartz...)... serait sage. Je vois que Joan... » (La voix s'évanouit à nouveau.)

— Au nom du ciel, qu'est-ce que c'était ? dit Annette, épouvantée.

— Le fongus. L'un d'eux. Je ne sais pas lequel. (Chuck Rittersdorf parut soulagé et transformé. D'une voix forte, il dit : Il a réussi la continuité ! (Il cria comme si elle se trouvait à un kilomètre de lui.) Il est de retour, à nouveau ! Qu'en dites-vous, miss Golding ? Dites quelque chose ! (Il la saisit soudain par les mains et la fit tourner, l'entraînant dans un cercle de fête joyeuse et enfantine.) *Dites quelque chose, miss Golding !*

— Je suis contente, dit Annette avec soumission, de vous voir si heureux. Vous devriez être aussi joyeux le plus souvent possible. Bien sûr, je ne comprends pas du tout ce qui se passe. De toute façon... (Elle détacha ses doigts des siens.) Je sais que vous le méritez, j'en suis sûre.

Quelque chose remua derrière elle. Elle se retourna et vit à l'entrée du sas du vaisseau une masse jaune, qui progressait paresseusement ; elle franchit le pas de la porte d'un mouvement ondoyant et entra. Ainsi, c'est à cela qu'ils ressemblent, se dit-elle. Dans leur phase finale. C'était à vous couper le souffle. Elle recula, non pas de peur, mais de crainte respectueuse ; c'était certainement un miracle que la façon dont il s'était développé aussi rapidement. Et maintenant – pour autant qu'elle s'en souvînt – il allait rester ainsi indéfiniment jusqu'à ce qu'il soit finalement tué par un climat trop froid ou trop chaud, ou par une sécheresse trop grande. Et quand ce moment fatal arriverait, il se sporifierait et ce serait alors le recommencement du cycle.

Comme le fongus entrait dans le vaisseau, un second fongus apparut à sa suite. Et derrière lui un troisième.

Stupéfait, Chuck Rittersdorf demanda :

— Lequel êtes-vous, lord Running Clam ?

Dans l'esprit d'Annette, se leva une vague de pensées.

— Selon la coutume, c'est le premier-né qui prend l'identité formelle du « parent ». Mais il n'y a pas une véritable différence. En un sens, nous sommes tous lord Running Clam ; dans un autre sens, aucun de nous ne l'est. Je – le premier – vais prendre le nom, les autres vont, quant à eux, se trouver de nouveaux noms qui leur plaisent. J'ai le sentiment que nous

allons nous développer et prospérer sur cette lune ; l'atmosphère, l'humidité et la force de gravité nous conviennent parfaitement.

Vous avez contribué à diversifier notre écologie ; vous nous avez transportés à plus de... – laissez-moi calculer – trois années-lumière de notre planète d'origine. Nous vous en remercions. (Il ajouta :) Votre vaisseau et vous-même allez être attaqués, d'un instant à l'autre, j'en ai peur. Peut-être devriez-vous décoller le plus tôt possible. C'est la raison pour laquelle nous sommes venus, ceux d'entre nous qui se sont développés à temps.

— Attaqués par qui ? demanda Chuck Rittersdorf, appuyant sur un bouton du tableau de commandes qui fit se fermer hermétiquement le sas du vaisseau. (S'asseyant, il commença les préparatifs du décollage.)

— D'après ce que nous avons capté, il s'agit d'un groupe d'indigènes, ceux qui se réfèrent à eux-mêmes dans leurs propres esprits comme étant des Manses. Apparemment, ils ont réussi à mettre hors de combat un autre vaisseau...

— Grand Dieu, grinça Chuck Rittersdorf, il doit s'agir du vaisseau de Mary.

— Oui, reconnut le fongus. Les Manses qui approchent se félicitent, légitimement d'ailleurs, d'avoir mis hors de combat le Dr Rittersdorf. Cependant elle n'est pas morte. Ceux qui étaient dans le premier vaisseau ont pu s'échapper ; ils se trouvent en des points inconnus de la lune à présent, et les Manses sont lancés à leur poursuite.

— Et les vaisseaux de guerre terriens qui se trouvaient à proximité ? demanda Rittersdorf.

— Quels vaisseaux de guerre ? Les Manses ont installé un nouveau genre d'écran de protection au-dessus de leur ville. Ainsi, pour le moment, ils sont en sécurité. (Le fongus se livra ensuite à une conjecture qui lui était propre.) Mais cela ne durera pas longtemps et ils le savent. Ils ont pris l'offensive, mais seulement à titre temporaire. Cependant ils adorent toujours ça. Ils sont absolument ravis parce que pendant ce temps les vaisseaux de ligne terriens bourdonnent inutilement au-dessus de leur ville.

Les pauvres Manses, pensa Annette en son for intérieur. Incapables de se projeter dans l'avenir, bloqués sur le présent, effectuant une sortie pour livrer bataille comme s'ils avaient une chance quelconque de l'emporter. Et cependant, sa propre façon de voir les choses était-elle meilleure ? Son empressement à accepter la défaite représentait-il un progrès ?

Pas étonnant que tous les clans de la lune se reposent sur les Manses ; ils formaient le seul clan qui témoignait encore de courage. Et de la vitalité que donnait ce courage.

Nous autres, se dit alors Annette, avons perdu depuis longtemps. Avant même que le premier Terrien, le Dr Mary Rittersdorf, ne fasse son apparition ici.

Gabriel Baines, roulant toujours avec une lenteur ridicule en direction de Hamlet-Hamlet, aperçut le petit aéronef monter rapidement dans le ciel nocturne et il comprit qu'il arrivait trop tard ; il le comprit sans avoir la moindre connaissance directe de la situation. Annette, le don presque psi de Baines le lui apprit, se trouvait à bord du vaisseau ou alors ceux qui l'occupaient l'avaient tuée. En tout cas, elle n'était plus là et c'est la raison pour laquelle il ralentit l'allure de sa voiture, en proie à l'amertume et au désespoir.

À présent, il n'y avait plus rien virtuellement qu'il puisse faire. En conséquence, il ferait tout aussi bien de retourner vers Adolfville, vers sa propre ville et son peuple. Être avec eux au cours de ces derniers jours tragiques de leur existence.

Comme il s'apprêtait à faire demi-tour, quelque chose passa devant lui en grondant et en cliquetant, allant dans la direction de Hamlet-Hamlet ; c'était un monstre rampant, sinon un super-monstre. Moulé dans le fer à haute fusion comme seuls les Manses savaient en fabriquer, balayant le terrain devant lui avec ses puissants projecteurs, il progressait lentement, arborant le drapeau rouge et noir, l'emblème de guerre des Manses.

De toute évidence, Baines était en train d'assister à la phase initiale d'une contre-attaque de surface. Mais contre quoi précisément ? Les Manses avaient certainement un objectif de combat, mais ce n'était sûrement pas Hamlet-Hamlet. Peut-être

avaient-ils essayé d'atteindre le petit aéronef avant que ce dernier ne décolle. Mais ils étaient arrivés trop tard.

Il klaxonna. La coupole de la tourelle du tank mans s'ouvrit et retomba lourdement sur le côté ; le tank fit demi-tour, revenant vers lui, et un Mans qu'il ne connaissait pas se dressa et lui adressa un salut de la main. La figure du Mans rayonnait, enthousiaste ; visiblement il prenait un vif plaisir à cette expérience, à ses obligations militaires qui lui faisaient assurer la défense de la lune, devoir auquel ils étaient préparés depuis si longtemps. La situation, déprimante comme elle était pour Baines, avait l'effet inverse sur le Mans ; pour lui, elle lui permettait d'afficher une attitude guerrière, gonflée d'orgueil.

— Salut, cria le Mans, arborant un large sourire.

Baines lui répondit avec aussi peu d'aigreur que possible :

— Je vois que le vaisseau spatial vient de vous échapper.

— Nous allons l'avoir. (Le Mans ne perdit rien de son allégresse ; au lieu de cela, il pointa son doigt vers le ciel.) Regarde, camarade. Le missile.

Une seconde plus tard, quelque chose jaillissait vers le ciel ; une pluie de fragments lumineux s'abattit vers le sol et Gabriel Baines comprit que le vaisseau terrien avait été touché. Le Mans avait eu raison. Comme d'habitude... c'était une des caractéristiques de leur clan.

Horrifié, parce que son intuition lui disait qu'Annette Golding se trouvait à bord du vaisseau, il répondit :

— Vous autres, Manses, n'êtes que de monstrueux barbares.

La masse la plus importante du vaisseau était en train de descendre à sa droite ; claquant la portière de sa voiture, il remit le contact, sortit de la route et fonça en cahotant à travers l'étendue de la plaine. Le tank mans, dans l'intervalle, avait refermé sa coupole et se mit à le suivre, emplissant la nuit de ses sons métalliques stridents.

Baines arriva le premier près des débris du vaisseau. Une sorte de système de parachute d'urgence, une énorme sphère emplie de gaz, avait jailli de l'arrière du vaisseau, lui permettant de se poser sans trop de brutalité ; il gisait à présent à demi enfoui dans le sol, sa queue dressée vers le ciel, fumant comme si – et ce détail horrifia Baines – il était sur le point de se

désintégrer ; la chambre à combustion atomique, à l'intérieur, avait presque atteint, pensa-t-il, le point critique, et bientôt tout sauterait.

Bondissant hors de sa voiture, il s'élança vers le sas du vaisseau. Comme il y arrivait, le sas s'ouvrit soudain ; un Terrien s'extirpa du vaisseau en chancelant, et, derrière lui, apparut Annette Golding ; ensuite, non sans mal, une énorme masse gélatineuse et jaune se coula jusqu'au bord du sas et se laissa tomber avec un « floc » sonore sur le sol.

— Gabe, dit Annette, empêche les Manses d'abattre cet homme ; c'est quelqu'un de bien. Il est même généreux à l'égard des fongi.

À présent, le tank mans arrivait en faisant un bruit d'enfer ; une nouvelle fois, la coupole du tank s'ouvrit, rabattue sur le côté, et le Mans se dressa. Cette fois, cependant, il tenait un rayon laser, qu'il pointa vers le Terrien et Annette. Avec un rictus, il lança :

— Nous vous avons eus !

Il était clair que dès qu'il aurait pleinement savouré cette joie, il allait les massacer ; la férocité de l'esprit mans ne connaissait pas de limites.

— Attendez, dit Baines, faisant signe au Mans. Laissez ces gens tranquilles ; cette femme est de Hamlet-Hamlet... elle est des nôtres.

— Des nôtres ? répéta le Mans. Si elle est d'Hamlet-Hamlet, elle n'est pas des nôtres.

— Voyons ! dit Baines. Est-ce que vous autres Manses êtes tellement bourrés de drogues que vous ne vous souvenez même plus de la fraternité qui a uni les clans en un moment de crise ? Baissez votre arme. (Il recula lentement vers sa voiture arrêtée, sans quitter le Mans des yeux. Dans la voiture, sous le siège, il gardait son arme personnelle. S'il parvenait à s'en emparer, il l'utiliseraient contre le Mans pour sauver la vie d'Annette.) Je vous signalerai à Howard Straw, ajouta-t-il, ouvrant la portière de la voiture et tâtonnant à l'intérieur. Je suis son collègue... je suis le rep pare au Conseil.

Ses doigts se refermèrent sur la crosse de l'arme ; il l'attira à lui et, dans le même mouvement, repoussa le cran de sûreté.

Le déclic, audible dans l'air silencieux de la nuit, fit pivoter instantanément le Mans ; le rayon laser était à présent dirigé sur Gabriel Baines. Ni Baines ni le Mans ne dirent quelque chose ; ils se faisaient face, sans bouger, sans tirer... la lumière était insuffisante et aucun des deux ne pouvait distinguer l'autre avec précision.

Une pensée, émanant de Dieu sait où, pénétra dans le cerveau de Baines. « Mr Rittersdorf, votre femme se trouve à proximité ; je perçois son activité céphalique. En conséquence, je vous recommande de vous jeter à terre. »

Le Terrien et Annette Golding se jetèrent tous deux à plat ventre en même temps ; le Mans dans le tank, surpris, fit pivoter son arme, ne visant plus Gabriel Baines, essayant en vain de voir quelque chose dans la nuit.

Un rayon lumineux, à la trajectoire presque parfaite, tiré par une arme laser, passa au-dessus du Terrien, pénétra la coque du vaisseau et disparut dans un sifflement de métal liquéfié. Le Mans, dans le tank, fit un bond, chercha à déterminer avec précision l'origine du tir ; il étreignit sa propre arme en un spasme de réponse instinctive, mais il ne tira pas. Ni lui ni Gabriel Baines ne parvenaient à comprendre ce qui se passait. Qui était en train de tirer sur qui ?

Gabriel Baines cria vers Annette :

— *Courez dans ma voiture !*

Il tenait la portière ouverte ; Annette releva la tête, regarda vers lui, puis se tourna vers le Terrien allongé à côté d'elle. Ils échangèrent un regard, puis, ensemble, se levèrent d'un bond et coururent vers la voiture.

Depuis la tourelle du tank, le Mans ouvrit le feu, mais pas sur Annette et le Terrien ; il tirait dans la direction d'où la décharge de laser était venue. Puis tout d'un coup, il rentra à l'intérieur de son tank ; la coupole se referma violemment et le tank, avec un frémissement, redémarra et s'avança en grondant. Au même instant, un missile partit de l'avant du tank ; il s'élança droit devant lui, parallèlement au sol et explosa brusquement. Gabriel Baines, qui essayait de faire une manœuvre – le Terrien et Annette sur le siège avant, à côté de lui – sentit le sol

s'élancer vers lui ; il ferma les yeux, il ne pouvait échapper à ce qui se produisait en cet instant.

À côté de lui, le Terrien poussa un juron. Annette Golding gémit.

Ces... Manses, pensa Baines haineusement, alors qu'il sentait la voiture soulevée par les ondes de choc du missile qui avait explosé.

— On ne doit pas utiliser un missile de ce genre, à une si courte distance, murmura le Terrien.

Frappée de plein fouet, portée par la secousse de l'explosion, la voiture fut roulée plusieurs fois sur elle-même ; Gabriel Baines se cogna contre la bourre de sécurité du toit, puis contre celle du tableau de bord ; tous les dispositifs de sécurité qu'un Pare intelligent avait installés sur son véhicule, pour se protéger d'une quelconque attaque, fonctionnèrent automatiquement, mais ils se révélèrent insuffisants. La voiture fit encore plusieurs tonneaux et, dans l'intervalle, Gabriel Baines se dit en lui-même : *je hais les Manses*. Je ne soutiendrai jamais plus une quelconque coopération avec eux.

Quelqu'un, projeté contre lui, s'écria :

— Oh, Seigneur !

C'était Annette Golding ; il la saisit, s'agrippa à elle. Toutes les vitres de la voiture avaient été brisées ; il y eut une pluie de morceaux de plastique qui s'abattit sur lui et il sentit la puanteur âcre de quelque chose en train de brûler, peut-être ses propres vêtements – cela ne l'aurait pas surpris. Puis la mousse protectrice antithermique sortit en masses molles des tuyaux, de tous côtés, activée par la chaleur ; en un instant il se retrouva en train de se débattre au sein d'une mousse grise, sans parvenir à trouver la moindre prise... Il avait perdu Annette de nouveau. Grand Dieu ! pensa-t-il, ces systèmes de protection qui m'ont coûté tant de peaux et de temps sont presque pires que l'explosion elle-même. Où est la morale dans tout cela ? se demanda-t-il, comme il se démenait dans la mousse visqueuse. Il avait l'impression de prendre un bain dans une véritable débauche de shampooing ; il se raidit et suffoqua, luttant pour se dégager de la substance qui l'emprisonnait.

— Au secours ! dit-il.

Personne ne répondit.

Je ferai sauter ce tank, pensa Gabriel Baines. Je le jure ; je vais leur rendre la monnaie de leur pièce... à eux, à nos ennemis, ces Manses arrogants... j'ai toujours su qu'ils étaient contre nous.

— Vous faites erreur, M<sup>r</sup> Baines. (Une pensée se forma dans son esprit, calme et sensée.) Le soldat qui a lancé le missile n'avait aucunement l'intention de vous faire du mal. Avant de tirer, il a fait un calcul rigoureux... du moins, c'est ce qu'il a cru. Vous devez vous garder de voir de la malveillance derrière ce pénible incident. En ce moment même, il s'efforce d'arriver jusqu'à vous pour vous sortir de votre voiture en flammes. Aussi bien que ceux qui sont avec vous d'ailleurs.

— Si vous pouvez m'entendre, répondit Baines par la pensée, venez à mon secours.

— Je ne peux rien faire. Je suis un fongus ; je ne peux en aucun cas m'approcher des flammes, étant trop sensible à la chaleur, ainsi que de récents événements l'ont démontré clairement. Deux de mes frères viennent en fait de périr en tentant de s'approcher de la voiture. Et je ne suis pas prêt pour le moment à me sporifier de nouveau. (Il ajouta :) De toute façon, si j'avais essayé de sauver quelqu'un, j'aurais d'abord pensé à M<sup>r</sup> Rittersdorf, qui se trouve avec vous dans la voiture... l'homme venu de la Terre.

Une main attrapa Gabriel Baines par le col ; il fut soulevé, tiré hors de la voiture renversée. Le Mans, avec une énergie physique typiquement anormale, pénétra à nouveau dans la voiture qui brûlait et bientôt il en retirait Annette Golding, saine et sauve.

— À présent, M<sup>r</sup> Rittersdorf. (Les pensées inquiètes du fongus parvinrent à Gabriel Baines, qui était toujours étendu.)

Une nouvelle fois, avec une complète indifférence pour sa propre sécurité – également typique de son tempérament hyperactif – le Mans disparut à l'intérieur de la voiture. Cette fois, lorsqu'il réapparut, il tirait le Terrien.

— Je vous remercie, fit savoir le fongus. En échange, pour votre exploit, permettez-moi de vous donner une information : votre missile n'a pas atteint le D<sup>r</sup> Rittersdorf. Elle et le simulacre

de la CIA, Mr Mageboom, se trouvent toujours à proximité dissimulés dans les ténèbres, attendant une occasion pour tirer sur vous à nouveau. Aussi vous feriez mieux de réintégrer dès que possible votre tank.

— Pourquoi moi ? fit le Mans avec colère.

— Parce que votre clan a détruit leur vaisseau. Les hostilités sont ouvertes entre eux et vous. Dépêchez-vous !

Le soldat mans courut vers son tank.

Mais il ne l'atteignit jamais. Aux deux tiers de sa course, il tomba face contre terre, au moment où un rayon laser jaillissait des ténèbres, le touchait brièvement, puis disparaissait, en puisant.

Et maintenant, nous allons y avoir droit, se dit Gabriel Baines tristement. Il s'était assis et se débarrassait de la mousse qui le recouvrait. Je me demande si elle m'a reconnu, si elle se souvient de moi, de notre rencontre qui date seulement de quelques heures... et, dans cette éventualité, cela l'amènera-t-elle à m'épargner... ou au contraire à vouloir me tuer ?

À côté de lui, le Terrien, qui s'appelait également Rittersdorf, par quelque singulière et ironique coïncidence, se redressait péniblement :

— Vous aviez une arme. Qu'est-elle devenue ?

— Toujours dans la voiture, je suppose.

— Pourquoi voudrait-elle nous tuer ? s'exclama Annette Golding.

Rittersdorf répondit :

— Parce qu'elle sait que je suis ici. Je suis venu sur cette lune pour la tuer. (Il semblait calme.) Avant la fin de la nuit, l'un de nous deux sera mort. Ce sera elle ou moi. (Il était visiblement résolu.)

Dans le ciel, un grondement de rétrofusées se fit entendre. C'était un autre vaisseau spatial, immense celui-là, nota Gabriel Baines, et cela lui donna un certain espoir ; ils réussiraient peut-être à échapper au Dr Rittersdorf – qui, assurément, comme il l'avait soupçonné, était dérangée mentalement. Même si le vaisseau contenait des Terriens. Parce qu'il était parfaitement clair que le Dr Rittersdorf agissait, en ce moment même, sous le

coup d'une pulsion fatale qui lui était personnelle, sans rapport avec sa mission officielle. Du moins c'est ce qu'il espérait.

Une lumière brillante explosa au-dessus d'eux ; la nuit devint blanche et tout le paysage, du plus petit objet aux rochers qui parsemaient le terrain, se détacha avec une netteté extraordinaire. L'épave du vaisseau de Mrs Rittersdorf, le tank abandonné du Mans mort, le cadavre du Mans lui-même étendu non loin de là. La voiture de Gabriel Baines, qui achevait de brûler, là où le missile avait explosé. Et... au milieu des arbres au loin, tout à fait sur la droite, deux silhouettes humaines. Mary et l'autre personne dont avait parlé le fongus. Et, à présent, il aperçut également le fongus ; il avait cherché refuge auprès de l'épave du vaisseau. Sous cette vive lumière, c'était un spectacle macabre ; il réprima le rire nerveux qui sentait monter en lui.

— Un vaisseau de guerre terrien ? demanda Annette Golding.

— Non, fit Rittersdorf. Regardez son fuselage marqué d'un lapin.

— Un lapin ! (Ses yeux s'agrandirent.) Il y a une race de lapins doués d'intelligence ? Une telle chose existe-t-elle ?

— Non, dirent les pensées du fongus à Gabriel Baines. (Il poursuivit :) Il s'agit de Bunny<sup>3</sup> Hentman, qui vous recherche, Mr Rittersdorf. Il était, ainsi que vous l'aviez redouté, relativement aisé de deviner que vous viendriez ici, sur Alpha III M2 ; il a quitté Brahe City peu de temps après que vous ayez quitté vous-même la Terre. (Il expliqua :) Je suis en ce moment même en train de capter ces pensées dans son esprit ; bien sûr, jusqu'à maintenant j'ignorais tout cela, me trouvant très amoindri à l'état de spores.

Je n'y comprends absolument rien, se dit Gabriel Baines en son for intérieur. Au nom du ciel, qui est Bunny Hentman ? Une divinité lapine ? Et pourquoi s'est-il lancé à la recherche de Rittersdorf ? En fait, il ne savait pas avec certitude qui était Rittersdorf. Le mari de Mary Rittersdorf ? Son frère ? Toute la situation était assez confuse dans son esprit et il ressentit le désir de retourner à Adolfville, de se retrouver au sein des

---

<sup>3</sup>Bunny : lapin.

dispositifs de sécurité prêts à fonctionner que son clan avait mis en place depuis des années, en prévision, justement, de telles abominations.

De toute évidence, décida-t-il, *nous sommes condamnés*. Ils se sont tous ligués contre nous... les Manses, le Dr Rittersdorf, le gros vaisseau dans les airs avec son lapin-totem peint sur son fuselage, et, quelque part à peu de distance, les autorités militaires de la Terre, attendant le moment d'intervenir... Quelle chance pourrions-nous avoir ? Une bouffée de défaitisme monta en lui.

Se penchant vers Annette Golding qui s'était assise, occupée à se débarrasser de la mousse antithermique qui recouvrait ses bras, il dit :

— Au revoir.

Elle le regarda avec de grands yeux sombres :

— Où allez-vous, Gabe ?

— Bon Dieu ! dit-il amèrement, cela a-t-il de l'importance ? (Ils n'avaient aucune chance ici, pris dans la lumière éclatante, cibles faciles pour le Dr Rittersdorf et son rayon laser – l'arme qui avait déjà tué le soldat mans. Il se releva en chancelant, se secouant comme un chien mouillé.) Je m'en vais, répéta-t-il à Annette. (Puis il se sentit triste, à cause d'elle non pas à cause de sa mort à lui, mais à cause de la sienne...) Je souhaiterais pouvoir faire quelque chose pour vous, mais cette femme est folle ; je suis bien placé pour le savoir.

— Oh ! fit Annette en secouant la tête, cela n'a pas très bien marché alors ? Votre plan la concernant. (Elle jeta un regard vers Rittersdorf, furtivement.)

— Pas très bien, avez-vous dit ? (Il éclata de rire ; c'était vraiment drôle.) Rappelez-moi de vous raconter ce qui s'est passé, un jour prochain.

Se penchant, il l'embrassa ; le visage d'Annette, humide de mousse, se pressa contre la bouche. Il se redressa et s'éloigna, distinguant parfaitement son chemin dans l'éclat de la lumière.

Tout en avançant, il s'attendait à chaque instant à être frappé par le rayon laser. La lumière était tellement brillante qu'il ferma à moitié les yeux ; il poursuivit son chemin lentement, presque au hasard – pourquoi ne tirait-elle pas ? Cela allait

venir, il le savait ; il souhaita qu'elle fasse vite. La mort délivrée par les mains de cette femme... c'était un beau destin pour un Pare ; un destin ironique et mérité.

Une ombre lui barra la route. Il ouvrit les yeux. Trois ombres, et toutes lui étaient familières ; il avait en face de lui Sarah Apostoles, Omar Diamond et Ignatz Ledebur, les trois plus grands visionnaires de cette lune, ou bien, vus sous un angle différent, les trois plus grands cinglés que l'on pût trouver parmi tous les clans. Que faisaient-ils ici ? Par lévitation ou téléportation ou quelque autre moyen ; en tout cas, amenés ici par leur néo-magie. Il ressentit seulement de l'irritation en les voyant. La situation était déjà suffisamment embrouillée comme cela.

— Le mal affronte le mal, entonna Ignatz Ledebur d'une voix sentencieuse, mais nos amis doivent être préservés de ce combat. Aie foi en nous, Gabriel. Nous allons veiller à ce que tu sois conduit très bientôt, par translation psychique, en sûreté. (Il étendit ensuite la main vers Baines, le visage transfiguré.)

— Pas moi, dit Baines, Annette Golding ; allez à son secours.

Il lui sembla, alors, que d'un seul coup le poids de sa condition de Pare — qui l'obligeait à se défendre contre tout danger éventuel — avait cessé de peser sur lui. Pour la première fois de sa vie, il avait agi, non pas pour se sauver lui-même, mais pour sauver quelqu'un d'autre.

— Elle sera sauvée également, dit Sarah Apostoles. Par la même opération.

Au-dessus de leurs têtes, les rétrofusées du grand vaisseau marqué du lapin continuaient à rugir ; le vaisseau amorçait sa descente lentement. Il se préparait à se poser.

## 12

Aux côtés de Mary, l'homme de la CIA, Dan Mageboom, dit :

— Vous avez entendu le rapport de ce fongus ; ce vaisseau a comme passager le comique TV Bunny Hentman, qui se trouve sur la liste des personnes que nous recherchons de toute urgence.

Agité, Mageboom porta la main à sa gorge, manifestement pour chercher l'émetteur intercom qui le rattachait au puissant relais de la CIA à bord des vaisseaux terriens de l'escadre toute proche.

— J'ai entendu également le fongus déclarer, dit Mary, que vous n'étiez pas une personne, mais un simulacre.

— Quelle importance ? dit Mageboom.

À présent, il avait trouvé le microphone du com ; il parla dans ce dernier, ignorant Mary, rapportant à ses supérieurs que Bunny Hentman avait fini par se montrer. Et tout cela, pensa Mary, en se fondant sur l'affirmation d'un fongus ganymédien. La crédulité de la CIA dépassait l'entendement. Néanmoins, c'était probablement la vérité. Sans doute Hentman se trouvait-il à bord du vaisseau ; c'était même certain, avec son ident révélée par le symbole du lapin.

Elle se souvint, alors, de l'épisode immonde qui s'était déroulé, lorsqu'elle avait approché l'organisation Hentman, s'efforçant d'obtenir un engagement comme scénariste pour Chuck. Ils lui avaient bel et bien fait une proposition et elle ne l'avait jamais oubliée, et ne l'oublierait jamais. Un « marché annexe », ainsi qu'ils l'avaient défini avec un joli sens de l'euphémisme. Les putois lubriques, pensa-t-elle, comme elle observait l'atterrissement du vaisseau qui rassemblait à un énorme ballon ovale.

— Mes instructions, dit Mageboom élevant la voix brusquement, sont d'approcher le vaisseau et d'essayer d'arrêter Mr Hentman.

Il s'éloigna en rampant ; étonnée, elle le regarda se diriger rapidement vers le vaisseau qui s'était posé. Dois-je laisser faire ? se demanda-t-elle. Pourquoi pas ? Elle abaissa son rayon laser. Elle n'avait rien contre Mageboom, humain ou simulacre, quoi qu'il soit. De toute façon, il était décidément inefficace, comme tous ceux qui travaillaient à la CIA qu'elle avait rencontrés au cours de ses années passées avec Chuck. Chuck ! Aussitôt, elle dirigea son attention à nouveau vers lui, fixant l'endroit où il se tenait, serré contre Annette Golding. Tu as parcouru un long chemin, mon chou, pensa-t-elle. Simplement pour me rendre la monnaie de ma pièce. Cela en valait-il la peine ? Mais tu t'es trouvé également une nouvelle femme ; je me demande le plaisir que tu peux éprouver à avoir pour maîtresse une schizophrène polymorphe. Pointant le tube laser, elle tira.

La lumière d'un blanc brutal du projecteur disparut soudain, les ténèbres revinrent. Pendant un moment, elle ne parvint pas à comprendre ce qui s'était passé, puis elle réalisa que, maintenant, étant donné que le vaisseau s'était posé, il n'avait plus aucun besoin de cette illumination ; aussi il avait éteint le projecteur. Il préférait l'obscurité à la lumière, tel un insecte photophobe courant se réfugier derrière une bibliothèque.

Elle n'aurait pu dire si elle avait touché Chuck avec son rayon laser.

Nom d'un chien ! pensa-t-elle, avec une consternation irritée. Puis elle éprouva un sentiment de peur. Après tout, c'était elle qui était en danger ; Chuck était un *assassin* venu ici pour l'assassiner – elle en était parfaitement, pleinement consciente : sa présence sur la lune confirmait ce que, grâce à sa perspicacité professionnelle, elle soupçonnait depuis longtemps. Il lui vint alors à l'idée que, durant le voyage et les premiers jours passés sur Alpha III M2, Chuck aurait facilement pu se trouver dans le simulacre Mageboom. Pourquoi ne l'avait-il pas fait alors, au lieu d'attendre ? En tout cas, cela n'était plus vrai maintenant, puisque le simulacre était contrôlé depuis la Terre ; c'était la façon de faire de la CIA, comme elle le savait parfaitement, grâce aux remarques que Chuck lui avait faites durant des années.

Je dois déguerpir, se dit-elle. Avant qu'il ne passe à l'action. Où puis-je aller ? Les grands vaisseaux de guerre ne peuvent intervenir puisque ces fous et ces maniaques ont mis en place un bouclier de protection ; ils essaient sans doute de le forcer...

Quelle qu'en soit la raison, elle avait perdu le contact avec les forces armées de la Terre. Et à présent Mageboom était parti ; elle ne pouvait plus arriver jusqu'aux vaisseaux de ligne par son intermédiaire. Je voudrais retourner sur la Terre, se dit-elle piteusement. Tout ce projet a terriblement mal tourné. C'est insensé, Chuck et moi qui cherchons à nous entre-tuer ! Comment une chose aussi horrible et névrotique a-t-elle pu se développer ? Je pensais que nous avions réussi à nous séparer l'un de l'autre... le divorce ne sert-il pas à cela ?

Elle songea : je n'aurais jamais dû demander à mon avocat Bob Alfson de prendre ces potent-inst de Chuck et de cette fille. C'est probablement ce qui l'a conduit à agir ainsi. De toute façon, il était trop tard ; car non seulement elle avait fait prendre les inst mais elle s'en était servie au tribunal, par surcroît. Ils faisaient partie à présent des archives publiques ; quiconque poussé par une curiosité quelque peu malsaine pouvait, s'il le désirait, compulser les archives du tribunal, activer les inst et savourer les séquences montrant Chuck et la même Trieste en train de faire l'amour. *In hoc signo vince*, ma chérie...

Chuck, pensa-t-elle, j'aimerais rendre les armes ; j'aimerais me sortir de tout cela, sinon pour ton salut, du moins pour le mien. Ne pouvons-nous pas être... amis ?

C'était un espoir en pure perte.

Puis quelque chose de singulier se tordit à l'horizon ; elle frémit, étonnée par l'importance du phénomène. Assurément c'était trop immense pour être une construction humaine. L'atmosphère était presque agitée par quelque chose de réel ; les étoiles étaient devenues ternes, effacées dans cette région du ciel et la chose, quelle qu'elle soit, commençait à présent à revêtir une forme presque lumineuse.

La forme était celle d'un lézard géant et elle comprit aussitôt le sens de ce qu'elle était en train de regarder ; c'était une projection schizophrénique, faisant partie du monde premier

vécu par des psychopathes profondément atteints, et de toute évidence une entité familière ici sur Alpha III M2... Mais comment se faisait-il qu'elle la voie, *elle* ?

Un schizophrène – ou peut-être plusieurs d'entre eux agissant de concert – avaient-ils coordonné leurs perceptions psychotiques avec un talent psi ? Étrange idée, pensa-t-elle nerveusement, et elle espéra que ce n'était pas la bonne explication. Parce qu'une telle association serait fatale...

Elle se souvint de l'hébéphrène qu'elle avait rencontré à Gandhitown... celui qu'ils avaient appelé, peut-être à juste titre, un saint, Ignatz Ledebur. Elle avait senti alors, malgré sa crasse, quelque chose de ce genre émaner de lui, l'odeur tonique, bien que terrifiante, de pouvoirs paranormaux employés dans on ne savait quel but. En tout cas, elle avait été pour le moins fascinée.

Le lézard – apparemment tout à fait réel – s'étira, tordit son long cou et ouvrit la gueule. Et de celle-ci une apparition ressemblant à une boule de feu jaillit. La boule de feu s'éleva dans le ciel, comme si elle était portée par l'atmosphère, et Mary poussa un soupir de soulagement ; au moins, elle s'éloignait et ne redescendait pas. Franchement, elle avait appréhendé cette éventualité. Elle ne goûtait aucunement ce spectacle ; cela ressemblait beaucoup trop aux séquences oniriques secrètes qu'elle avait vécues durant son propre sommeil, vécues, non pas discutées ou méditées, ne souhaitant même pas les examiner en secret, encore moins en parler à quelqu'un d'autre, à n'importe quel psychiatre professionnel. Le ciel l'en préserve.

La boule de feu cessa de monter dans le ciel. Et commença à se dissoudre en plusieurs bandes lumineuses. Ces bandes descendirent en flottant et, à la grande surprise de Mary, tremblèrent, puis se transformèrent en mots immenses.

Les mots renfermaient un signe. Au sens le plus littéral. Et... un signe, comprit-elle avec gêne et terreur, qui lui était adressé. Les mots flamboyants disaient :

D<sup>R</sup> RITTERSDORF, ÉVITEZ EFFUSION DE SANG ET VOUS  
SEREZ AUTORISÉE À NOUS QUITTER.

Puis, en lettres brillantes plus petites, comme une réflexion tardive :

LE TRIUMVIRAT SACRÉ.

Ils sont complètement fous, se dit Mary Rittersdorf, et elle sentit un rire hystérique monter dans sa gorge. Ce n'est pas *moi* qui veux une effusion de sang ; c'est Chuck ! Pourquoi, au nom du ciel, me chercher querelle ainsi ? Puisque vous êtes des saints, vous devriez être capables de vous apercevoir de quelque chose d'aussi évident. Puis elle se rendit compte que, peut-être, ce n'était pas si évident que cela. Elle avait tiré sur Chuck, et avant cela... elle avait tué le soldat mans alors qu'il rentrait en courant vers son tank. Alors peut-être, après tout, sa conscience – ses intentions – n'était-elle pas aussi pure de toute tache.

De nouveaux mots se formèrent.

RÉPONDEZ, S'IL VOUS PLAIT.

Grand Dieu, se dit-elle, *comment* ? On n'espérait tout de même pas qu'elle allait inscrire sa propre réponse en lettres de feu dans le ciel ; elle était loin d'être à elle seule un triumvirat de saints psychopathes hébéphrènes et sacrés. Cela était tout simplement grotesque. « Plus que je ne peux en supporter. Et si je commence à les écouter, à les croire, je vais d'une manière ou d'une autre faire l'objet de reproches... être d'une certaine façon responsable de la haine qui existe entre Chuck et moi. Et je n'en suis pas responsable. »

Il y eut soudain une lueur rouge, due à un rayon laser, à proximité du vaisseau de Bunny Hentman. Dan Mageboom, le simulacre et l'agent de la CIA envoyé sur le terrain, était, de toute évidence, en train de l'attaquer. Elle se demanda quelles chances de réussite il pouvait avoir. Probablement infimes, quand on connaissait la CIA. Cependant elle lui souhaita bonne chance.

Elle se demanda si le triumvirat sacré avait également des instructions pour lui. Mageboom pouvait avoir besoin d'aide ; seul, il menait son attaque frontale du vaisseau, exécutant les ordres reçus avec ce qu'elle percevait à présent comme une application et un dévouement inhumains. C'était peut-être un simulacre, manifestement c'était, de fait, un simulacre, mais personne ne pouvait dire que c'était un lâche. Et nous tous, réfléchit-elle, elle-même, Chuck et la fille qui était avec lui, le fongus, même le soldat mans qui avait couru pour s'abriter

derrière son tank, chacun de nous est à présent cloué au sol par la peur, motivé par le seul instinct animal de sauver sa peau, chacun pour soi. Dan Mageboom, le simulacre, est le seul d'entre nous à avoir pris l'offensive. Et pourtant, c'était du moins ce qu'il lui semblait, l'assaut de Mageboom mené contre le vaisseau Hentman était voué à un échec risible.

De nouveaux mots, embrasés et énormes, apparaissent alors dans le ciel. Et, Dieu merci, ils ne lui étaient pas spécialement adressés ; cette fois, lui était épargnée l'humiliation d'être visé personnellement.

**CESSEZ DE VOUS FAIRE LA GUERRE  
ET AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.**

Entendu, pensa Mary Rittersdorf, acquiesçant à cette demande. Je vais commencer ; je vais aimer mon ex-mari Chuck, qui est venu ici dans l'intention de me tuer ; est-ce suffisant pour un nouveau départ ?

La lueur rouge des rayons laser autour du vaisseau Hentman redoubla d'intensité ; le simulacre n'avait pas répondu à l'avertissement ; il poursuivait son combat inutile – mais plein de superbe.

Pour la première fois de sa vie, elle admirait quelqu'un sans aucune réserve.

Depuis l'instant où le vaisseau de Bunny Hentman était apparu, le fongus était devenu très craintif ; ses pensées, parvenant jusqu'à Chuck, étaient à présent saturées d'inquiétude.

— Je capte en ce moment des points de vue horriblement déformés sur les récents événements. Tous proviennent du vaisseau Hentman ; Bunny et son équipe, et en particulier les divers Alphanes qui l'entourent, ont bâti de toutes pièces une théorie qui fait de vous, M<sup>r</sup> Rittersdorf, l'âme même du complot, totalement imaginaire, ourdi contre eux. (Le fongus resta silencieux un instant, puis :) Ils viennent d'envoyer une chaloupe spatiale.

— Pourquoi ? dit Chuck, et il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Des inst pris grâce à la forte lumière du projecteur ont révélé votre présence ici à la surface. La chaloupe spatiale va se poser ; vous allez être capturé ; c'est inévitable.

Se redressant, Chuck dit à Annette Golding :

— Je vais essayer de m'enfuir. Vous, restez ici.

Il se mit à courir, s'éloignant sans prendre une direction en particulier ; il avançait sur le sol inégal du mieux qu'il le pouvait. Et tandis qu'il courait, il se rendit compte d'un étrange phénomène ; des traînées rouges de rayons laser zébraient de traînées sombres les alentours immédiats du vaisseau. Quelqu'un — ou un groupe — avait pris l'initiative d'un conflit ouvert avec le vaisseau Hentman.

Qui ? se demanda-t-il. Pas Mary, assurément. L'un des clans de cette lune ? Peut-être une avant-garde des Manses... mais n'étaient-ils pas déjà suffisamment occupés à repousser les assauts des Terriens, à maintenir le douteux bouclier de protection au-dessus de Da Vinci Heights ? Et les Manses préféraient se servir d'autres armes que d'un rayon laser démodé ; c'est pourquoi cela ressemblait davantage à une action de la CIA.

Mageboom, décida-t-il. Le simulacre avait reçu pour instructions d'obliger le vaisseau Hentman à entrer dans la bataille. Et étant une machine, il avait aussitôt agi en conséquence.

Les Manses, pensa-t-il, se battent en ce moment contre la Terre ; Mageboom, représentant la CIA, harcèle de ses tirs le vaisseau Hentman. Mon ex-femme Mary se bat contre moi. Et Hentman est mon ennemi. Logiquement, comment pourrait-on résumer la situation ? Il doit être possible de poser une équation rationnelle, à partir de ces interrelations baroques ; on doit certainement pouvoir les simplifier. Si les Manses se battent contre la Terre, et si Hentman se bat contre la Terre, alors les Manses et Hentman sont alliés. Hentman se bat contre moi, ainsi je suis son ennemi et en conséquence l'allié de la Terre. Mary se bat contre moi et je me bats contre Hentman, donc Mary est l'alliée de Hentman, par conséquent l'ennemie de la Terre. Pourtant Mary était à la tête du détachement spécial de psychologues bien-pensants qui avait débarqué sur la lune ; elle

était venue en tant que rep de la Terre. Alors, logiquement, Mary est à la fois l'ennemie et l'alliée de la Terre.

L'équation tout simplement ne pouvait être posée... il y avait à vrai dire un trop grand nombre de participants à cette lutte, commettant trop d'actions illogiques ; certains, comme Mary, agissant entièrement de leur propre initiative.

Mais toutefois ses efforts pour poser une équation rationnelle avaient porté leurs fruits ; comme il courait dans les ténèbres, il eut la révélation de son propre dilemme. Il était en train de se battre pour échapper à Hentman, le compatriote des Alphanes et l'adversaire de la Terre ; ce qui signifiait, selon une logique rigoureuse et inattaquable, que lui-même était un allié de la Terre, *qu'il le reconnaisse ou non*. Oubliant Mary un instant – ses actions indubitablement n'étaient pas couvertes par le gouvernement terrien – la situation pouvait être considérée un instant avec clarté : son seul espoir, en ce qui le concernait personnellement, était d'arriver jusqu'à un vaisseau de guerre terrien, d'y chercher refuge. À bord d'un aéronef terrien de l'escadre, il serait en sécurité – en sécurité une fois à bord et seulement une fois à bord.

Mais les clans d'Alpha III M2 se battaient contre la Terre, il s'en souvint tout d'un coup ; l'équation était encore plus complexe qu'il ne l'avait cru tout d'abord. S'il était – logiquement – un allié de la Terre, alors il était l'ennemi des clans, l'ennemi d'Annette Golding, de tous ceux qui habitaient sur cette lune.

Devant lui, son ombre se projetait faiblement. Matérialisée par une lumière provenant du ciel. Un autre projecteur ? Se retournant, il s'arrêta un court instant.

Et vit, dans le ciel, en lettres de feu immenses, un message adressé entre tous... à sa femme. *Évitez effusion de sang*, disait le signal, *et vous serez autorisée à nous quitter*. De toute évidence, c'était là une manifestation des tactiques démentes et stupides des psychopathes qui vivaient ici, probablement des hébéphrènes de Gandhitown. Mary, bien sûr, n'allait y prêter aucune attention. Néanmoins, le signe embrasé lui fit prendre conscience d'un facteur supplémentaire : les clans de cette lune reconnaissaient Mary comme leur ennemie. Mary était son

ennemie, également ; il avait essayé de la tuer et vice versa. Logiquement, cette relation faisait de lui un allié des clans. Mais son appartenance à la Terre faisait de lui un ennemi des clans. Ainsi il lui était absolument impossible d'ignorer la conclusion des divers éléments, de son raisonnement logique, aussi affligeante soit-elle. Il était à la fois un allié et un ennemi des clans d'Alpha III M2 ; il était pour et contre eux.

Arrivé à ce point, il renonça. Abandonna tout raisonnement. Se retournant, il se remit à courir.

Le vieil adage, dérivé des méditations des rois-guerriers de l'Inde ancienne, selon lequel « l'ennemi de mon ennemi est mon ami », ne pouvait être appliqué, tout simplement, à cette situation. Et c'était tout ce qu'il y avait à en dire.

Quelque chose bourdonna légèrement au-dessus de sa tête. Et une voix, amplifiée artificiellement, rugit vers lui :

— Rittersdorf ! Arrêtez-vous, ne bougez plus ! Sinon nous vous abattons sur-le-champ.

La voix gronda et se répercuta, renvoyée par le sol ; elle avait été dirigée vers lui, diffusée à pleine puissance à partir de ce qu'il comprit être la chaloupe spatiale de Hentman, dans les airs. Ils l'avaient repéré, comme l'avait prédit le fongus.

Haletant, il s'arrêta.

La chaloupe spatiale flottait à une dizaine de mètres de hauteur. Une échelle métallique tomba lourdement vers le sol et, une nouvelle fois, la voix artificiellement amplifiée lui donna des instructions.

— Escaladez l'échelle, Rittersdorf. Sans perdre de temps, vite !

Dans l'obscurité de la nuit, éclairée seulement par les signes flamboyants dans le ciel, l'échelle de magnésium trembla d'une manière irréelle, comme si elle conduisait vers un monde surnaturel.

Chuck Rittersdorf, avec une grande répugnance et la mort dans l'âme, commença à gravir l'échelle. Un instant plus tard, il arrivait en haut et sautait d'un bond dans la cab de contrôle de la chaloupe spatiale. Deux Terriens aux yeux farouches, armés de pistolets laser, lui faisaient face. Des ennemis à la solde de Bunny Hentman, se dit-il. L'un d'eux était Gerald Feld.

L'échelle fut remontée et l'engin de reconnaissance fila vers le vaisseau mère à toute vitesse.

— Nous venons de vous sauver la vie, dit Feld. Cette femme, votre ex-épouse, vous aurait mis en pièces si vous étiez resté là-bas.

— Et alors ? fit Chuck.

— Alors nous avons répondu au mal par le bien. Que pouvez-vous demander de plus ? Vous ne trouverez pas Bunny bouleversé ou cruellement éprouvé ; c'est un trop grand bonhomme pour ne pas avoir surmonté l'adversité facilement et sans effort. Après tout, cela n'a aucune importance si les choses tournent mal, il peut toujours émigrer vers l'empire Alphane.

Feld réussit à sourire, comme si cette pensée lui semblait particulièrement agréable. Du point de vue de Hentman, cela voulait dire que les choses n'étaient pas si désespérées, qu'il avait toujours un moyen de s'en sortir.

La chaloupe spatiale arriva au vaisseau mère : un tube d'accès s'ouvrit, l'engin y pénétra et glissa, sans se servir de force motrice, jusque dans les profondeurs du grand vaisseau.

Lorsque l'écouille de la chaloupe spatiale fut ouverte, Chuck Rittersdorf se trouva face à Bunny Hentman qui essuyait son front d'un air soucieux :

— L'un de ces fous est en train de nous tirer dessus. Un de ces psychopathes, de toute évidence, à en juger par la façon dont il s'y prend. (Le vaisseau vibra.) Voyez ? Il est en train de nous attaquer avec une arme manuelle. (Faisant signe à Chuck d'approcher, il ajouta :) Venez avec moi, Rittersdorf ; je désire avoir un entretien avec vous. Il y a un sacré malentendu entre vous et moi, mais je pense que nous pouvons encore arranger cela. Exact ?

— Entre vous et moi, dit Chuck, corrigeant machinalement.

Hentman lui montra le chemin, empruntant un étroit couloir ; Chuck suivit. Personne ne semblait pour le moment avoir un rayon laser pointé vers lui, mais il obéit néanmoins ; il y en avait probablement un en puissance... il était prisonnier de l'organisation.

Une fille, nue jusqu'à la ceinture, ne portant qu'un short, marchait d'un pas nonchalant dans le couloir devant eux,

fumant une cigarette d'un air méditatif. Chuck eut l'impression de la connaître. Puis, comme elle disparaissait par une porte, il sut qui c'était. Patty Weaver. Alors qu'il fuyait le système solaire, Hentman avait été suffisamment prévoyant pour emmener au moins l'une de ses maîtresses avec lui.

— Entrons ici, dit Hentman, déverrouillant une porte.

Une fois à l'intérieur de la cabine, petite et nue, Hentman referma la porte à clé, puis se mit immédiatement à arpenter la pièce avec une agitation inquiète. Pour le moment, il ne disait rien ; il demeurait préoccupé. À intervalles réguliers, le vaisseau vibrait, sous les coups de l'attaque au laser dirigée contre lui. Une fois, la lumière au-dessus de leur tête diminua et faillit s'éteindre, mais elle revint aussitôt. Hentman leva les yeux, puis recommença à arpenter la cabine.

— Rittersdorf, dit Hentman, je n'ai guère le choix ; je suis forcé d'aller... (Un coup fut frappé à la porte.) Seigneur ! dit Hentman. (Il alla entrouvrir la porte.) Oh ! c'est toi.

Sur le seuil, portant à présent une chemise de coton flottante, dont les boutons n'étaient pas boutonnés, apparut Patty Weaver :

— Je voulais seulement m'excuser auprès de M<sup>r</sup> Rittersdorf pour...

— File ! dit Hentman, en refermant la porte. (Il se retourna face à Chuck.) J'ai été forcé de passer dans le camp des Alphanes. (Une transpiration plus abondante lui vint au front ; il ne se soucia même pas de l'essuyer.) Vous me le reprochez ? Ma carrière TV a été ruinée par cette foutue CIA ; il ne me reste plus rien sur Terre. Si je peux...

— Elle a de gros seins, dit Chuck.

— Qui ? Patty ? Oh, oui. (Hentman secoua la tête.) C'est une opération qu'ils pratiquent à Hollywood et à New York. C'est plus à la mode maintenant que la dilatation, et elle s'est fait opérer. Elle aurait été superbe dans ce show. Comme pour beaucoup d'autres choses ; dommage que ça n'ait pas marché. Vous savez, j'ai sacrément failli ne pas pouvoir m'échapper de Brahe City. Ils pensaient m'avoir, mais bien sûr, j'avais été tuyauté. Juste à temps. (Il regarda Chuck avec un air accusateur.) Si j'arrive à faire obtenir Alpha III M2 aux

Alphanes, alors c'est gagné ; je peux vivre le reste de mon existence en paix. Dans le cas contraire, si la Terre réussit à s'emparer de cette lune, je suis fichu. (Il avait l'air fatigué et déprimé à présent ; il semblait comme ratatiné. Le fait d'avoir confié cela à Chuck avait été un trop grand effort pour lui.) Quels sont vos commentaires ? murmura Hentman. Parlez franchement.

— Hum, fit Chuck.

— C'est ça, un commentaire ?

— Si vous vous imaginez que j'ai encore une influence quelconque sur mon ex-femme et sur son rapport pour TERPLAN à propos de cette...

— Non, reconnut Hentman, secouant la tête, je sais que vous ne pouvez pas influencer sa décision, dans le cadre de cette opération ; nous vous avons vus là en bas, cherchant à vous entre-tuer comme des animaux. (Il s'anima retrouvant son énergie.) Vous avez tué mon beau-frère, Cherigan, vous êtes prêt... en fait impatient de tuer votre femme... Quelle sorte de vie menez-vous donc, vous autres ? Je n'ai jamais rien vu de tel. Et moucharder à la CIA, indiquer l'endroit où je me trouvais, pour couronner le tout.

— Le Paraclet nous a abandonnés, murmura Chuck.

— Le parakète ? Quel parakète ?

— Une guerre se déroule en ce moment même, sur cette lune. Disons plutôt cela. Peut-être que ceci explique un peu de cela. Sinon... (Il haussa les épaules. C'était tout ce qui lui restait à faire.)

— Cette fille un peu lourde, à côté de qui vous étiez plaqué au sol, dit Hentman, là-bas, alors que votre ex vous tirait dessus. C'est une dingue du coin, hein ? Appartenant à l'une des colonies ? (Il adressa à Chuck un regard pénétrant.)

— On peut dire cela, fit Chuck avec répugnance. Le choix des termes ne lui plaisait pas spécialement.

— Pourriez-vous arriver, par elle, jusqu'à ce Conseil suprême intercolonies qui assure le gouvernement ?

— Je suppose.

— C'est la seule solution qui ait des chances de marcher. Avec ou sans votre sacré parakète ou je ne sais quoi. Il faut que vous

rencontriez leur Conseil et qu'il vous écoute, vous et votre proposition. (Se redressant, Hentman dit avec fermeté :) Dites-leur de demander protection aux Alphanes contre la Terre. Dites-leur qu'ils ont tout intérêt à demander aux Alphanes de venir ici et d'occuper cette lune. Ainsi elle deviendra légalement un territoire alphane, selon ces maudits protocoles, quels qu'ils soient ; je ne suis jamais arrivé à très bien les comprendre, mais les Alphs les ont compris eux, de même que la Terre. Et en échange... (Il tenait ses yeux fixés sur le visage de Chuck ; des yeux qui semblaient défier le monde entier, êtres et choses.) Les Alphanes se porteront garants des libertés civiles des clans. Pas d'hospitalisation. Pas de psychothérapie. Vous ne serez pas traités comme des cinglés ; vous serez traités comme des colons sérieux, possédant un territoire et exerçant commerce et industrie, indépendamment de tout le reste.

— Ne dites pas « vous », dit Chuck. Je n'appartiens à aucun clan d'ici.

— Vous pensez qu'ils marcheront, Rittersdorf ?

— Je... honnêtement, je n'en sais rien.

— Bien sûr que si. Vous êtes déjà venu ici, dans ce simulacre de la CIA. Notre agent, notre informateur à la CIA, nous indiquait le moindre de vos mouvements.

Ainsi il y avait bien un homme à la solde d'Hentman à l'intérieur de la CIA. Il avait vu juste ; ils s'étaient infiltrés dans la CIA. Cela aussi était tout à fait normal.

— Ne me regardez pas comme cela, dit Hentman. Ils avaient introduit un type à eux au sein de mon organisation ; ne l'oubliez pas. Malheureusement je n'ai jamais réussi à découvrir qui c'était. Certains jours, je pensais que c'était Jerry Feld ; d'autres fois, je pensais que c'était Dark. De toute façon, c'est par notre homme à la CIA que nous avons appris que vous aviez été suspendu de vos fonctions, et alors, naturellement, nous vous avons laissé tomber... Quel parti aurions-nous pu tirer de vous, puisque vous ne pouviez plus atteindre votre femme ici sur Alpha III M2 ? Allons, soyez raisonnable.

— Et par leur agent introduit dans votre organisation...

— Ouais, la CIA a su quelques minutes après que j'avais annulé l'idée du script et que je vous avais laissé tomber, alors

ils sont arrivés tout de suite pour me coincer – croyaient-ils –... ainsi que vous l'avez lu dans les homéo'. Mais bien sûr, j'ai appris par mon agent que le couperet était sur le point de tomber, alors je me suis enfui. Et leur agent dans mon organisation leur a fait savoir que j'avais quitté la Terre, seulement il ne savait pas où j'étais parti exactement. Cherigan et Feld étaient les seuls à le savoir. (Avec philosophie, Hentman ajouta :) Je ne découvrirai peut-être jamais qui est leur agent. Cela n'a plus d'importance à présent. La plupart de mes affaires avec les Alphs ont toujours été « top secret », par mes soins, même pour les membres de mon équipe, puisque, bien sûr, je savais que quelqu'un s'était infiltré parmi nous depuis le tout début. (Il secoua la tête.) Quel gâchis !

— Qui est votre agent à la CIA ?

— Jack Elwood. (Hentman eut un rictus de plaisir, tout heureux de la réaction de Chuck.) Pour quelle raison, à votre avis, Elwood a-t-il accepté de vous remettre ce coûteux aéronef de chasse ? *C'est moi* qui lui ai dit de le faire. Je voulais que vous veniez ici. Pourquoi croyez-vous donc que Elwood ait tant insisté pour que ce soit vous qui preniez le contrôle du simulacre Mageboom ? C'était ma stratégie. Depuis le commencement. À présent, écoutons un peu vos infos sur les clans de cette lune, pour voir dans quel sens les choses vont tourner.

Pas étonnant que Hentman et ses scénaristes aient été capables de concocter ensemble ce « script TV » qu'ils avaient jeté sur ses genoux ; à travers Elwood, ils l'avaient manœuvré jusqu'au moindre de ses gestes, exactement comme Hentman était en train de l'expliquer.

Mais cela n'était pas entièrement vrai. Elwood avait pu informer l'organisation Hentman de l'existence du simulacre Mageboom, leur dire qui l'opérait et quelle était sa future mission. Mais c'était tout. Elwood ne pouvait savoir le reste.

— Admettons que je sois déjà venu sur cette lune auparavant, dit Chuck. Et que j'aie passé un certain temps ici, mais c'était au sein de la colonie heeb, qui n'est pas représentative ; les Heebs se trouvent au bas de l'échelle. J'ignore tout des Pares ou des Manses, et ce sont eux qui dirigent les affaires. (Il se souvint de

la brillante analyse de la situation effectuée par Mary, son exposé sur le système compliqué de castes en vigueur sur Alpha III M2. Tout s'était révélé être exact.)

Hentman le regarda intensément :

— Vous allez essayer ? Personnellement, je crois qu'ils ont tous en bloc quelque chose à y gagner ; si j'étais à leur place, j'accepterais. Autrement ils feront l'objet de mesures d'internement... et tout sera dit. À prendre ou à laisser... expliquez-leur bien cela. Et je vous dirai ce que vous y gagnerez vous-même.

— Pendant que vous y êtes, dit Chuck, précisez donc cet aspect de la question.

— Si vous faites cela, nous donnerons des instructions à Elwood pour qu'il vous reprenne à la CIA.

Chuck demeura silencieux.

— Dieu du ciel ! dit Hentman plaintivement. Vous ne vous souciez même pas de me répondre. Entendu, vous avez vu que Patty était à bord du vaisseau. Nous lui donnerons pour instructions d'être gentille avec vous. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, dit Chuck énergiquement. (Cela prenait une tournure trop déplaisante.)

— Très bien, Rittersdorf, soupira Hentman. Nous allons augmenter nos prix. Si vous faites cela pour nous, nous vous jetterons un superbe os à ronger, quelque chose de bien supérieur à ce que je viens de vous proposer. (Il prit une inspiration profonde et bruyante.) Nous vous garantissons de nous charger du boulot de tuer votre femme pour vous. Et ce sera parfaitement indolore... et très rapide.

Après ce qui parut une éternité aux deux hommes, Chuck prit la parole :

— Je ne vois vraiment pas ce qui peut vous faire penser que je désire la mort de Mary. (Il réussit à soutenir le regard pénétrant de Hentman, mais l'effort fut énorme.)

— Comme je l'ai dit tout à l'heure... je vous ai observés tous les deux, plaqués au sol, cherchant à vous entre-tuer, comme deux bêtes sauvages.

— Je me défendais.

— Bien sûr, fit Hentman, sans la moindre conviction.

— Rien de ce que vous avez vu ici sur cette lune, nous concernant Mary et moi, n'a pu vous conduire à cette conclusion. Vous êtes sûrement venu sur Alpha III M2 en le sachant déjà. Et vous ne l'avez pas appris par l'intermédiaire d'Elwood parce qu'il ne pouvait pas le savoir non plus. Alors épargnez-vous l'ennui de me dire qu'Elwood...

— D'accord, dit Hentman. Elwood nous a renseignés sur tout ce qui concernait le simulacre, sur vous et Mageboom ; c'est de cette façon que les choses sont entrées dans le script. Mais je ne vous dirai pas où j'ai appris le reste. Un point c'est tout.

— Je n'irai pas trouver le Conseil. Un point c'est tout, également.

Hentman lui lança un regard furieux :

— Quelle importance que vous sachiez ou non comment je l'ai découvert ? Je le sais ; restons-en là. Je n'ai absolument pas recherché cette info ; nous l'avons mise dans le script, comme une réflexion après coup, parce que, lorsqu'elle m'a dit... (Il s'interrompit brusquement.)

— Joan Trieste, dit Chuck. (Travaillant en liaison avec le fongus ; c'était sûrement cela. Ainsi la vérité venait de surgir. Et pourtant cela n'avait plus guère d'importance à présent.)

— Ne nous écartons pas de notre propos. Vous voulez que votre femme soit assassinée ou non ? Décidez-vous.

— Non, dit Chuck. (Il secoua la tête. Il n'y avait aucun doute dans son esprit. La solution se trouvait à portée de main et il la rejetait. Et irrévocablement.)

En sursautant, Hentman répliqua :

— Vous voulez le faire vous-même.

— Non, dit-il. (Et c'était vrai.) Votre offre m'a remis en mémoire le fongus et Cherigan qui l'assassinait là-bas dans le couloir de mon conapt. Je me représente parfaitement la même scène se déroulant à nouveau, avec Mary à la place de lord Running Clam. (Et, songea-t-il, ce n'est pas du tout ce que je veux. De toute évidence, je me suis trompé. Ce terrible événement m'a révélé quelque chose... et je n'ai pu l'oublier. Mais alors, qu'ai-je envie de faire, en ce qui concerne Mary ? Il

ne le savait pas ; c'était obscur pour lui, et cela le resterait peut-être à jamais.)

Une fois de plus, Hentman avait sorti son mouchoir pour s'essuyer le front.

— Quel gâchis ! Vous et vos problèmes conjugaux ! Vous êtes en train de ruiner les plans de deux empires intersystèmes, ceux de la Terre et d'Alpha... Avez-vous déjà songé à cet aspect de la question ? J'abandonne. Franchement, je suis content que vous ayez dit non, mais nous avons été apparemment incapables de trouver un autre marché à vous offrir ; nous pensions que c'était ce que vous désiriez par-dessus tout.

— Je le pensais également, dit Chuck. (Cela signifie sans doute que je l'aime toujours, songea-t-il. Une femme qui a pu tuer ce soldat mans alors qu'il essayait de regagner son tank. Mais – du moins à ses propres yeux – elle avait seulement essayé de se protéger, et qui pourrait lui en faire le reproche ?)

À nouveau un coup fut frappé à la porte.

— Mr Hentman ?

Bunny Hentman ouvrit. Gerald Feld entra rapidement dans la pièce.

— Mr Hentman, nous avons capté les émissions de pensées télépathiques d'un fongus ganymédien. Il se trouve quelque part à proximité du vaisseau. Il voudrait être autorisé à entrer afin de... (Il regarda rapidement Chuck.) Ainsi il pourra être ici, avec Rittersdorf ; il a dit qu'il voulait partager son sort. (Feld fit une grimace de dégoût.) Il s'intéresse beaucoup à lui, manifestement.

— Laissez entrer cette sacrée chose, répondit Hentman. (Comme Feld s'en allait, il dit à Chuck :) Pour être honnête, je ne sais pas ce qu'il va advenir de vous, Rittersdorf ; vous paraissez avoir réussi à créer une confusion totale dans votre vie, dans tous les domaines. Votre mariage, votre travail, le long voyage que vous avez entrepris pour venir jusqu'ici et pour changer d'avis ensuite... Mais qu'est-ce que vous avez donc ?

— Je pense que le Paraclet est peut-être revenu, fit Chuck. (Cela semblait être le cas, si l'on considérait le fait qu'il avait décliné, au dernier moment, l'offre de Hentman concernant Mary).

— Quelle est cette chose dont vous parlez ?

— L'Esprit Saint, dit Chuck. Il est en chacun de nous. Mais il est difficile à trouver.

— Pourquoi ne pas combler le vide de votre vie par une action noble, préserver, par exemple, tous ces cinglés d'Alpha III M2 de l'internement ? Au minimum vous seriez repris par la CIA. Il y a deux attachés militaires alphanes de haut rang à bord de ce vaisseau... en quelques heures ils pourraient faire en sorte qu'une escadre officielle prenne possession, formellement et légalement, de cette lune. Bien sûr, des vaisseaux de guerre terriens croisent également dans les parages, mais cela montre simplement avec quelles précautions cette affaire doit être menée. Vous êtes un ex-employé de la CIA ; vous devriez être capable de vous tirer d'une mission aussi délicate que celle-ci.

— Je me demande quel effet ça me ferait, dit Chuck, de passer le restant de mon existence sur une lune uniquement habitée par des psychopathes.

— Comment diable pensez-vous que vous avez vécu jusqu'ici ? Je dirais volontiers que vos relations interpersonnelles avec votre femme étaient de type psychotique. Vous vous en tirerez parfaitement ; vous trouverez une fille avec qui aller au lit, pour remplacer Mary. En fait, lorsque nous avons allumé notre projecteur, nous avons eu un aperçu raisonnable via les inst de celle qui se serrait contre vous. Elle n'est pas si mal n'est-ce pas ?

— Annette Golding, dit Chuck. Schizophrénie à tendance polymorphe.

— Ouais, mais même ainsi, elle ne ferait pas l'affaire ?

Après une pause, Chuck répondit :

— C'est possible.

Il n'était pas un clinicien, mais Annette ne lui avait pas paru tellement atteinte. Beaucoup moins, en fait, que Mary. Mais bien sûr, il connaissait mieux Mary. Cependant...

Une nouvelle fois, un coup sec fut frappé à la porte ; elle s'ouvrit sur Gerald Feld :

— Mr Hentman, nous avons découvert l'identité de la personne qui nous attaque en ce moment. Il s'agit du simulacre

de la CIA, Daniel Mageboom. (Il expliqua :) Le fongus ganymédien, pour nous remercier de l'avoir laissé entrer dans le vaisseau, nous a communiqué ce renseignement. J'ai une idée.

— La même idée, dit Hentman, se présente à moi. Ou bien, si ce n'est pas la même, je n'ai aucune envie de l'entendre. (Il se tourna vers Chuck.) Nous allons contacter Jack Elwood au bureau de la CIA de San Francisco ; nous allons lui dire de déconnecter l'opérateur du simulacre, quel que soit celui qui le dirige en ce moment, probablement Pétri. (Visiblement Hentman était tout à fait familier des méthodes de travail du bureau de la CIA de San Francisco.) Ensuite, Rittersdorf, vous prendrez les commandes du simulacre à partir d'ici. Aussi longtemps que son contact radio sera maintenu, vous pourrez le faire, et, fondamentalement, nous n'avons qu'un tout petit nombre d'instructions à lui donner ; il s'agira simplement de le programmer pour qu'il cesse son action actuelle et débranche ses autres circuits. Vous ferez cela ?

— Pourquoi le devrais-je ?

Clignant des yeux, Hentman répliqua :

— P-parce qu'il va finir par toucher nos réserves d'énergie et nous faire tous sauter, s'il continue à se servir de son foutu rayon laser comme il le fait en ce moment. Voilà pourquoi.

— Vous serez tué, également, fit remarquer Feld à Chuck, dans cette éventualité. Vous et votre fongus ganymédien.

— Si je vais trouver le Conseil suprême de cette lune, dit Chuck à Hentman, si je leur demande de solliciter la protection alphane, et qu'ils le fassent, cela peut déclencher une nouvelle grande guerre entre Alph et la Terre.

— Oh ! diable non, fit Hentman, catégorique. La Terre ne se soucie pas à ce point de cette lune ; *Opération 50 minutes* n'est, au fond, qu'une enquête, tardive, mineure, tout à fait mineure. Croyez-moi, j'ai eu des tas de contacts ; je le sais. Si les Terriens se souciaient vraiment, ils seraient intervenus ici, il y a des années déjà. Exact ?

— Ce qu'il dit est vrai, commenta Feld. Notre homme à TERPLAN nous en a assurés il y a quelque temps.

— Je pense que c'est une bonne idée, dit enfin Chuck.

Hentman et Feld poussèrent ensemble un soupir de soulagement.

— Je vais l'envoyer à Adolfville, dit Chuck, et si je peux obtenir des clans qu'ils réunissent à nouveau leur Conseil suprême, j'exposerai cette idée devant eux. Mais j'ai l'intention de le faire à ma manière.

— Cela signifie quoi ? demanda Hentman nerveusement.

— Je ne suis pas un orateur professionnel ou un politicien, dit Chuck. Mon travail a toujours consisté à programmer le matériel pour les simulacres. Si je peux obtenir le contrôle de Mageboom, je le ferai apparaître devant le Conseil — je peux le doter d'un meilleur texte à dire, de meilleurs arguments à avancer, mieux que je ne pourrais sans doute le faire pour moi-même.

Et aussi — mais il n'exprima pas cette pensée à voix haute — il serait beaucoup plus en sûreté dans le vaisseau d'Hentman qu'à Adolfville. Parce que les forces armées de la Terre pouvaient à tout moment forcer l'écran de protection des Manses, et l'une des premières choses qu'elles feraient serait de se précipiter dans la salle de Conseil interclans. Quelqu'un se trouvant devant le Conseil juste à ce moment et proposant un renversement d'alliances, au profit de l'empire alphane, aurait des chances fort réduites de s'en tirer. La proposition émise par un citoyen de la Terre — ce qu'il était — serait reconnue, et à juste titre, comme un acte de trahison.

Ce que je suis en train de faire, se dit soudain Chuck, c'est tout simplement de lier ma destinée à celle de Hentman.

Les pensées du fongus lui parvinrent, rassurantes. « Vous avez fait un choix judicieux, M<sup>r</sup> Rittersdorf. D'abord votre décision de laisser vivre votre femme, et à présent celle-ci. Dans le pire des cas, nous serons tous soumis aux Alphanes. Mais sous leur domination, je suis certain que nous pourrons survivre. »

Hentman, percevant également ces pensées, fit une grimace :

— Nous serrons-nous la main, sur cette conclusion ? demanda-t-il à Chuck, tendant la main.

Ils se serrèrent la main. Le pacte de trahison, pour le meilleur ou pour le pire, avait été conclu.

## 13

L'énorme tank mans, cliquetant et grinçant, ses projecteurs brillant avec éclat, arriva près de Gabriel Baines et d'Annette Golding, et s'arrêta. La coupole de la tourelle se rabattit vivement et le Mans qui était à l'intérieur se dressa avec précaution.

Des ténèbres environnantes ne surgit aucune attaque au rayon laser de la part du Dr Mary Rittersdorf. Peut-être, pensa Gabriel Baines avec espoir, a-t-elle accédé à la demande adressée par le triumvirat sacré au moyen de ces lettres de feu dans le ciel. En tout cas, il semblait que ce soit l'occasion de s'en sortir vivants, pour Annette et pour lui-même, comme l'avait promis Ignatz Ledebur.

D'un mouvement rapide, il se redressa, soutint Annette et se dirigea avec elle vers le tank mans. Le conducteur les aida à entrer, referma brutalement la coupole ; ils s'installèrent tous les trois, comme ils le pouvaient, à l'intérieur de la cabine étroite, haletants et en sueur.

Nous nous en sommes sortis, se dit Gabriel Baines. Mais il n'en retira aucune joie. Cela paraissait sans importance ; par rapport à l'action d'ensemble, ce qu'ils avaient accompli comptait bien peu. Mais c'était tout de même quelque chose. Il prit Annette par la taille.

— Vous êtes Golding et Baines ? Les membres du Conseil ? demanda le Mans.

— Oui, répondit Annette.

— Howard Straw m'avait ordonné de vous retrouver tous les deux. (Il prit les commandes de son tank et le fit démarrer.) Je suis censé vous emmener à Adolfville ; une nouvelle réunion du Conseil interclans doit avoir lieu d'un moment à l'autre, et Straw a insisté sur la nécessité de votre présence.

Ainsi, songea Gabriel Baines, c'est parce que Howard Straw a besoin de nous pour un vote, que nous survivons ; Mary

Rittersdorf ne pourra pas nous tirer comme des lapins aux premières lueurs de l'aube. Ironie du sort. Mais cela démontrait l'importance du lien qui unissait les clans. Ces liens donnaient la vie, et à eux tous. Même aux misérables Heebs.

Lorsqu'ils arrivèrent à Adolfville, le tank les déposa devant le grand immeuble de pierre ; Gabriel Baines et Annette gravirent les marches familières, sans un mot ; fatigués et sales, ils ne se sentaient nullement enclins à échanger des banalités.

Ce n'est pas d'une réunion dont nous avons besoin, pensa Baines, mais de six heures de sommeil. Il se demanda quel était le but de cette réunion ; la lune n'avait-elle pas déjà défini sa stratégie en combattant les envahisseurs Terriens du mieux qu'elle le pouvait ? Que pouvait-on faire de plus ?

Gabriel Baines s'arrêta dans l'antichambre de la salle du Conseil.

— Je crois que je vais d'abord envoyer mon simulacre, dit-il à Annette. (Avec sa clé spéciale, il ouvrit l'armoire de rangement, dans laquelle – de plein droit – il plaçait son simulacre fabrication mans.) On ne sait jamais. (Et ce serait vraiment stupide de perdre la vie maintenant, alors qu'ils venaient juste d'échapper à Mrs Rittersdorf.)

— Vous autres Pares ! dit Annette avec un soupçon d'amusement.

Le simulacre Gabriel Baines fit entendre sa respiration asthmatique tandis qu'il activait son mécanisme.

— Bonjour, monsieur. (Puis il salua Annette :) Miss Golding. Il faut que j'entre à présent, monsieur.

Poliment, il les salua de la tête en passant devant eux, et entra dans sa salle du Conseil d'un pas légèrement saccadé mais alerte.

— Toute cette aventure ne vous a donc rien appris ? demanda Annette à Gabriel Baines alors qu'ils attendaient le retour du simulacre.

— Quoi, par exemple ?

— Qu'il n'y a pas de défense parfaite. *Il n'existe aucune protection.* Vivre signifie être exposé ; c'est la nature de la vie d'être hasardeuse... c'est l'essence même de tout ce qui vit.

— Eh bien, dit Baines malicieusement, vous pouvez toujours essayer de vous en tirer le mieux possible en vous protégeant.

Cela ne coûtait rien d'essayer. Cela faisait partie de la vie également, et toute créature vivante était perpétuellement engagée dans cette entreprise.

Le simulacre Baines revint bientôt et fit son rapport.

— Pas de gaz mortels, pas de décharge électrique d'une intensité dangereuse, pas de poison dans la carafe d'eau, pas de judas pour fusils laser, aucune machine infernale dissimulée. Je me permettrai de dire à Monsieur qu'il peut entrer en toute sécurité. (Puis il s'arrêta, ayant accompli sa tâche... mais ensuite, à la grande surprise de Baines, il recommença tout d'un coup à cliqueter.) Néanmoins, poursuivit-il, j'attirerai votre attention sur le fait inhabituel qu'il y a un *autre* simulacre dans la salle du Conseil. Et je n'aime pas du tout cela, pas du tout.

— Qui ? demanda Baines, stupéfait. (Seul un Pare pouvait se soucier de sa propre défense, au point d'employer un sim coûteux. Et il était bien sûr l'unique délégué pare.)

— La personne qui doit parler au Conseil. Celui qu'attendent les délégués ; c'est un simulacre.

Entrouvrant la porte, Gabriel Baines regarda discrètement dans la salle, vit les autres délégués déjà réunis et, se tenant devant eux, le compagnon de Mary Rittersdorf, l'homme de la CIA, Daniel Mageboom, qui, selon le fongus, s'était trouvé à ses côtés au cours de l'attaque au laser dirigée contre son mari, contre le conducteur du tank mans, contre lui-même et Annette Golding. Que faisait donc Mageboom ici ? Son propre simulacre lui avait été très utile, après tout.

Sans tenir compte de ce que lui disaient sa raison, son instinct, Gabriel Baines pénétra lentement dans la salle du Conseil et s'assit à sa place.

Dans une seconde, pensa-t-il, le Dr Rittersdorf, caché quelque part, va nous massacrer tous, autant que nous sommes.

— Permettez-moi de vous donner quelques explications, dit le simulacre Mageboom, dès que Baines et Annette Golding se furent assis. Je suis Chuck Rittersdorf, opérant en ce moment même ce simulacre à partir d'un endroit peu éloigné sur Alpha III M2 : le vaisseau intersystèmes de Bunny Hentman.

Vous devez l'avoir remarqué ; son fuselage est marqué d'un lapin.

Howard Straw dit avec perspicacité :

— Ainsi donc vous n'êtes plus une extension du service de renseignement de la Terre, de la CIA.

— Exact, reconnut le simulacre Mageboom. Nous nous sommes substitués, du moins temporairement, à la CIA qui assurait le contrôle de cet artefact. Voici, le plus rapidement possible, la proposition qui, nous en sommes persuadés, représente les meilleures espérances pour Alpha III M2, pour tous les clans. Vous devez formellement, en tant que corps de gouvernement suprême de cette lune, demander aux Alphanes d'intervenir et de vous annexer. Ils garantissent que vous ne serez pas traités comme des malades hospitalisés, mais comme des colons légitimes. Cette annexion peut être réalisée par l'entremise du vaisseau Hentman, puisque deux officiels alphanes de haut rang sont en ce moment même...

Le simulacre bondit, eut des mouvements convulsifs, puis se tut.

— Quelque chose va de travers, dit Howard Straw, en se levant.

Brusquement le simulacre Mageboom dit :

— Wzzzzzzzzzzzzzzzzzimus. Kadrax an vigdum niddddd. (Ses bras retombèrent le long de ses hanches, sa tête pencha en avant et il murmura :) Ib srwn dngmmmmmm kunk !

Howard Straw le considéra, pâle et tendu, puis il se tourna vers Gabriel Baines :

— La CIA depuis la Terre a intercepté la transmission dans l'hyper-espace du message envoyé depuis le vaisseau Hentman ici et a repris le contrôle du simulacre. (Il se frappa la cuisse, se saisit de son pistolet, le leva et ferma un œil pour viser avec précision.)

— Ce que je viens de dire à l'instant, énonça le simulacre Mageboom, d'une voix à présent quelque peu altérée, plus agitée et plus aiguë, doit être considéré comme un piège tendu par des traîtres, et comme une illusion absurde. Ce serait un acte suicidaire de la part d'Alpha III M2 de solliciter une

prétendue protection de la part de l'empire alphane, pour l'unique raison que...

D'une seule balle, Howard Straw mit le simulacre hors de service ; son unité céphalique transpercée, le simulacre s'effondra, tombant avec un grand fracas sur le sol, bras et jambes écartés. Puis ce fut le silence. Le simulacre resta sans mouvement.

Un instant après, Howard Straw rengaina son arme et se rassit, ébranlé.

— La CIA de San Francisco avait réussi à se substituer à Rittersdorf, dit-il. (Propos inutile puisque tous les délégués présents, même le Heeb Jacob Simion, avaient été les témoins directs de la scène.) Néanmoins, nous avons entendu la proposition de Rittersdorf, et c'est ce qui compte. (Il fit le tour de la table du regard.) Nous ferions mieux d'agir rapidement. Procédons à un vote.

— Je vote en faveur de la proposition Rittersdorf, dit Gabriel Baines, pensant qu'ils l'avaient échappé belle.

(Sans l'action rapide de Straw, le simulacre, à nouveau sous contrôle terrien, aurait pu se faire sauter et les tuer tous en même temps.)

— Je suis du même avis, dit Annette Golding, très tendue.

Lorsque le vote fut terminé et dépouillé, il apparut que tout le monde, à l'exception de Dino Watters, le pitoyable Dep, avait voté pour l'adoption de la motion.

— Pourquoi avez-vous voté contre ? demanda Gabriel Baines au Dep avec curiosité.

De sa voix caverneuse, le Dep répondit :

— Je pense que c'est sans espoir. La flotte de guerre terrienne est trop proche. Le bouclier de protection des Manses ne pourra pas tenir ou alors, nous ne réussirons pas à entrer en contact avec l'aéronef de Hentman. *Quelque chose* ne va pas marcher, et alors les Terriens nous massacreront. (Il ajouta :) Et, de surcroît, j'ai des douleurs d'estomac depuis que nous nous sommes réunis pour la première fois ; je crois que j'ai un cancer.

Howard Straw appuya sur un bouton électrique et un huissier du Conseil entra, portant un émetteur-récepteur radio portatif.

— Je vais contacter le vaisseau Hentman, annonça Straw et il mit en marche l'appareil.

En contact avec ce qui restait de son organisation sur la Terre, Bunny Hentman releva la tête, et, avec une expression hagarde sur son visage, s'adressa à Chuck Rittersdorf :

— Voilà ce qui s'est produit. Ce type, London, le chef de la branche de San Francisco de la CIA, le supérieur d'Elwood, a compris ce qui se passait ; il surveillait les activités du sim – devait déjà se douter de quelque chose, sans doute parce que j'avais réussi à m'enfuir.

— Elwood est mort ? demanda Chuck.

— Non, juste incarcéré au Presidio de S.F. Et Pétri a repris les commandes une nouvelle fois. (Hentman se leva, coupa temporairement la liaison avec la Terre.) Mais ils n'ont pas réussi à reprendre le contrôle de Mageboom à temps.

— Vous êtes optimiste, dit Chuck.

— Écoutez, dit Hentman, avec détermination, ces gens sont peut-être des malades mentaux, légalement et cliniquement, mais ils ne sont pas stupides, en particulier pour tout ce qui se rapporte à leur sécurité. Ils ont entendu notre proposition et je parie qu'en ce moment même, ils procèdent à un vote pour qu'elle soit adoptée. Nous allons recevoir un appel radio émanant d'eux d'un moment à l'autre. (Il regarda sa montre.) Disons dans moins de quinze minutes. (Il se tourna vers Feld :) Faites venir ici ces deux Alphanes ; ainsi ils pourront transmettre immédiatement l'ordre à leur flotte.

Feld sortit rapidement. Après une pause, Hentman, en soupirant, se rassit.

Allumant un gros cigare vert, il se laissa aller contre le dossier de son siège, les mains croisées derrière la tête, fixant Chuck.

Plusieurs instants s'écoulèrent ainsi.

— L'empire alphane a-t-il besoin de comiques TV ? demanda Chuck.

Hentman grimaça :

— Autant que de programmateurs de simulacres.

Dix minutes plus tard, ils reçurent l'appel en provenance d'Adolfville.

— O.K., dit Hentman, secouant la tête tandis qu'il écoutait Howard Straw. (Il lança un coup d'œil à Chuck.) Où sont ces deux Alphanes ? C'est le moment ; maintenant ou jamais, tout bonnement.

— Je suis là, représentant l'Empire. (C'était l'Alphane RBX 303 ; il était entré rapidement, agitant ses antennes, accompagné de Feld et de son compagnon alphane.) Assurez-les à nouveau qu'ils ne seront pas traités comme des malades mentaux, mais comme des colons. Nous tenons absolument à ce que ce point soit bien clair. La politique alphane a toujours été...

— Ne faites pas de discours, dit Hentman sarcastiquement. Appelez votre flotte de guerre et dites-leur de se poser. (Il tendit le micro à l'Alphane, se leva avec lassitude et rejoignit Chuck.) Seigneur ! murmura-t-il. En un pareil moment, il voulait récapituler leur politique étrangère depuis ces soixante dernières années ! (Il secoua la tête. Son cigare s'était éteint ; il le ralluma avec beaucoup d'application.) Bon, je suppose que nous allons bientôt connaître les réponses à nos ultimes questions.

— Quelles questions ? fit Chuck.

— Si l'empire alphane peut utiliser des comiques TV et des programmateurs de sim.

Il s'éloigna de Chuck, écoutant RBX 303 qui s'efforçait d'entrer en contact radio avec la flotte de guerre alphane. Soufflant la fumée de son cigare, les mains dans les poches, il attendait en silence. On ne dirait jamais à le regarder, songea Chuck, que nos vies dépendent de l'établissement de la liaison radio.

Contracté et nerveux, Gerald Feld s'approcha de Chuck :

— Où est la Frau Doktor en ce moment même ?

— Probablement en train d'errer quelque part à la surface, dit Chuck.

Le vaisseau Hentman, à présent placé en orbite à 500 kilomètres en apogée, n'avait plus aucun contact, sauf par radio, avec ce qui se passait à la surface de la lune.

— Elle ne peut rien faire, n'est-ce pas ? dit Feld. Faire foirer tout ceci, je veux dire. Bien sûr, elle aimerait pouvoir le faire.

— Mon épouse, ou plutôt mon ex-épouse, est en ce moment une femme complètement paniquée. Elle se trouve seule sur une lune hostile, attendant une flotte terrienne qui probablement n'arrivera jamais, quoique, bien sûr, elle ne le sache pas. (Il ne haïssait plus Mary à présent, c'était terminé cela, comme beaucoup d'autres choses.)

— Vous le regrettiez pour elle ? demanda Feld.

— Je... je souhaiterais simplement que le destin ne nous ait pas autant bousculés, elle et moi, aussi radicalement qu'il l'a fait. Elle dans ses relations avec moi, je veux dire. J'ai l'impression que, d'une certaine manière que je ne peux saisir pour le moment, Mary et moi pourrions encore réussir à vivre ensemble. Peut-être dans quelques années...

Hentman annonça :

— Il a réussi à contacter la flotte. C'est gagné. (Il rayonnait.) À présent, nous pouvons nous enivrer abominablement, complètement, à mort... J'avais fait mettre de l'alcool à bord. Rien, vous comprenez, rien n'est plus exigé d'aucun d'entre nous à partir de maintenant ; nous avons fait ce que nous devions faire. Nous sommes à présent des citoyens de l'empire alphane ; nous aurons bien vite des numéros de plaques d'immatriculation au lieu de noms, mais ça me convient parfaitement.

Chuck se tourna de nouveau vers Feld :

— Peut-être qu'un jour, lorsque cela n'aura plus d'importance, je pourrai regarder en arrière et voir ce que j'aurais dû faire pour éviter cette chose horrible : Mary et moi, vautrés dans la boue, cherchant à nous entre-tuer.

Au milieu d'un paysage nocturne sur un monde étranger, songea-t-il. Où ni l'un ni l'autre ne se sent chez lui, et pourtant c'est là que je vais – moi, du moins – probablement devoir passer le reste de mon existence. Peut-être Mary aussi, pensa-t-il avec chagrin.

Il se tourna vers Hentman :

— Félicitations.

— Merci, dit Hentman. (Puis à Feld :) Félicitations, Jerry.

— Je vous remercie, dit Feld. Félicitations et longue vie, camarade alphane, ajouta-t-il, à l'adresse de Chuck.

— Je me demande, dit Chuck à Hentman, si vous ne pourriez pas me faire une faveur ?

— Laquelle ? Tout ce que vous voudrez.

— Prêtez-moi une chaloupe spatiale. Laissez-moi me poser à la surface.

— Pour quoi faire ? Vous êtes sacrément plus en sécurité ici.

— Je voudrais aller chercher ma femme.

— Vous êtes certain d'en avoir envie ? Ouais, je le vois d'après l'expression de votre visage. Sacré pauvre vieux ! Bon, peut-être pourrez-vous la convaincre de rester avec vous sur Alpha III M2. Si les clans n'émettent aucune objection. Et si les autorités alphanes...

— Donnez-lui donc cette chaloupe, l'interrompit Feld. En cet instant, c'est un homme terriblement malheureux ; il n'a pas la moindre envie d'écouter ce que vous lui racontez.

— Okay, dit Hentman à Chuck, en secouant la tête. Je vais vous donner la chaloupe ; vous pouvez vous poser à la surface et faire toutes les bêtises que vous voulez... je m'en lave les mains. Bien sûr, j'espère que vous reviendrez, mais dans le cas contraire... (Il haussa les épaules.) Voilà comment va le monde...

— Et emmenez votre fongus avec vous en partant, dit Feld à Chuck.

Une demi-heure plus tard, il avait posé la chaloupe au milieu d'un bosquet d'arbres décharnés et il se trouva à l'air libre, sentant le vent et écoutant. Il n'entendit aucun bruit. Ce n'était qu'un petit monde minable où peu de choses importantes s'étaient déroulées ; un Conseil avait procédé à un vote, un clan maintenait un écran de protection, quelques personnes attendaient, apeurées et tremblantes, mais très probablement, comme par exemple les Heebs de Gandhitown, la plupart des habitants devaient être accaparés par leur routine quotidienne et psychotique, sans se soucier d'autre chose.

— Suis-je fou ? demanda-t-il à lord Running Clam, qui s'était éloigné à une dizaine de mètres, se glissant vers un endroit marécageux. Est-ce vraiment la pire chose de toutes les pires choses possibles, que ce que je viens de faire ?

— Fou, répondit le fongus, est, à proprement parler, un terme légal. Je considère que vous êtes très stupide ; je pense que Mary Rittersdorf va se livrer à un acte de férocité et d'hostilité à votre égard, dès qu'elle posera les yeux sur vous. Mais peut-être est-ce justement ce que vous souhaitez. Vous êtes fatigué ; vous avez mené un long combat. Ces drogues stimulantes illégales que je vous ai fournies, elles ne sont plus daucun secours. Je pense qu'elles vous rendent seulement encore plus désespéré et harassé. (Il ajouta :) Peut-être devriez-vous aller à Cotton Mather.

— Qu'est-ce que c'est ? (Le nom seul le fit frémir de dégoût.)

— La colonie des Deps. Vivre avec eux là-bas, plongé dans une mélancolie sans fin. (Le ton du fongus était empreint d'un léger reproche.)

— Merci, fit Chuck ironiquement.

— Votre femme ne se trouve pas dans les parages, déclara le fongus. Du moins, je ne capte pas ses pensées. Allons-nous-en.

— D'accord. (Il retourna d'un pas lourd vers la chaloupe spatiale.)

Comme le fongus le suivait, franchissant le sas ouvert :

— Il y a toujours cette éventualité dont vous devez tenir compte : que Mary soit morte.

— Morte ! (Il fixa le fongus, s'immobilisant.) Comment ?

— Ainsi que vous l'avez dit à M<sup>r</sup> Hentman ; une guerre a lieu ici même sur cette lune. Il y a eu des morts, bien que, heureusement, en petit nombre jusqu'à maintenant. Mais le risque de mort violente demeure. La dernière fois que nous avons vu Mary Rittersdorf, elle était aux prises avec les trois mystiques, le soi-disant triumvirat sacré, et avec leurs projections psychotiques dans le ciel. Je suggère en conséquence que nous allions avec la chaloupe jusqu'à Gandhitown, là où le chef du triumvirat, Ignatz Ledebur, gît – et c'est le terme qui convient – dans sa crasse coutumière, parmi ses chats, femmes et enfants.

— Mais Ledebur n'aurait jamais...

— Une psychose est une psychose, répliqua le fongus. Et vous ne pouvez jamais faire confiance à un fanatique.

— C'est vrai.

Peu après ils étaient en route vers Gandhitown.

— Je me demande vraiment ce que je vous souhaite ; à certains égards, vous seriez tellement mieux, infiniment plus soulagé si elle était...

— Cela me regarde, dit Chuck avec vivacité.

— Excusez-moi. (Le fongus s'était exprimé d'un ton contrit, qui contenait cependant de sombres implications.)

La chaloupe spatiale continua sa route en bourdonnant. Ils n'échangèrent plus une réplique.

Ignatz Ledebur posa une écuelle remplie de spaghettis cuits et à demi pourris devant ses deux moutons favoris à tête noire et leva les yeux pour voir la chaloupe spatiale amorcer sa descente et se poser sur la route proche de sa cabane. Il termina de nourrir ses moutons, puis retourna sans se presser vers sa cabane, avec l'écuelle. Ses chats le suivirent, remplis d'espoir.

Une fois entré, il laissa tomber l'écuelle sur les assiettes sales qui s'amoncelaient dans l'évier, s'arrêta un instant pour jeter un regard vers la femme endormie sur les planches qui servaient de table. Puis il attrapa un chat et l'emmena avec lui, sortant à nouveau. L'arrivée du vaisseau ne comportait, bien sûr, aucun élément de surprise pour lui, puisqu'il en avait déjà eu la vision. Il n'était pas effrayé, mais tout de même, il était loin d'être ravi.

Deux formes, l'une humaine, l'autre sans forme et jaune, surgirent de la chaloupe spatiale. Elles se frayèrent un chemin, non sans peine, à travers les amoncellements d'ordures, se dirigeant vers Ledebur.

— Vous allez être contents d'apprendre, leur dit Ledebur, en guise de salut, que la presque totalité de la flotte alphane se prépare à se poser ici même, sur notre monde. (Il sourit, mais l'homme en face de lui ne lui rendit pas son sourire.) Ainsi votre mission, poursuivit Ledebur avec un rien de nervosité, a donné d'heureux résultats.

Il n'appréciait nullement l'hostilité qui émanait de l'homme ; il vit, grâce à sa perception mystique psi, la colère de l'homme l'auréoler d'un nimbe rouge.

— Où est Mary Rittersdorf ? demanda Chuck. Ma femme. Le savez-vous ? (Il se tourna vers le fongus ganymédien qui était à côté de lui.) Le sait-il ?

— Oui, M<sup>r</sup> Rittersdorf.

— Votre femme, dit Ignatz Ledebur, en secouant la tête. Elle était en train de commettre des actions malfaisantes. Déjà elle avait tué un Mans et elle était...

— Si vous ne me conduisez pas jusqu'à ma femme, dit Chuck Rittersdorf à Ledebur, je vais vous faire votre affaire ! (Il fit un pas vers le saint.)

Caressant le chat qu'il serrait contre lui avec nervosité, Ledebur dit :

— Je voudrais que vous entriez chez moi pour prendre une tasse de thé.

Il se retrouva soudain à terre, sur le dos ; ses oreilles lui tintaient et sa tête battait sourdement. Avec quelque difficulté, il parvint à se redresser, groggy, se demandant ce qui s'était passé.

— Mr Rittersdorf vous a frappé, expliqua le fongus. Un coup qui vous a touché légèrement sous la pommette.

— Plus de ça, dit Ledebur d'une voix épaisse. (Il sentit sa bouche saigner ; il cracha et se massa la tête. Aucune vision ne l'avait averti de *cela* malheureusement.) Elle est à l'intérieur de la maison.

Passant devant lui, Chuck Rittersdorf courut vers la porte, l'ouvrit violemment et disparut à l'intérieur. Ledebur réussit à se relever ; chancelant et trébuchant, il le suivit.

À l'intérieur, il s'arrêta sur le seuil de la pièce principale pendant que les chats gambadaient et se chamaillaient autour de lui.

Près du lit, Chuck Rittersdorf se pencha sur la femme endormie.

— Mary, dit-il, réveille-toi. (Il saisit son bras nu et le secoua légèrement.) Habille-toi et sortons d'ici. Allons !

La femme ouvrit les yeux lentement ; son regard se posa sur le visage de Chuck, puis elle battit des paupières brusquement,

devenant tout à fait consciente. Elle se redressa puis s'empara du tas de couvertures qu'elle enroula autour d'elle, couvrant ses seins menus.

Le fongus, prudemment, était demeuré à l'extérieur.

— Chuck, dit Mary Rittersdorf, d'une voix posée, je suis venue dans cette maison volontairement. Aussi je...

Il la saisit par le poignet et la tira violemment hors du lit ; les couvertures tombèrent et un bol de café roula par terre. Deux chats qui s'étaient glissés sous le lit apparurent et prirent la fuite.

Lisse et svelte et nue, Mary Rittersdorf fit face à son mari.

— Tu n'as plus un mot à dire sur ce que je fais désormais, dit-elle.

Elle chercha ses vêtements, prit sa blouse, puis fouilla à nouveau. Elle commença méthodiquement à s'habiller ; à en juger par l'expression de son visage, elle semblait se croire seule dans la pièce.

— La flotte alphane contrôle ce secteur, à présent, dit Chuck. Les Manses sont prêts à relever leur bouclier de protection pour les laisser se poser. Voilà ce qui a été accompli. Pendant que tu dormais dans ce... (Il désigna d'un mouvement de la tête Ignatz Ledebur.) Dans le lit de cet individu.

— Et tu es dans leur camp ? demanda Mary froidement pendant qu'elle boutonnait sa blouse. Et comment ! Bien sûr que tu es pour eux. Les Alphanes se sont emparés de la lune et tu te prépares à vivre ici sous leur autorité. (Elle acheva de s'habiller et commença ensuite à peigner ses cheveux.)

— Si tu comptes rester ici, dit Chuck, sur Alpha III M2 et ne pas retourner sur Terre...

— Je vais rester ici, dit Mary. J'ai déjà résolu ce problème. (Elle désigna Ignatz Ledebur.) Pas avec lui ; c'était seulement pour un moment, et il le sait. Je ne pourrais pas vivre à Gandhitown... ce n'est pas un endroit pour moi, vraiment pas.

— Où alors ?

Mary dit :

— A Da Vinci Heights, je pense.

— Pourquoi ? (Incrédule il la regarda fixement.)

— Je n'en suis pas certaine. Je ne l'ai même pas encore visitée. Mais j'admire les Manses ; j'ai même admiré celui que j'ai tué. Il n'a pas eu peur un seul instant, même lorsqu'il a couru dans la direction de son tank et qu'il a compris qu'il ne l'atteindrait pas. De toute ma vie, je n'ai vu quelque chose de semblable, et ne le reverrai jamais.

— Les Manses, dit Chuck, ne te laisseront jamais vivre là-bas !

— Oh, si ! (Elle secoua la tête calmement.) Ils me le permettront certainement.

Chuck se tourna vers Ignatz Ledebur avec un air interrogateur.

— Ils le lui permettront, reconnut Ledebur. Votre femme a raison.

Tous les deux, se dit-il, vous et moi, nous l'avons perdue. Personne ne peut prétendre avoir des droits sur cette femme pendant bien longtemps. Ce n'est pas simplement dans sa nature... Se détournant, il sortit de la cabane tristement, et se dirigea vers le fongus.

— Je pense que vous avez démontré à M<sup>r</sup> Rittersdorf l'inutilité de ce qu'il essaie de faire.

— Je le crois, dit Ledebur.

Chuck apparut, le visage pâle et sévère ; il dépassa rapidement Ledebur, se dirigeant vers la chaloupe spatiale.

— Partons, lança-t-il durement au fongus, par-dessus son épaule.

Le fongus, aussi rapidement que cela lui était possible, le suivit. Ils entrèrent tous les deux dans le vaisseau ; le sas se referma et la chaloupe spatiale s'éleva dans le ciel.

Pendant un certain temps, Ignatz Ledebur la regarda s'éloigner, puis il rentra dans la cabane. Il trouva Mary devant le réfrigérateur ouvert, cherchant des ingrédients susceptibles de constituer un petit déjeuner.

Ils préparèrent ensemble leur repas matinal.

— Les Manses, fit remarquer Ledebur, sont très brutaux, à certains égards.

Mary éclata de rire :

— Et alors ?

Il ne sut quoi répondre. Face à Mary, sa sainteté et ses visions ne lui étaient d'aucun secours.

Au bout d'un long moment, Chuck parla :

— Est-ce que cette chaloupe spatiale pourrait nous ramener vers le système solaire et la Terre ?

— Absolument pas, dit lord Running Clam.

— Okay, fit Chuck. Je vais essayer de trouver un vaisseau de guerre terrien, dans les parages. Je retourne sur la Terre et j'accepte le procès que me feront les autorités, quel que soit le châtiment qu'elles ont en tête, et ensuite je trouverai un arrangement avec Joan Trieste.

Le fongus énonça :

— En regard du fait que le châtiment prononcé par les autorités sera la mort, tout arrangement avec Joan Trieste me semble très improbable.

— Que suggérez-vous alors ?

— Quelque chose qui va vous faire frémir.

— Dites-le-moi quand même. (Étant donné sa situation, il ne pouvait se permettre de refuser une suggestion, quelle qu'elle soit.)

— Vous... hum ! C'est très délicat ; je dois trouver les termes les plus appropriés. Vous devez persuader votre femme de vous faire passer une série complète de tests psychologiques.

Au bout d'un moment. Chuck réussit à dire :

— Pour trouver dans quelle colonie je m'adapterai le mieux ?

— Oui, répondit le fongus, à contrecœur. C'était mon idée. Ce qui ne veut pas dire que vous êtes psychopathe. C'est simplement pour déterminer la tendance de votre personnalité de la façon la plus...

— Supposons que les tests ne fassent apparaître aucune névrose, aucune psychose latente, aucune distorsion de personnalité, en d'autres termes rien ? Que ferai-je alors ?

Sans vouloir se couvrir de fleurs – dans la situation présente, il était au-delà de cela – il avait l'intuition vague que c'était précisément ce que les tests allaient révéler. Il ne pourrait faire partie d'aucune des colonies d'Alpha III M2 ; ici il était un solitaire, un proscrit, un exilé.

— Votre pulsion longtemps présente de tuer votre femme, dit le fongus, pourrait bien être le symptôme d'une déficience émotionnelle sous-jacente. (Il essaya de paraître rempli d'espoir, mais n'y réussit pas.) Je persiste à croire que cela vaudrait la peine d'essayer...

— Et si je fondais une nouvelle colonie ici ?

— Une colonie composée d'une seule personne ?

— Il doit bien y avoir des gens normaux qui viennent ici de temps à autre. Des gens qui trouvent un moyen de se guérir de leurs troubles mentaux et peut-être des enfants qui n'en ont jamais présenté. À l'heure actuelle, on vous définit comme schizophrène à tendance polymorphe, en attendant de passer dans une autre catégorie ; ce n'est pas juste. (Il avait eu cette pensée dès l'instant où il lui était apparu qu'il pourrait bien être contraint de rester sur cette lune.) Ils viendront peu à peu. Avec le temps.

— La maison de pain d'épice, au milieu des bois de cette lune... Et vous, guettant celui qui passera pour l'attraper. Plus particulièrement les enfants. (Il eut un rire moqueur.) Pardonnez-moi. Je ne devrais pas prendre cela à la légère ; pardon.

Chuck ne dit rien ; il guidait la chaloupe spatiale.

— Allez-vous essayer les tests ? demanda le fongus. Avant de partir fonder votre propre colonie ?

— Entendu, dit Chuck. (Cela ne paraissait nullement déraisonnable de s'informer.)

— Pensez-vous, étant donné l'hostilité réciproque qui vous anime tous deux, que votre femme sera capable de vous faire passer les tests convenablement ?

— Je le pense. (La « notation » était presque automatique, totalement objective.)

— Je vous servirai d'intermédiaire ; ainsi, vous n'aurez pas à vous trouver l'un en face de l'autre à nouveau jusqu'au moment des résultats.

Le fongus poursuivit :

— Il y a une autre possibilité, qui, bien que – je le reconnais – tirée par les cheveux, pourrait parfaitement être envisagée. Cela pourrait être d'un intérêt primordial, quoique,

bien sûr, il faille un temps considérable pour y arriver. (Il poursuivit hardiment jusqu'à la conclusion logique de sa pensée.) Peut-être pourriez-vous persuader Mary de passer les tests, elle aussi.

Cette idée fut pour Chuck une surprise totale et choquante. Il ne voyait pas le profit que l'on pouvait tirer de cette idée, bien qu'il l'eût examinée sous tous les angles. Parce que les habitants de la lune ne seraient l'objet d'aucune thérapie ; la décision en avait déjà été prise, à sa propre demande. Si les tests révélaient que Mary – et c'était certainement le cas – présentait des troubles graves, elle resterait simplement telle quelle, continuerait à vivre affligée des mêmes troubles ; aucun psychiatre n'allait se présenter et essayer de la rafistoler.

Alors que voulait dire au juste le fongus par « un intérêt primordial » ?

Le fongus, recevant ses pensées qui défilaient à toute allure, s'expliqua :

— Supposons que votre femme découvre grâce à ces tests que sa personnalité est affligée de troubles graves ; cela pourrait être mon analyse, profane, de votre femme, et ce devrait être également la sienne propre. Or, reconnaître le fait qu'elle est, comme Howard Straw, ou comme ces farouches conducteurs de tanks, une Manse, reviendrait pour elle à affronter la réalité qui...

— Vous pensez sérieusement que cela la rendrait humble ? Moins sûre d'elle-même ?

Le fongus de toute évidence ignorait tout ; ou presque, de la nature humaine... et en particulier de la nature de Mary Rittersdorf. Sans même mentionner le fait que pour un psychotique, aussi bien que pour un Pare, douter de soi était une chose inconcevable ; toute sa structure émotionnelle reposait sur un sentiment de certitude.

Comme les choses auraient été simples si les vues naïves du fongus étaient exactes, si une personne gravement perturbée, au seul vu des résultats de ses tests, allait comprendre et accepter sa distorsion psychologique. Seigneur ! pensa Chuck avec tristesse, s'il y a une chose que la psychiatrie moderne a bien

montrée, c'est celle-là. Le fait de savoir que vous êtes mentalement malade n'amène nullement une amélioration de votre état, pas plus que le fait d'apprendre que vous avez une myocardite ne provoque une guérison subite de votre cœur.

En fait, le contraire serait plus que vraisemblable. Mary, en quelque sorte fortifiée de vivre quotidiennement parmi des êtres qui lui ressemblaient, se stabilisera définitivement, sa tendance psychotique recevrait en quelque sorte un consentement social. Elle deviendrait probablement la maîtresse d'Howard Straw, finirait peut-être même par le remplacer, comme déléguée mans au Conseil suprême interclans. À Da Vinci Heights elle se hisserait jusqu'au pouvoir... en écrasant tous les autres.

— Néanmoins, poursuivit avec obstination le fongus, quand je lui demanderai de vous faire passer les tests, je la prierai d'en faire autant pour elle. Je persiste à croire qu'un certain bien peut en résulter. *Connais-toi toi-même*. C'est une ancienne devise terrienne, n'est-ce pas ? Datant de votre chère antiquité grecque. Je ne peux m'empêcher de penser que se connaître soi-même, c'est se doter d'une arme, grâce à laquelle vous autres espèces non télépathes pouvez remodeler votre psyché jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi, justement ?

Le fongus resta silencieux ; de toute évidence, au moment même où il projetait cette phrase, il n'en connaissait pas en fait la fin.

— Allons-y pour les tests, dit Chuck. Et nous verrons. (Nous verrons bien qui a raison, pensa-t-il. Il espéra que ce serait le fongus.)

Cette nuit-là à Da Vinci Heights, très tard dans la nuit, lord Running Clam après une négociation extrêmement délicate réussit à persuader le Dr Mary Rittersdorf de se soumettre à une série complète de tests psychologiques et ensuite de faire passer, dans l'exercice de sa profession, le même ensemble de tests à son mari.

Dans la maison aux décos compliquées et au style surchargé du délégué mans au Conseil, Howard Straw, ils se

retrouvèrent tous trois ; Straw, quant à lui, rôdait à l'arrière-plan, amusé par ce qui se passait, à l'écart, et méprisant comme toujours. Il s'assit et croqua rapidement au pastel une série de portraits de Mary ; ce n'était là que l'une de ses nombreuses occupations artistiques, et même en cette période de bouleversement complet, alors que des vaisseaux de guerre alphanes se posaient sur la lune l'un après l'autre, il ne la négligeait nullement. Typiquement mans, il courait plusieurs lièvres à la fois ; il présentait d'innombrables facettes.

Mary, avec les résultats des tests étalés devant elle sur la superbe table en bois et fer ouvrage de Howard Straw, parla :

— C'est une chose épouvantable pour moi de devoir l'admettre, mais c'était une bonne idée. De nous soumettre tous les deux à ces tests psychologiques. Franchement, je suis surprise par les résultats. De toute évidence, j'aurais dû me soumettre à intervalles réguliers à ces tests... eu égard aux résultats. (Elle se laissa aller contre le dossier de son siège, fine et souple dans son sweater à col roulé blanc et son pantalon en og-métal titanien ; prenant une cigarette d'une main tremblante, elle l'alluma :) Tu ne présentes pas la moindre trace de trouble mental, mon chou, dit-elle à Chuck, qui était assis en face d'elle. Joyeux Noël ! ajouta-t-elle, et elle sourit d'un sourire glacé.

— Et en ce qui te concerne ? demanda Chuck, la gorge serrée et le cœur battant.

— Je ne suis pas du tout mans. En fait, je suis juste le contraire ; mes tests révèlent une dépression maladive, très profonde. Je suis une Dep. (Elle continuait de sourire ; c'était un effort héroïque de sa part et il prit conscience de son courage.) La pression continue que j'exerçais sur toi à propos de tes rentrées d'argent, c'était certainement dû à ma dépression, à la vision déformée que j'avais que tout allait de travers, que quelque chose *devait* être fait, sans quoi nous étions condamnés. (Elle écrasa brusquement sa cigarette et en alluma une autre. Elle s'adressa à Howard Straw :) Quelle est votre réaction face à tout cela ?

— Je pense, dit Straw avec son habituel manque d'empathie, que vous n'allez pas vivre ici, tout compte fait ; vous allez vous

retrouver là-bas à Cotton Mather. Avec ce garçon plein de gaieté qu'est Dino Watters et tous les autres à son image. (Il gloussa.) Et certains d'entre eux sont même pires, comme vous n'allez pas tarder à le découvrir. Nous vous permettrons de rester ici quelques jours, mais ensuite vous devrez impérativement vous en aller. Tout simplement vous n'êtes pas des nôtres. (Il ajouta, sur un ton un peu moins brutal :) Si vous aviez pu prévoir cet instant, lorsque vous vous êtes proposée volontairement pour ce travail à TERPLAN, cette *Opération 50 minutes...* je parie que vous y auriez réfléchi à deux fois. N'ai-je pas raison ? (Il la fixa d'un regard pénétrant.)

Elle haussa les épaules sans répondre. Puis tout d'un coup, à la surprise générale, elle se mit à pleurer.

— Seigneur ! je n'ai aucune envie de vivre avec ces foutus Deps, murmura-t-elle. Je vais retourner sur Terre. (Elle s'adressa à Chuck :) Je le peux, mais pas toi. Je ne suis pas obligée de rester ici et de me trouver une planque. Comme tu devras le faire.

— À présent que vous avez eu les résultats de vos tests, demanda le fongus, qu'avez-vous l'intention de faire, M<sup>r</sup> Rittersdorf ?

— Partir et fonder ma propre colonie, dit Chuck. Je l'appellerai Thomas Jeffersonburg. Mather était un Dep, De Vinci était un Mans, Adolf Hitler était un Pare. Ghandi était un Heeb. Jefferson était un... (Il chercha le terme correct.) Un Norm. Voilà ce que sera Thomas Jeffersonburg : la colonie Norm. Pour l'instant elle ne comprendra qu'une seule personne, mais avec de grandes espérances pour l'avenir. (Au moins, le problème du choix d'un délégué pour le Conseil suprême interclans est automatiquement résolu, pensa-t-il en son for intérieur.)

— Vous êtes complètement stupide, dit Howard Straw. Personne n'ira jamais vivre dans votre colonie. Vous passerez le reste de votre existence dans un isolement complet... dans six semaines vous serez devenu complètement fou ; vous serez bon, alors, pour n'importe quelle autre colonie de cette lune, à l'exception, bien sûr, de la nôtre.

— C'est possible.

Chuck secoua la tête. Mais il n'était pas aussi formel que Straw. Il pensait une nouvelle fois à Annette Golding. Et d'une. De toute évidence, pour elle, cela ne serait pas très difficile ; elle était tellement proche d'un profil mental équilibré. Rien, en fait, ne la différenciait de lui-même. Et s'il y avait une personne comme Annette, il devait y en avoir d'autres. Il eut le sentiment qu'il ne resterait pas longtemps l'unique habitant de Thomas Jeffersonburg. Mais même s'il en était ainsi...

Il attendrait. Quel que soit le temps que cela prendrait. Et il recevrait de l'aide pour construire sa colonie ; il avait déjà établi ce qui semblait être des liens solides et constructifs avec le repaire, Gabriel Baines, et c'était bien le présage de quelque chose. S'il pouvait s'entendre avec Baines, il pouvait probablement s'entendre avec les autres clans, à l'exception probable des Manses, et bien sûr des Heebs totalement dégénérés et qui n'avaient aucun sens des responsabilités interpersonnelles.

— J'en suis malade, dit Mary, les lèvres tremblantes. Tu viendras me rendre visite à Cotton Mather, Chuck ? Je ne vais pas rester fourrée avec ces seuls Deps jusqu'à la fin de mes jours, non ?

— Tu as dit..., commença-t-il.

— Je ne *peux* pas retourner sur Terre, pas si je suis malade, pas après ce que ces tests ont révélé.

— Bien sûr, dit-il, c'est avec plaisir que je viendrai te voir.

En fait, il espérait passer une bonne partie de son temps dans les autres colonies. En faisant cela, il empêcherait la prophétie de Howard Straw de se réaliser. En faisant cela, et pas mal d'autres choses...

— La prochaine fois que je me sporifierai, fit savoir le fongus, il y aura un nombre raisonnablement important de moi-mêmes ; certains d'entre nous seront très heureux de s'établir à Thomas Jeffersonburg. Et nous nous tiendrons à l'écart des voitures en flammes, cette fois.

— Merci, dit Chuck. Je serai ravi de vous avoir. Vous tous.

Le rire sarcastique de Howard Straw emplit la pièce ; l'idée semblait éveiller en lui un amusement cynique. Néanmoins, personne ne lui accorda la moindre attention. Straw haussa les épaules et retourna à ses pastels.

À l'extérieur de la maison, les rétrofusées d'un vaisseau de guerre rugirent, au moment où l'astronef amorçait adroitement sa descente. L'occupation de Da Vinci Heights par les Alphanes, longtemps différée, venait de commencer.

Se levant et ouvrant la porte d'entrée principale, Chuck Rittersdorf sortit dans les ténèbres pour regarder et écouter. Pendant un moment, il resta ainsi seul, à fumer et à guetter les bruits qui descendaient graduellement vers la surface de la lune et qui venaient à la rencontre d'un silence qui paraissait éternel. Il faudrait beaucoup de temps, peut-être après que lui-même eut disparu de la scène, avant qu'ils ne s'éteignent ; il ressentit cela d'une manière aiguë, alors qu'il flânait dans l'obscurité, tout près de la porte de la maison de Howard Straw.

Soudain la porte s'ouvrit derrière lui. Sa femme, ou plus exactement son ex-femme, apparut, sortit en fermant la porte et vint près de lui, sans rien dire ; ensemble ils écoutèrent le vacarme des vaisseaux de guerre alphanes qui se posaient, et admirèrent les traînées de feu dans le ciel, chacun absorbé dans ses propres pensées.

— Chuck, dit Mary brusquement, tu sais que nous avons à faire une chose vitale... tu n'y as sans doute pas songé, mais si nous nous fixons ici, nous devons trouver le moyen de faire venir nos enfants.

— C'est juste. (En fait, il y avait déjà songé ; il acquiesça de la tête.) Mais désires-tu vraiment faire venir les enfants ici ?

Tout particulièrement Debby, pensa-t-il. Elle était extrêmement sensible ; sans aucun doute elle allait, en vivant ici, adopter les comportements perturbés de ceux qui l'entoureraient. Cela allait poser un problème délicat.

— Si je suis malade.

Mary ne termina pas sa phrase ; c'était inutile. Parce que si elle était malade, Debby devait déjà avoir été exposée aux effets subtils de la maladie mentale agissant dans le champ clos de la famille ; le dommage, si dommage il devait y avoir, avait déjà été perpétré.

Jetant sa cigarette dans les ténèbres, Chuck passa son bras autour de la taille fine de sa femme et l'attira contre lui ; il

l'embrassa sur le front, respirant la chaude et douce odeur de ses cheveux.

— Nous allons courir le risque d'exposer les enfants à cet environnement. Peut-être serviront-ils de modèles aux autres enfants qui vivent ici... nous pourrons les envoyer à l'école primaire qui fonctionne sur Alpha III M2 ; je suis prêt à courir ce risque, si tu es d'accord. Qu'en dis-tu ?

— D'accord, dit Mary d'une voix lointaine. (Puis, avec plus de force :) Chuck, est-ce que tu penses vraiment que nous avons encore une chance, toi et moi ? Une chance de nous bâtir une nouvelle vie... dans laquelle nous pourrions vivre à proximité l'un de l'autre pendant un certain temps ? Ou bien allons-nous simplement – (Elle fit un geste vague.) Simplement retomber dans nos anciens comportements de haine et de suspicion et tout le reste.

— Je ne sais pas, dit-il, et c'était la vérité.  
— Mens-moi. Dis-moi que nous pouvons réussir.  
— Nous pouvons réussir.  
— Tu le penses vraiment ? Ou bien es-tu en train de mentir ?  
— Je...  
— Dis-moi que tu n'es pas en train de mentir. (Sa voix se fit pressante.)

— Je ne suis pas en train de mentir, dit-il. Je sais que nous pouvons réussir. Nous sommes jeunes tous les deux et prêts à vivre ; et nous ne sommes pas rigides ou sectaires comme les Pares et les Manses. Ce n'est pas vrai ?

— C'est vrai. (Mary resta silencieuse pendant un moment, puis elle dit :) Tu es certain de ne pas préférer cette fille poly, cette Annette Golding. Sois franc.

— Je te préfère. (Et cette fois il ne mentait pas.)  
— Et cette fille dont Alfson avait pris des potentinst ? Toi et cette Joan je-ne-sais-plus-quoi... Je veux dire, tu as bien couché avec elle.  
— Je te préfère.  
— Dis-moi *pourquoi* tu me préfères, dit-elle. Malade et médiocre comme je suis.

— Je ne peux pas dire exactement pourquoi. (En fait, il ne pouvait absolument pas l'expliquer ; cela participait d'un

mystère. Cependant, c'était la vérité ; il la ressentait au plus profond de lui-même.)

— Je te souhaite bonne chance pour ta colonie à-un-seul-habitant, dit Mary. Un seul homme et une douzaine de fongi. (Elle éclata de rire.) Quelle enclave dingue ! Oui, je suis certaine que nous devons faire venir nos enfants ici. J'avais l'habitude de penser que j'étais tellement... tu sais. Tellement différente de mes patients. Ils étaient malades et je ne l'étais pas. À présent... (Elle se tut.)

— Il n'y avait pas une très grande différence, dit-il achevant la phrase interrompue.

— Tu ne ressens pas cela toi-même, non ? Que tu es fondamentalement différent de moi... après tout, d'après les tests, tu possèdes une parfaite santé mentale, et moi pas.

— C'est juste une question de degré, dit-il, et il le pensait sincèrement.

Des envies de suicide l'avaient motivé, et ensuite des pulsions hostiles et meurtrières à son égard... et pourtant il avait subi l'épreuve des tests d'une manière satisfaisante, si l'on en croyait les graphs formels déduits des différentes opérations. Ce qui n'avait pas été le cas pour Mary. Il ne s'agissait que d'une légère différence. Elle, aussi bien que lui, aussi bien que n'importe quel habitant d'Alpha III M2, y compris l'arrogant rep man Howard Straw, luttait pour atteindre un certain équilibre, une certaine lucidité ; c'était une tendance naturelle à toutes les créatures vivantes. L'espoir existait toujours, même peut-être pour les Heebs. Bien que, malheureusement, l'espoir pour les habitants de Gandhitown fût bien ténu.

Il pensa : Et l'espoir est aussi ténu pour nous aussi, qui venons de la Terre. Nous qui venons à l'instant même d'émigrer sur Alpha III M2. Cependant... il existe.

— J'ai décidé, annonça Mary d'une voix rauque, que je t'aimais.

— D'accord, dit-il, heureux.

Brusquement, venant perturber sa tranquillité, une rumination intense en provenance du fongus lui parvint.

— Pendant que nous en sommes aux confessions de sentiments et d'exploits, je suggère que votre femme se « mette

à table » et fasse le récit complet de sa brève liaison avec Bunny Hentman. Elle désirait tellement que vous obteniez un travail avec d'importantes rentrées d'argent...

— Laissez-moi le raconter, dit Mary.

— Je vous en prie. Et je ne reprendrai la parole que si vous montrez une quelconque négligence à relater tous les détails de l'histoire.

— J'ai eu une liaison très brève avec Bunny Hentman. Chuck. Juste avant que je quitte la Terre. C'est tout ce qu'il y a à dire.

— Il y a d'autres choses, rétorqua le fongus.

— Des détails ? fit-elle avec vivacité. Suis-je obligée de dire exactement où et quand nous...

— Pas cela. Un autre aspect de vos relations avec Hentman.

— Entendu. (Résignée, Mary secoua la tête.) Durant ces quatre jours, dit-elle à Chuck, j'ai dit à Bunny que, de la manière dont je voyais les choses, me servant de toute mon expérience de conseiller conjugal, je prévoyais que tu essaierais de me tuer, à la suite de notre rupture. Si tu échouais dans tes tentatives de suicide. (Puis elle resta silencieuse un instant.) J'ignore pourquoi je lui ai dit cela. Peut-être étais-je effrayée. De toute évidence, j'avais besoin d'en parler à quelqu'un et j'étais avec lui assez souvent, durant cette période.

Ainsi il ne s'était pas agi de Joan. Il se sentait un peu rassuré de l'apprendre. Et il pouvait difficilement blâmer Mary pour ce qu'elle avait fait. C'était un miracle qu'elle n'ait pas été trouver la police ; de toute évidence, elle disait la vérité en lui avouant qu'elle l'aimait. Cela l'éclairait d'un jour nouveau ; elle avait refusé une occasion de lui faire du mal, alors que cette occasion s'offrait à elle, et à un moment de crise grave.

— Peut-être aurons-nous d'autres enfants pendant notre séjour ici, sur cette lune, dit Mary. Comme les fongi... nous arrivons et nous allons augmenter en nombre jusqu'à devenir légion. La majorité.

Elle rit d'une étrange et douce façon, et, dans les ténèbres, elle se laissa aller contre lui, comme elle ne l'avait plus fait depuis des siècles.

Dans le ciel, les vaisseaux alphanes continuaient d'apparaître et tous deux, Mary et lui, restèrent silencieux, cherchant comment ils pourraient récupérer leurs enfants. Ce serait difficile, pensa-t-il avec calme, peut-être même encore plus délicat que tout ce qu'ils avaient réalisé jusqu'à maintenant. Mais ce qui restait de l'organisation Hentman pourrait peut-être les aider. Ou l'une des innombrables relations d'affaires du fongus parmi les Terriens et les non-Terriens. C'étaient deux éventualités bien distinctes. Et l'agent de Hentman qui s'était infiltré dans la CIA, son ancien patron, Jack Elwood... Mais Elwood était en prison à l'heure actuelle. De toute façon, si – et ce serait désolant – leurs efforts n'aboutissaient pas, comme Mary l'avait dit, ils auraient d'autres enfants, qui ne remplaceraient pas ceux qu'ils perdraient, mais ce serait un bon présage...

— Est-ce que tu m'aimes aussi ? demanda Mary, ses lèvres tout contre son oreille.

— Oui, murmura-t-il, disant l'entièvre vérité. (Puis il fit « Aïe ! » parce que, soudain, elle l'avait mordu, lui arrachant presque le lobe de l'oreille.)

Cela, aussi, lui parut être un présage.

Mais de quoi, il n'aurait cependant pu le dire avec certitude.

FIN